

Studia Romanica
de
Debrecen
Directeur : Tivadar Gorilovics
FASC. XXIV

Jean-Richard Bloch

Le Cuisinier mystifié
Conte dramatique en quatre actes

Édition présentée et annotée
par Tivadar Gorilovics

Debrecen
2007

Maquette: József Varga
Mise en page : Tivadar Gorilovics

La publication a bénéficié du soutien
du Service culturel de l'Ambassade de France à Budapest,
de la Faculté des Lettres
et
de l'École doctorale en sciences de la littérature
de l'Université de Debrecen

ISBN 978-963-473-070-5
HU ISSN 1588-6492

© Claude Bloch et Tivadar Gorilovics

Felelős kiadó: Dr. Csúry István
Készült a Debreceni Egyetem Könyvtárának
sokszorosító üzemében 250 példányban
Terjedelme: 16 A/5 ív

Présentation

Abréviations et sigles

Cor. : Correspondance

DA : Un début en Amour

f. : folio

FB : Fonds Jean-Richard Bloch de la BnF

H : l'ensemble conservé sous le titre *Horace ou le Cuiestre mystifié*,
FB, Microfilm 4192

JRB : Jean-Richard Bloch

ms : Manuscrit

n. : note

PR : Première rédaction

(*R*) : mot ou passage rayés

*V*¹ : première version (*Horace*)

*V*² : deuxième version (*Le Cuiestre mystifié*)

TLF : *Trésor de la Langue française*

[...] Lacune dans le texte

[?] : mot illisible ou non déchiffré

..

I

La première expérience théâtrale « sérieuse » de Jean-Richard Bloch remonte à l'automne de 1910 et culmine avec les répétitions journalières de sa pièce, *L'Inquiète*, entre le 12 décembre et le 21 janvier 1911, jour de la première au Théâtre de l'Odéon d'Antoine. Quand on sait que le manuscrit fut déposé au secrétariat de l'Odéon en janvier 1909, on comprend l'effet de surprise qu'exerçait sur son jeune auteur la lettre qu'il reçut, début septembre, du directeur lui-même, qui se disait « frappé des réelles qualités » que lui révélait la lecture de la pièce, et qui lui proposait d'aller le voir pour en discuter¹. Surprise doublée d'un élan de confiance *critique* dans son propre avenir de dramaturge : « Quand je me serai suffisamment assoupli la main, écrivait-il dans la même lettre à son ami, je ferai [...] un théâtre qui n'aura plus rien à voir avec celui qu'on écrit depuis un siècle. Mais je ne suis pas encore mûr pour cette besogne. »

C'est là une ambition qu'il affichait déjà, pour ainsi dire en toute innocence, dix ans plus tôt :

Il ferait une grande oeuvre l'homme qui aurait assez de temps et de talent pour élever l'édifice que j'entrevois. [...]

Mon aspiration fondamentale, c'est la littérature personnelle, le théâtre. Quelque chose me l'interdirait tout à coup, je serais comme un vaisseau perdu en mer, sans pilote, sans boussole, sans gouvernail et sans voiles. [...]

Être Ibsen ou rien.²:

Ayant lu quelques années plus tard un article sur Lessing, il devait noter dans son carnet³ :

[...] je me réconcilie de loin avec ce chercheur de vérité, je le confondais stupidement avec un S^{te} Beuve. J'entrevois un théoricien, sciemment étroit, et forgeant à coups de volonté des oeuvres de démonstration, des cqfd en cinq actes. Lessing est autre.

¹ Lettre recopiée pour son ami Marcel Cohen le 9 septembre 1910.

² Notes prises sur des feuilles volantes au printemps de 1900. *FB, Oeuvres*, t. XXXVI, *Dissertations et poésies de jeunesse*, f. 563.

³ *FB, Carnets divers N° 1*, 11 mai [1904], f. 36, 41.

[...] Il est venu à une époque où la littérature allemande était un petit chien barbet que Voltaire menait en laisse. Il a coupé la laisse, il a nourri le chien, en lui donnant en pâtée Shakespeare et Sophocle dissous dans le génie allemand. Il a donné à son temps qui en manquait une conscience personnelle et une volonté dégagée. Mais pour cela il a dû le comprendre d'abord, et le formuler. Voilà le grand mot lâché !

Et dans l'attente d'une renaissance du théâtre moderne, il se demandait :

Qui sera le Lessing de cette renaissance et saura éviter d'en être le Népomucène Lemerrier ?

Il y a une place de Lessing à prendre, mais aussi vingt places de Népomucène Lemerrier.

En septembre 1910, *Horace*, dont les premiers plans datent de 1902 et les premières scènes furent rédigées dès cette même année, était remis sur le chantier depuis au moins le mois de juin 1909 pour entrer, à partir de janvier 1910 et jusqu'au mois d'avril, dans une phase intense d'élaboration, non sans connaître des hauts et des bas dont témoigne la correspondance, en particulier avec Jenny de Vasson et Marcel Cohen. On peut reconstituer en effet la genèse et la difficile gestation de l'oeuvre à la lumière de la correspondance de l'écrivain¹.

II

Le 18 juin 1909, Bloch annonce à Marcel Cohen qu'il a repris « timidement » *Horace*. Le 9 août de cette même année, dans une lettre à sa grande amie Jenny de Vasson, il fait allusion à sa « petite pièce d'*Horace* », interrompue en juillet, puis abandonnée. A ce moment-là, découragé, il n'y croit plus. Le 3 janvier 1910, par contre, s'adressant à la même, ce sera un autre son de cloche : « Je me suis remis à *Horace* avec un bon enthousiasme d'ouvrier méthodique et

¹ Pour la correspondance, voir *Annexe 3*, p. 131 et suiv. Sur les différents états du manuscrit et le changement de titre (*Horace* → *Le Cuisinier mystifié*), voir ci-après, p. XIX-XXI.

maître de son temps, aujourd'hui. Le début, après révision, se tient bien. » Le 8 janvier, il lui annonce :

Je viens de finir le premier acte d'*Horace*¹. Je ne sais loyalement pas du tout ce que ça vaut. [...] Je ne sais pas encore si c'est scénique et *intéressant*. Je ne le saurai d'ailleurs pas plus demain où je trouverai tout écoeurant et exécration.

Le 20 janvier : « Je piétine sur le second acte. » Six jours après – il ne travaille plus sur *Horace*, à quoi bon ? – un doute pour ainsi dire radical l'effleure : « je considère comme fou, absurde et matériellement inconcevable qu'un homme s'occupe à mettre du noir sur du blanc » (à Marcel Cohen). Le 30 janvier, c'est encore l'incertitude totale (à Jenny de Vasson) : « *Horace* est aussi loin que possible et tout le reste dito. » Le 12 février, à l'ami Cohen : « *Horace* est en plan ». Cinq jours après, toujours à lui : « Me suis remis dans *Horace*, acte II ». C'est que, aiguillonné par les avis favorables de Jenny de Vasson, il reprend du goût pour sa pièce. Il lui annonce le 17 février :

Le hasard m'a remis entre les mains le début du second acte d'*Horace* que j'avais abandonné il y a un mois, avec désespoir. Je l'ai retrouvé frétilant de vie. C'était ça qu'il me fallait. Aussi ça marche [...].

Le 19 février, l'élan dure encore : « *Horace* avance à grands pas »... Ce travail de rédaction se poursuit jusqu'au mois d'avril 1910². Le 16 de ce mois, il annonce à Marcel Cohen qu'*Horace* est à son troisième acte et qu'il espère l'achever³. Puis, le mécontentement l'emporte de nouveau :

Horace est quasiment achevé. Mais vous n'imaginez pas à quel point il m'est devenu plus qu'indifférent, étranger. Il m'est désagréable de savoir que ça existe⁴.

¹ Cela correspond aux f. 5-41 de la première version.

² Deux dates marquent la poursuite de la révision entre janvier et avril 1910, dans la marge du f. 64 (Acte II, Scène III : « 18/2/10 ») et du f. 105 (Acte III, Scène I : « 7/4/10 »).

³ Bloch est à ce moment-là en pleine campagne pour le lancement de sa revue, *L'Effort*. Comme d'habitude, il mène de front plusieurs affaires.

⁴ À Jenny de Vasson, 30 avril 1910.

Il revient donc à son sentiment du mois d'août 1909, lorsqu'il lui écrivait à propos de sa « petite pièce d'Horace » interrompue en juillet, puis abandonnée : « Et maintenant toute cette antiquaille, ce seizième siècle de pacotille me dégoûtent. »¹ Maguite, sa femme, cependant, se met à copier le texte de la pièce : « Il reste encore à faire, écrit-elle le 4 mai à Marcel Cohen, une petite fin de 3^e acte, mais ça ennue Jean, il sait trop ce qu'il y a dedans. » Deux jours plus tard, celui-ci ajoute : « Horace est virtuellement achevé. Il n'y manque plus que de petites choses. » Il va donc envoyer à son égérie, Jenny de Vasson le manuscrit (inachevé) d'*Horace*², en lui demandant quelques jours plus tard (le 7 juin) son opinion : « Dites-moi des choses sur *Horace*, si vous pouvez. »

Il ressort de ce qui précède que le drame, dans sa première version, ne comportait que *trois actes*. C'est cette version qui, provisoirement du moins (comme d'habitude), fut remisé au fond d'un tiroir dont il ne devait sortir que quatorze mois plus tard. Bloch annonce alors à Jenny de Vasson, non sans céder à son goût pour le paradoxe³:

Je relis le *Cuistre*, pour l'impression, en ce moment. Je suis très satisfait, le trouvant aussi mauvais, de n'en être pas le moins du monde abattu. La première relecture m'avait surpris, presque charmé. Mais à force d'y retravailler je constate la prodigieuse ignorance de celui qui l'écrivit et qui est mon moi du printemps dernier. Quel lyrique radoteur ! quel pauvre oseur il fut !

C'est toujours les mêmes balancements entre enthousiasme et abattement, confiance en soi et manque d'assurance, pour en venir à la réécriture de la première version sans pour autant l'achever tout à fait. En décembre 1912, en effet, c'est une deuxième version (qualifiée de « conte dramatique en quatre actes »), toujours inachevée, qu'il devait envoyer, avec le texte d'une autre pièce, *Le Mouton enragé*, à Jacques Copeau, qu'il connaissait depuis la publication de sa nouvelle, *Lévy*, dans la N.R.F. de juillet 1911. Dans sa lettre du 30 décembre 1912⁴, il s'expliquait, fort de son expérience de la scène, acquise à l'Odéon, mais aussi de tout l'acquis de ses essais critiques publiés dans

¹ Lettre du 9 août 1909.

² Cf. sa carte du 3 juin 1910. V. *infra*, p. 134.

³ Lettre du 8 août 1911.

⁴ Voir l'*Annexe 4*, p. 139.

L'Effort, sur les raisons qui l'avaient amené à « remuer ces poussières », à réunir ces « études théâtrales » dont il ne se dissimulait, disait-il, « ni les jeunesses ni les faiblesses ».

Ce qui ne l'empêchait pas d'envisager leur publication en volume qu'il justifiait, d'une manière assez peu convaincante d'ailleurs, en ces termes¹ :

De les faire paraître aurait, me semble-t-il, l'avantage de liquider mon passé, sans fausse honte et sans gloriole, en même temps que d'introduire l'avenir et de m'éviter de longues explications ultérieures. Car je crois que le germe de bien des réformes et de bien des formes que j'entrevois se trouve dans ces trois pièces.

Pièces qu'il commentait dans un « Avertissement de l'auteur », en déclarant en particulier² :

Le titre d'*Études théâtrales* marque d'ailleurs suffisamment ce qu'il faut chercher dans ce volume, mais aussi ce qu'il ne faut pas s'attendre à y trouver.

Les trois oeuvres qui y sont réunies ne relèvent, en particulier, d'aucune thèse, d'aucun système ni d'aucune direction préconçue.

On n'y rencontre rien d'autre que la recherche toute nue du vrai et de l'intense dans l'expression des êtres et de leurs passions.

S'il s'adresse à Copeau, c'est bien entendu pour demander à l'homme de théâtre qu'il est, « un avis désintéressé et éclairé sur leur valeur et sur l'opportunité d'un pareil geste ». On peut se demander cependant s'il a choisi le meilleur procédé pour obtenir l'avis qu'il sollicitait : Copeau a reçu en effet un manuscrit du *Cuistre mystifié* « où manque la fin de la dernière scène pas du tout au point ». Quoi qu'il en soit, la lettre restera sans réponse, sans que l'on sache les raisons exactes du silence de Copeau. Ce qui est certain, c'est qu'une suite était prévue sous le titre d'*Épilogue* qui comportera finalement deux scènes, mais ce travail complémentaire se fera bien plus tard, en avril 1922. Des deux scènes qui le constituent et qui sont de longueur très différente, la première est essentiellement épique, la seconde, très

¹ Notons que, sous prétexte qu'il était « moins inconnu », il n'a pas mis dans le paquet le manuscrit de *L'Inquiète* qui faisait partie, dans sa pensée, de l'envoi.

² Pour l'« Avertissement », voir *infra*, p. 116.

courte, délibérément lyrique. Dans la première, les événements de la nuit tragique sont racontés par deux personnages secondaires hauts en couleurs, à la fois acteurs et témoins de ces événements. Il n'est pas interdit de penser que la difficile gestation du *Dernier Empereur* n'était pas étrangère à cette remise sur le métier d'une oeuvre dont les quatre actes étaient rédigés. Cette deuxième version ainsi complétée n'en rejoignit pas moins les manuscrits tenus pour ainsi dire en réserve. Ce n'est que cinq ans plus tard qu'un nouveau projet de publication semble se réactualiser : en 1927, Jean-Richard Bloch fait dactylographier son oeuvre intitulée cette fois *Un début en Amour*. La pièce est qualifiée de *Mystère en cinq temps*, le manuscrit très incomplet comportant une *Table* dont il ressort que Bloch a décidé à ce moment-là de supprimer purement et simplement la première scène de l'*Épilogue* de 1922 pour ne conserver que la scène finale. Cette version est curieusement dédiée à Camille Mauclair qui n'était pas un homme de théâtre¹.

III

Cette pièce dont l'action se passe au XVI^e siècle, plonge ses racines dans l'adolescence et la prime jeunesse de son auteur. C'est à son premier niveau un règlement de compte avec l'institution scolaire dont le pénible souvenir ne cesse pas de hanter l'homme parvenu à la maturité :

Cet ouvrage est né de la haine et du désespoir. Ne souriez pas de ces termes véhéments. [...] je sens le besoin d'excuser la vivacité des mots que j'emploie, effets d'une adolescence qui, sinon se prolonge, du moins se répercute et se réveille au moindre choc².

Règlement de compte ? Jean-Richard Bloch était formel sur ce point :

¹ Sur les relations de Jean-Richard Bloch avec Camille Mauclair, voir *Annexes 6*, p. 144.

² V. *supra*, DA, « Avertissement au lecteur (Brouillon) », p. 119.

J'avais quinze ans quand j'ai écrit les premières pages de ce drame¹. J'étais élève de rhétorique, et, depuis la dixième, dans les lycées de la République. J'ai imaginé ce sujet comme une revanche et une libération. Il m'a aidé à tenir et à vivre. Il me soulageait de la servitude où m'astreignait un enseignement absurde, purement formel, hostile aux besoins du corps et de l'esprit².

Ce n'est pas un jugement rétrospectif que rien ne confirmerait à l'époque même dont il est question. On n'a qu'à penser à la condamnation sans appel que l'élève Bloch a portée sur ses professeurs l'année même où il était en classe de Rhétorique³ :

Pédants de l'ancienne sottie vous n'êtes pas morts ! Sots grecs de Molière, o Trissotin, o doux Vadius, Thomas fils de Diafoirus, père de petits Diafoirus, o vous tous, pédants Basiles, pédant La Harpe, pédant Guizot, pédant Nisard, vous n'êtes pas morts ! vos fils vivent encore, et vos petits-fils, pleins du même sang, vides du même sens, gras de textes, maigres d'esprit, même chair, mêmes os, mêmes crânes, la viande de votre viande, fils obèses de vos femmes échaldas, les professeurs de Rhétorique !

Le souvenir de ces maîtres « vieilliss, corrompus par des fonctions trop lucratives », le pourchasse encore au temps de sa préparation à l'agrégation :

Ils m'ont appris à briller selon les règles de la rhétorique jésuite, à exprimer dans une langue, qui n'était pas celle que je parlais, des sentiments que je ne pouvais pas avoir. Quand une expression vraiment forte et naturelle m'échappait, elle était bannie avec la mention : grossier – ou : déplacé – ou : vulgaire. J'ai appris à éviter le vulgaire, le plat, l'émotion simple directement rendue. Ils m'ont fait souffrir pendant cinq ans, cruellement, mais mes anciens professeurs,

¹ Contredit par le manuscrit de la première version qui indique : « Imaginée le 14 avril 02 ». Né en 1884, l'élève Bloch entrait en classe de Rhétorique B au premier semestre de l'année 1900, dans les derniers mois de sa seizième année.

² DA, « Avertissement au lecteur », p. 122.

³ Dans une note qui date de 1900 et qu'il a eu soin de garder pour lui-même (FB, t. XXXVI, *Dissertations et poésies de jeunesse*, f. 564.

à part un qui a du génie, sont les seules gens que je haïsse et auxquels j'ai envie de faire du mal¹.

Mais *Le Cuistre mystifié* n'aura pas pour arrière-plan la vie dans un lycée de la troisième République. L'action se passe dans la ville de Tours, au XVI^e siècle, la plupart du temps dans la maison de Maître Benedictus qui « rend la bonne ville de Tours très illustre par son enseignement », et dans celle de Maître Jérôme, fraîchement élu premier échevin et maire de la ville. Benedictus incarne le pouvoir maléfique d'une science stérile et formaliste. On dirait qu'il sert d'illustration à la sentence de Rabelais : *Science sans conscience est la ruine de l'âme*. Mais le plus grave, c'est que derrière les apparences d'une respectabilité de façade, se cache un individu dépravé aux appétits grossiers, prêt à toutes les flagorneries pour plaire aux puissants, mais dur avec ses élèves dont il vole l'argent qu'il dépense en cachette la nuit pour courir la gueuse. C'est le personnage méchant du drame, cause de tous les malheurs qui arrivent aux autres. Il a trois élèves : Jean, Horace et Octave. Ils représentent trois types différents, chacun tenant le langage qui répond à son caractère.

A la différence de Jean, qui tient des propos irrespectueux sur le compte de Benedictus, Horace, en apprenti cuistre, lui est entièrement dévoué. Octave, c'est la médiocrité même, mais une médiocrité envieuse et sournoise : il tiendra le rôle de l'intrigant, prêt à toutes les bassesses. Benedictus, invité avec « le meilleur de ses élèves » chez Jérôme, encourage le jeune Horace qui « ignore tout de la femme », à tenter sa chance auprès de Georgine, la fille unique de Maître Jérôme. C'est ainsi que démarre le drame d'amour dont l'auteur, dans un « Avertissement » rédigé pour la dernière version de son oeuvre, a résumé le fond en ces termes² :

Un adolescent bien doué a été nourri d'euphuisme, de rhétorique, de triomphes scolaires. Il s'amuse à essayer sur une enfant de son âge les niaiseries qui le grisent. Or la petite fille n'est [ni] une savante ni une pédante. Elle est bien en vie, sensible et de bonne race. Elle ignore

¹ Lettre à Jenny de Vasson, *Annexes 5*, p. 143.

² *DA*, « Avertissement au lecteur », p. 121. Je cite le texte sans les corrections.

d'ailleurs qu'il existe un raffinement détestable du mensonge qui est la littérature¹.

Chacune des sornettes de l'écolier atteint l'esprit, le cœur de la jeune fille. Ce qu'il en résulte dans la destinée de ce garçon, quand il découvre le dégât commis, c'est en bref le sujet de ce mystère². Le lecteur y verra comment, ayant reçu la vie, les mots savent se venger de ce triste cadeau.

Dans les épisodes qui se succèdent après le « cours de galanterie » de l'apprenti cuistre, on voit celui-ci, revenu de son admiration pour le Maître dont il découvre la méchanceté et l'hypocrisie, tomber amoureux de Georgine, la fille de Jérôme, fuir dans un premier temps cette passion, en cédant momentanément, dans un cabaret, aux tentations de la sensualité, puis l'assumer avec toutes ses conséquences au cours de la « nuit tragique » qui fera du père le meurtrier involontaire de sa fille.

Cette fiction d'inspiration autobiographique est alimentée par un besoin de projection de soi, en l'occurrence par le truchement d'un dédoublement de la personnalité qui donne dans la pièce le couple antithétique Horace/Jean. Dans une lettre à Marcel Cohen, le 18 juin 1909, c'est-à-dire à un moment où il vient seulement de reprendre « timidement » sa pièce, il oppose à Georgine,

la gosse aux yeux clairs et directs, gaie et admirative, le cuistre semblable à l'enfant que j'étais, il y a neuf ans, raide, guindé, appâté par la lumière de la femme et écarté d'elle par sa morgue intellectuelle.

Le « séducteur » Horace se convertit en un amoureux sincère et passionné, « mystifié » par le dieu Amour qui lui apparaît sous les traits de « la gosse aux yeux clairs et directs, gaie et admirative ». Et là, nous avons affaire comme à un duo d'opéra romantique ; là, c'est

¹ Plus de vingt ans plus tôt, dans une lettre à M^{lle} de Vasson, il reconnaissait : « je fais de l'esprit, je fais de la littérature, même quand je ne voudrais plus en faire, mais je sais toujours que j'en fais ». V. *Annexes 5*, p. 143.

² On peut lire dans « Avertissement (Brouillon) » (*DA*), p. 121 : « Pourquoi le nom de mystère. Mystère de l'initiation à la vie. Transsubstantiation. Passage de l'état littéraire à l'état vivant. Du mythe à la réalité. » Notons que Jean-Richard Bloch faisait grand cas des Mystères d'Édouard Dujardin (cf. *Annexe 8*, p. 150).

le souvenir du coup de foudre de 1905 pour Marguerite Herzog et le brûlant discours amoureux qui en est sorti dans sa correspondance avec elle, qui semble inspirer le jeune auteur. Jean, qui porte le même nom, et ce n'est pas un hasard, que l'auteur, ressemble en même temps au jeune homme de vingt-et-un an, profondément déchiré par ses contradictions intérieures et qui confiait, dans une longue lettre d'autoanalyse, à Mademoiselle de Vasson¹ :

je suis double, un des deux moi agit, l'autre le regarde. Ce second n'est pas moqueur, n'est pas grondeur, n'est pas flatteur ; non, il se borne à voir, mais il voit *tout*, et automatiquement il l'annonce dès qu'il l'a vu.

Pour se contredire aussitôt :

[...] ma tristesse est de celles qui ne peuvent pas se dire. Elle est trop mêlée d'outrecuidance ou de mépris de moi-même pour que je consente à la montrer, elle est trop personnelle pour intéresser les autres et elle est trop ridicule pour que même ils la comprennent. Alors, comme j'ai besoin d'eux, il faut les mystifier, il faut jouer la comédie ; cela ne se fait jamais impunément ; ainsi que la débauche de Lorenzaccio, l'ironie est un manteau qu'on ne retire plus jamais.

IV

Jean-Richard Bloch n'ignorait pas qu'en situant l'action de son drame à l'époque de la Renaissance, il a fait un choix qui demandait à être justifié.

Le choix de la période où se déroule l'action procède d'un parti pris : en s'exilant au XVI^e siècle pour y suivre le développement d'un drame d'amour, l'auteur a obéi au désir de se dégager, d'une façon aussi complète que possible, des conventions qui régissent, à chaque époque, le vocabulaire de la passion².

¹ Voir *Annexes 5*, p. 141 et 142 pour les citations.

² *H*, « Avertissement de l'auteur », p. 117.

La Renaissance est en outre « une grande époque, plaisante et dramatique », « passionnée, mobile et solide, le lieu géométrique du lyrisme français et de la véhémence française, encadré par Rabelais et Ronsard, du Bellay et Agrippa d'Aubigné »¹.

Quant à l'épineux problème de la valeur intrinsèque et de l'originalité du *Cuistre mystifié*, Jean-Richard Bloch a quelque peu varié dans ses jugements. Deux ans après la rédaction de la première version, il n'était pas loin de penser que son drame était à contre-courant des modes du jour, ce qui revenait à lui accorder une certaine nouveauté :

[...] je ne pense pas que le public ni la critique soient sensibles, à notre époque, à une oeuvre dont la marche n'a rien du « tassement » mis à la mode par le réalisme, – d'une oeuvre sans intérêt pittoresque d'intrigue et dont la seule valeur si elle en a une, vient de l'expression aussi rapprochée et aussi dénudée, qu'il m'a été possible, de la passion².

Marcel Martinet le confortait d'ailleurs dans ce sentiment, peu après l'achèvement de l'*Épilogue* :

Ça se tient rudement bien, et ça ne sent la jeunesse que dans son bon parfum. La jolie émotion. Et autant qu'on devine, je crois que c'est fameusement théâtre³.

L'auteur du *Dernier Empereur*, dans ses réflexions de 1927, abordait en revanche le problème en le contournant d'une certaine façon :

La jeunesse imite. Elle se joue la comédie de ses héros préférés. Le garçon de quinze ans a été porté spontanément à imiter. Il a repris tels quels les personnages traditionnels de la farce classique : le jeune premier, l'ingénue, la nourrice, le père noble, le docteur ridicule, le traître, le duègne, le matamore, le mauvais sujet et la soubrette. Le ton du dialogue est emprunté, sans aucun effort de dissimulation, aux auteurs qui se partageaient mes premières prédilections. Le lecteur

¹ *Annexes 2*, p. 127.

² Lettre du 11 mars 1911 à André Gide.

³ Lettre du 25 juin 1922.

saluera tour à tour, au passage, des sonorités de Shakespeare, de Molière, de Musset et de Wagner¹.

[...] J'ai longtemps hésité à publier un livre où le manque d'originalité s'étale si paisiblement, et dont l'insincérité s'affirme si parfaite et ingénue. Mais je n'ai pas de honte d'avoir commencé à imiter beaucoup et à copier les maîtres avec amour et zèle. Chez un artiste qui se respecte et qui a toujours eu le respect de son public, l'imitation est une forme du mystère de la création. Je dépose ce document au procès. Je ne l'aurais peut-être pas osé le faire plus tôt. Mais cet ouvrage s'adresse à ceux de mes lecteurs auxquels mes ouvrages ont pu donner de la sympathie et de la curiosité pour mon passé².

Quoi qu'il en soit, Jean-Richard Bloch a tenté, une dernière fois, de tirer son oeuvre de son sommeil cataleptique. Si sa tentative n'a finalement pas abouti, elle n'en témoigne pas moins de la ténacité de ses efforts. Jean Albertini a souligné à juste titre que « l'auteur de *Destin du théâtre* a entretenu, dès son adolescence, une familiarité constante » avec le théâtre, « aussi bien dans le domaine de la création que dans celui de la réflexion. A quatorze ans, c'est à l'occasion d'une entreprise de théâtre amateur, la mise en scène des *Plaideurs*, qu'il se lie avec Marcel Cohen. Dès qu'il commencera d'écrire, il mènera de front des œuvres romanesques et théâtrales³. » Michel Autrand, de son côté, caractérisait Jean-Richard Bloch comme « un homme pour qui le théâtre est une des formes de l'essentiel⁴ ».

J'ai déjà cité la note qui témoigne de la très précoce ambition de l'adolescent Bloch : « Être Ibsen ou rien. » On sait aussi le rôle très actif joué par lui au « théâtre de Mailly », pendant son service militaire⁵. Quelques années plus tard, il « avouera » à sa fiancée⁶ :

¹ A propos de Musset et de Wagner, voir *Annexes 7 et 8*, p. 148-150.

² *DA*, « Avertissement au lecteur », p. 123-124.

³ *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch ?* Paris, Éditions sociales, 1981, p. 205.

⁴ « Jean-Richard Bloch et la renaissance du théâtre », in *Jean-Richard Bloch ou l'écriture et l'action*, Annie Angremy et Michel Trebitsch (éd.), Paris, Bibliothèque nationale de France, 2002, p. 97.

⁵ Cf. Claude Sicard, *Roger Martin du Gard. Les années d'apprentissage littéraire (1881-1910)*, Lille, Université Lille III – Paris, Honoré Champion, 1976, p. 139-141 – Jean-Richard Bloch, *Lettres du régiment (1902-1903)*, T. Gorilovics (éd.), *Studia Romanica de Debrecen*, 1997, p. 149-158.

⁶ Lettre du 26 octobre 1905.

J'ai besoin de te dire encore autre chose : j'ai longtemps écrit ; ce fut pendant toute ma jeunesse mon idée fixe, une hantise qui ne me lâchait pas ; je voulais faire du théâtre ; maintenant encore je n'ai pas renoncé à ces ambitions qui me paraissent, en dépit de tous mes raisonnements, les plus belles que je puisse concevoir.

La fascination qu'exerçait depuis toujours sur lui le théâtre comme lieu de représentations, à la fois par son côté spectacles et par ses rites, n'était certainement pas étrangère à la naissance de ses essais dramatiques. Mais le théâtre est en même temps un espace de rêves et un lieu de l'introspection où « l'homme seul, avec ses personnalités pullulantes, fournit la troupe et la comédie entière »¹. Il ne s'agit pas d'amuser, d'anesthésier avec de vulgaires narcotiques mais d'amener à réfléchir, d'inquiéter. L'adolescent d'autrefois n'écrivait-il pas dans une longue dissertation de philosophie² : « La définition de l'homme pourrait être celle-ci : un animal inquiet³. Inquiet de soi surtout, et par contrecoup, de ce qui l'entoure ».

Tivadar Gorilovics

¹ *Destin du théâtre*, Gallimard, 1930, p. 58.

² Elle avait pour sujet « Dans quelle mesure et à quelles conditions la science morale peut-elle faire usage des notions d'ordre biologique ? » Composée en décembre 1901. *Dissertations et poésies de jeunesse*, f. 301.

³ Je note pour la petite histoire et en guise d'illustration des propos tenus sur l'enseignement : cette phrase fut soulignée par le prof qui remarquait à son sujet : « Bizarre ».

Principes d'édition

La présente édition donne le texte de la version V^2 , complété par celui de l'*Épilogue* dont la première scène est toutefois remplacée par sa version corrigée de 1927, celle-ci en constituant le dernier état connu. Le texte de V^2 et de l'*Épilogue* ayant subi de nombreuses retouches et présentant des variantes qui n'ont pas toutes la même importance, sans parler des caprices de la ponctuation comme de la part d'inadvertances et de fautes d'orthographe qu'une écriture au courant de la plume comporte nécessairement, la transcription, faite pourtant à partir des documents originaux, évitait d'en reproduire tous les aspects et tous les accidents. Démarche discutable, j'en conviens, mais n'ayant pas la superstition du moindre détail, il me paraissait plus important, dans un souci de lisibilité qui n'est pas celui de la philologie, d'essayer de dégager de cet ensemble textuel ce qui a pu être la version mise au net de 1912 (et de 1927). Je n'ai donc retenu des retouches et des variantes que celles qui me semblaient significatives, car susceptibles d'éclairer la pensée de l'auteur, ses intentions et motivations conscientes ou inconscientes, ses hésitations de dramaturge, ses scrupules de style.

Les fautes d'inadvertance et d'orthographe ont été rectifiées, sans être signalées ; les noms de personnages, désignés par leur initiale, transcrits en toutes lettres. Dans les références à la correspondance de l'écrivain, la date des lettres est donnée sous une forme normalisée qui écarte les indications abrégées de mois et d'année. Les titres d'oeuvres et de périodiques ont été transcrits en italique.

Le vocabulaire de Jean-Richard Bloch est très riche. Le sens de tel ou tel mot n'a fait l'objet d'une note explicative que dans les cas où il ne figure pas dans le *Nouveau Petit Robert* (réédition de 2001).

Pour économiser de la place, la suite d'un nouveau paragraphe est marquée dans certains cas par la barre de fraction /.

Les manuscrits

Le manuscrit autographe de l'oeuvre est conservé au Département des Manuscrits de la BnF, Fonds Bloch, consultable maintenant sur microfilm : « *Horace, ou le Cuistre mystifié*. États de 1902 et de 1910. Manuscrits autographes et copies », 304 f. Microfilm 4192.¹

Le drame avait pour premier titre dans sa première version (*V*¹, f. 2) *Les Amours d'Horace* d'abord, puis, simplement, *Horace*, « pièce en trois actes » (f. 4-139). Sur la page de titre (f. 4) de cette première version, on trouve une note, signée J. Richard-Bloch [*sic*] : « Commencée en 1902. Reprise en 1909, puis le 3 janvier 1910. Achevée. » Achevée ? Pas tout à fait. Il y manque en effet la fin de l'*Acte III*, ajoutée ultérieurement lors de la rédaction de la version *V*², commencée probablement durant l'été de 1911 comme le laisse supposer la correspondance (v. *infra*, *Annexe 3*, p. 135-136). C'est alors que la pièce change de titre pour devenir *Le Cuistre mystifié*, « conte dramatique en quatre actes » (f. 151-304). Les divisions scéniques sont alors modifiées : la *Scène IV* de l'*Acte II* de *V*¹ devient la *Scène I* de l'*Acte III*, la *Scène V* lui succède comme *Scène II*, etc. Dans la première version, l'acte II se termine sur le f. 104, l'*Acte III*, commence f. 105, avec dans la marge la date du 13 avril 1910. Dans *V*², c'est là le début de l'*Acte IV* dont la suite, que l'auteur a baptisée dès 1910 *Épilogue*, ne sera rédigée qu'en 1922 (f. 291-304). Le manuscrit de *V*², établi à partir du texte remanié de la première version, est en grande partie de la main de Marguerite Bloch (154-155, 162-167, 169-188, 190-228, 230-287). Cette version, qui a été probablement relue une seconde fois, a dû être celle même que Jean-Richard Bloch a envoyée à Jacques Copeau en décembre 1912 et dont on ne possède pas le manuscrit. On possède en revanche le texte, mis au net, d'un « Avertissement de l'auteur » qui devait accompagner les manuscrits adressés à Copeau². D'après la correspondance de l'écrivain, comme d'après les retouches apportées au texte et les

¹ Un examen plus attentif des manuscrits m'a amené à réviser les vues que j'ai exposées à leur sujet lors de la journée d'études sur le théâtre de Jean-Richard Bloch, le 2 juin 2006 (cf. le compte rendu de Sylvie Jedynak dans le *Bulletin des Études Jean-Richard Bloch*, N° 13, 2007, p. 257-262.

² Voir *H*, « Avertissement de l'auteur », p. 115-116.

indications typographiques que comporte cette version, il ne fait pas de doute que celle-ci a été revue en vue d'une publication en volume.

C'est ainsi que sur un feuillet séparé, on trouve une page de titre de l'*Acte premier* (classée f. 153), avec l'indication typographique « capitales italiques romaines ». Dans le bas de cette même page, le thème de l'acte est ainsi défini : « (La littérature) ». La thématisation des actes de la version V^2 se poursuivait d'ailleurs dans un premier temps, comme en témoignent les pages de titre f. 189 pour l'Acte II (« La Vanité »), f. 229 pour l'Acte III (« La Sensualité »), f. 255 pour l'Acte IV (« L'Amour »). Mais ces indications seront finalement retranchées du texte envoyé à Jacques Copeau. L'idée même de la structuration thématique de l'oeuvre reviendra en revanche dans la version de 1927¹.

En ce qui concerne *Le Cuistre mystifié*, Bloch affirme dans sa lettre du 30 décembre 1912 à Jacques Copeau (voir *Annexe 4*, p. 139) que cette pièce a été « la première commencée (trois scènes en 1900), la dernière achevée (1910) ». La date de 1900 n'est pas corroborée par le manuscrit. Le f. 1 porte sur le recto cette indication : « Imaginée le 14 avril 02 », suivie d'un premier plan où le protagoniste s'appelle encore Octave (voir *Annexe 1*, f. 1 r°, p. 125). Sur le f. 4, on a déjà « *Horace*, pièce en trois actes », avec la note déjà citée. La partie rédigée en 1902 comprend l'analyse des trois actes prévus (voir *Annexe 1*, f. 2 r°, p. 126), les trois premières scènes et juste le début de la scène IV (f. 5-23), reprise en juin 1909².

Avec l'*Épilogue*, rédigé après la guerre, *Le Cuistre mystifié* a trouvé en principe sa forme définitive. Or, en 1927, Jean-Richard Bloch remet son drame sur le chantier, toujours en vue d'une publication en volume, comme en témoignent les *restes* de la version conservée sous le titre *Un début en Amour (DA)*, qualifié de « mystère en cinq temps ». Bien que de cette troisième version (V^3) on ne possède que des fragments³, leur confrontation avec les parties respectives de V^2 permet de se faire une idée assez précise de l'ensemble. A comparer les données de la *Table*, pièce maîtresse du *DA* (voir *infra* p. 130) avec celles de la version V^2 , l'*Épilogue* excepté, on est tout à fait fondé de penser que l'auteur n'a pas touché à la

¹ Cf. *Annexe 2*, en particulier la *Table* de *DA*, p. 130.

² L'écriture change sur le f. 23 où on trouve, dans la marge, l'indication de date « 17/6/09 », suivie de celle de la relecture : « (revu le 3/1/10) ».

³ Voir l'*Annexe 2*, p. 127 et suiv.

structure de celle-ci. Le « Premier temps », avec ses quatre « chapitres », correspond à l'Acte I, avec ses quatre scènes ; le « Deuxième temps », avec ses trois chapitres à l'Acte II et ses trois scènes, et ainsi de suite. Le fragment de dialogue de la page 173 du *DA* (f. 349) reproduit sans y rien changer celui de l'Acte IV, Scène I de *V*² (voir *supra*, p. 73¹). Quant à l'*Épilogue*, Jean-Richard Bloch garde et réécrit, dans un premier temps, la première scène, mais au moment de la révision finale, il se décide à la supprimer (les feuillets du manuscrit sont barrés au crayon bleu). L'*Épilogue* se réduit par conséquent à une seule scène qui forme le « Cinquième temps » de *V*³, avec l'indication thématique « Les mots consolent. »

Datations de JRB dans les marges du ms de V¹

f. 4 : « Reprise en 1909, puis le 3 janvier 1910 »
 f. 5 : « 1902 – revu en janvier 1910 »
 f. 23 : « 17/6/09 », puis entre parenthèse « revu le 3/1/10 »
 f. 27 : « 4/1/1910 »
 f. 32 : « 8/1/10 »
 f. 64 : « 18/2/10 » (Sc. 3, La chambre de Georgine)
 f. 99 : « 7/4/10 » (Sc. VI, La Rue, la maison de Jérôme)
 f. 105 : « 13/4/10 » (Acte III, devenu Acte IV)
 f. 114 : « 15/4/10 »
Sur le ms de V² (f. 151-304)
 f. 151 : « Mars-avril 1910 »
 f. 212 : « 18/2/10 » (Acte II, Sc. III)
 f. 291 : « 28 avril 1922 à la Mérigote » (*Épilogue*)
 f. 300 : « 2 mai 22 » (Scène II)

¹ Depuis « Notre belle soirée d'amour » jusqu'à « Le souvenir est à ».

Correspondances citées

(dans l'ordre alphabétique des destinataires)

- Lettres de Camille Mauclair*, *FB*, *Cor.* t. XXXII, f. 26-100.
- Correspondance Jean-Richard Bloch - Jules Bloch (1904-1914)*, *FB*, *Cor.*, t. VII.
- Lettres* (de Jean-Richard Bloch et de son épouse) à *Marcel Cohen I* (22 avril 1900 - 28 octobre 1909), *FB*, Microfilm 5187.
- Lettres à Marcel Cohen II* (3 janvier 1910 - 20 décembre 1914), *FB*, *Mf.* 5188.
- Correspondance Jean-Richard Bloch - Jacques Copeau*, Wolfgang Asholt (éd.), *Revue d'histoire du théâtre*, 1992/3, N° 175, p. 222-224.
- André Gide - Jean-Richard Bloch*, *Correspondance (1910-1936)*. Bernard Duchatelet (éd.), Centre d'Étude des Correspondances et Journaux intimes des XIX^e et XX^e siècles - CNRS (UMR 6563) Faculté des Lettres Victor Segalen, Brest, 1997.
- Lettres de Jean-Richard Bloch à sa fiancée*. t. I 1905-1907, *FB*.
- Correspondance Jean-Richard Bloch - Marcel Martinet (1911-1935)*. Harui Takahashi (éd.), Tokyo, Éditions Université Chuô, 1994.
- Correspondance Roger Martin du Gard - Jean-Richard Bloch (1909-1946)*, *Europe*, de septembre 1963 à avril 1965 (n^{os} 413-432).
- Correspondance (1921-1939) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*, T. Gorilovics (éd.). Debrecen, *Studia Romanica*, 1989.
- Deux hommes se rencontrent*, Correspondance entre Jean-Richard Bloch et Romain Rolland (1910-1918). Marguerite Jean-Richard Bloch et Marie Romain Rolland (éd.), Cahiers Romain Rolland, 15. Albin Michel, 1964.
- Lettres à Jenny de Vasson I* (28 novembre 1896 - 13 octobre 1911). *FB*, Microfilm 4513.

Le cuistre mystifié

Conte dramatique en quatre actes¹⁾

Personnages

Maître Benedictus, régent.

Maître Jérôme, premier échevin de Tours.

Horace

Jean élèves de Maître Benedictus

Octave

Le Pèlerin

Le Cabaretier

Pièdebœuf

Un bon garçon

Un soldat

Georgine, fille de Jérôme

Jeanne, sa nourrice

Catherine, sœur de Benedictus

Micheline, fille à soldats

Guillaumette

Claude bonnes filles

Renée

La douairière de Hauterive

Margot, sa suivante

Acte Premier
Scène I

La rue devant la maison de Jérôme. (Cette scène peut se jouer sur le proscenium.) Entrent Horace, Jean et Octave.

HORACE. – Qu’as-tu donc à tourner ainsi sur toi-même ?
JEAN (*chantant*).

Tourne, tourne toujours ma boule !
Roule, roule puisque tout coule !
Souffle, mon cœur, souffle ou roucoule !
Que tout croule, ma bouche est saoule !

OCTAVE. – Si le régent te voyait, Jean !
JEAN. – Je lui dirais :

Bonjour Maître Benedictus
Imperator savant des substantifs en us,
Proconsul gracieux, en la verte Touraine
Des cinq conjugaisons de la langue romaine !

Y a-t-il quelque chose de plus joli qu’un quatrain ?

OCTAVE. – Je suis toujours peiné de voir combien peu tu profites des leçons de notre maître. Nous avons pourtant le bonheur d’être parmi les élèves qu’il daigne héberger ; on vient l’entendre des quatre coins de la province, et il rend la bonne ville de Tours très illustre par son enseignement.

JEAN. – Seigneur Octave, tes sermons me font bâiller. Je ne suis pas prêt à me laisser mettre l’esprit aux fers par les mains grasses du bonhomme. D’ailleurs Maître Benedictus ne sait pas ce que je vaud et me tient en médiocre affection.

HORACE. – Ne t’en prends qu’à toi s’il ne t’aime pas à l’égal de ses disciples fidèles.

JEAN. –
Quand le Seigneur Horace
Commence à parler,
Rien ne l’embarrasse
Que de terminer.^{a)}

HORACE. – Il t’a répété bien des fois que les vers français sont bons pour les gens du peuple, qu’un homme éduqué ne compose qu’en latin. Pourquoi as-tu refusé d’écrire cette élégie dans la manière de Tibulle qu’il nous avait demandée ? J’ai mis au bas de la mienne : *Horatius fecit*, et Maître Benedictus m’a promis de la faire recopier en plusieurs exemplaires pour l’envoyer à tous les maîtres de la contrée.

JEAN. – Bien dit, maître Horat-*ius*. Ah ! que le savoir livresque nous rend donc charmants^{a)} et pleins de grâces ! Mais, conte-moi cela : quand tu auras passé ta fougueuse jeunesse à rapetasser des élégies, des odes, des discours, dans la langue de Virgil-*ius*, quand tu auras consacré tes matinées de printemps et tes crépuscules d’été à exprimer dans un idiome qui n’est pas le tien des idées qui ne sont pas à toi, que feras-tu de ta vie ?

HORACE. – Je transmettrai à des jeunes gens studieux et amis des lettres cette science ainsi acquise. Et plaise au ciel que j’obtienne mes licences au plus tôt.

JEAN. – C’est tout ?

OCTAVE. – Que vois-tu d’autre ?

JEAN. – La rose est pleine d’orgueil, mais son fruit ne recèle jamais qu’un églantier. Je préfère la prunelle des bois. La culture ne l’a pas châtrée, et l’arbre qui naît de son noyau est aussi dru que père et mère.

HORACE. – Hé ! Je sais aussi bien que toi à quoi tu penses. Ne rôdais-tu pas, le soir, du côté des ruelles mal famées ?^{b)}

OCTAVE. – Laissez là ces conversations. Elles ne sont pas faites pour des enfants de bourgeois.

JEAN. – Silence aux mulets !

OCTAVE (*en colère*). – Vous m’avez demandé de sortir avec vous pour goûter quelque délassement. Il ne fallait pas m’enlever à mon travail pour me faire entendre des grossièretés.

JEAN. – Octave, si nous disputions philosophie, si tu te disais stoïcien, et moi épicurien, tu supporterais mes opinions comme Cicéron lorsqu’il rédigeait ces dialogues où tu te délectes.

OCTAVE. – La belle question !

JEAN. – Voilà bien les hommes ! Aujourd’hui, au lieu d’ergoter sur le plaisir, la vertu et la souffrance, nous invoquons des réalités qui existent ailleurs que dans nos maigres cerveaux, qui sont les causes de nos passions, et nous font aimer et haïr. Ne peux-tu les tolérer aussi bien ?

OCTAVE. – Va, je ne t’écoute pas.

HORACE. – Je ne suis pas aussi farouche que lui. Je comprends même que tu puisses te complaire dans la vie que tu mènes, puisqu'Ovidius s'y est livré.

JEAN. – Ne te faut-il qu'un *us* au bout d'un nom pour l'ériger en garantie ? Baptise-moi *Johannius*, o mon doux ami, et je deviendrai à moi-même ma propre autorité.

HORACE. – Mais comment n'as-tu pas compris que l'amour des lettres procure un bonheur bien plus considérable, et que...

JEAN. – O Guillaumette, ma mie, faut-il que je discute avec ces gens-là ! – Écoute, Horace, tu pars pour me faire un grand discours ; mais ta science est une torche, elle brûle sans éclairer, elle éclaire sans chauffer, et la fumée de ta vanité me donne envie d'éternuer.¹⁾ Regardez plutôt cette enfant qui vient ici, appuyée sur sa vieille nourrice. Je la connais de vue, c'est Georgine, la fille de Maître Jérôme qui loge ici-contre. Elle nous a vus, elle a ralenti le pas, et comme elle n'a pas lu Ovidius, elle n'a pas baissé les yeux.

(Entrent Georgine et Jeanne.)

HORACE. – Écartons-nous un peu pour la laisser entrer. *(Ils s'éloignent en la saluant.)*

GEORGINE. – Mère, quels sont ces jeunes gens ?

JEANNE. – Des enfants de la province que leurs parents envoient étudier ici sous Maître Benedictus. Ils sont tous riches, savants et de bonne naissance. *(Elles entrent.)*

JEAN *(revenant)*. – Mes amis, avez-vous entendu ? La vieille sorcière m'a baptisé riche, savant et de bonne naissance. Oh ! l'aimable nourrisseuse ! Savez-vous bien qu'elle est encore à point pour son âge ?^{a)} Oho ! Troulaïlaï, triliréli, trilirelaise ! Dénichons des merles, faisons un acrostiche au Soleil et allons tirer par la queue le chien de Maître Jérôme.

HORACE. – Je consens à me donner un peu d'exercice. Je n'ai cessé de travailler depuis le matin.

JEAN. – Le travail est ami de l'homme ; or nous ne sommes pas des hommes, à peine des enfants. Le cœur joyeux, la cervelle vide de scolastique, le ventre plein d'amour, voilà comme nous devons être. Soit couvert de verrues qui le nie ! Venez !

OCTAVE. – Adieu, je m'en vais achever ma tâche. *(Il sort.)*

JEAN. – Sacré fienteux de latin ! Une grande meule tourne dans son crâne sans rien broyer, et pourtant il en monte une poussière abominable.

HORACE. – Ne dis pas de mal de lui. C'est un bon garçon très naïf et très serviable. Au reste il n'a peut-être pas tort d'entrer dans la vie par un autre chemin que toi.

JEAN. – Possible, compère ! Mon petit sentier ne me mènera plus loin.^{a)} Dans une mare profonde, pleine de paresse et de vase, m'attendent mon vénérable père, mon respectable aïeul, et mes oncles honorés, tous gens sérieux, graves, gras et riches. Et je serai riche, gras, grave et sérieux, et à leur tour les humeurs de ma respiration viendront à la surface éclore en bulles d'air. Qu'y faire ? En attendant je flâne aux coudes du sentier, je réponds au chant moqueur des feuilles qui chatouillent le vent, je songe sous le chêne^{b)}, je pleure sous le saule^{c)}, je ris sous le tremble, je danse parmi les fougères et dans un champ de bruyères je m'écrie sans penser à autre chose : Dieu que cela sent bon le thym ! – Viens !

HORACE. – Non, tu me ferais rire. D'ailleurs j'attends ici Maître Benedictus. Il doit m'emmener souper chez Maître Jérôme, qui l'a invité avec le meilleur de ses élèves !

JEAN. – Pleurez, mes deux yeux, pleurez ! Un bon dîner se mangera dans la ville, un bon dîner de plus dont vous serez frustré, o mon estomac ! Ne regrettes-tu pas, mon nez, de n'avoir pas incliné plus souvent ton unité mélancolique sur les vieux livres ? Aujourd'hui, o ma bouche, vous vous rempliriez d'une salive abondante à l'idée des volailles et des rôtis de Maître Jérôme !

HORACE. – Voici Maître Benedictus.

JEAN (*dansant sur place*). – Le bonhomme est gracieux^{d)}. J'ai plaisir à contempler sa masse qui se hâte à petits pas jusqu'ici. Mais ma sympathie est plus légère que la laine des marronniers qui flotte en l'air au mois d'avril. Adieu, Heureux ventre ! (*Il sort.*)

HORACE (*seul*). – Pauvre garçon !^{e)} Je sais bien que sa gaîté n'est que du vent ; pourquoi a-t-elle le don de me rendre inquiet et mal content de moi-même ?^{f)}

BENEDICTUS (*entrant*). – Studieux pilier de ma science vieillissante, je suis content de ton exactitude. Hum ! Nous allons avoir un bon dîner. Voilà deux heures que je rôde par les alentours, et j'ai croisé mainte servante portant maint chapon rôti et doré comme un pain blanc.

HORACE. – Maître, je vous croyais au travail. Sinon, j'aurais été vous prier d'accepter ma compagnie.

BENEDICTUS. – Hum ! Hum ! Oui, je travaillais. Mais avant de me rendre au dîner, j'ai voulu conquérir une faim propice. Morbleu ! Le

hasard a bien fait les choses. Il a conduit les vieux os près des cuisines de cette maison, et ma vieille moelle en a sauté d'aise.

HORACE. – Mais combien votre enseignement est plus succulent pour mon appétit ! Il me semble, Maître, qu'après les leçons de votre bouche, tous les autres plaisirs sont vils et dignes de brutes ! La science me remplit l'esprit et le ferme aux désirs. Tout ce que je pense est latin. Je porte dans la vie l'image de ce que vous m'avez appris à chérir par-dessus tout. J'imagine être Ennius, Virgilius, Horatius ou bien Ovidius. Quand je parle à mon père, je suis Ascagne sur le bras d'Énée ; sur tous les visages de femmes je mets les noms de Cynthie, de Corinne. Chacun de mes actes m'est connu d'avance, je sais les mots qu'il convient d'y appliquer puisque les plus grands des hommes s'en sont servis, et les pensées convenables suivent les mots, peuplant mon cerveau des fantômes vivants du passé. O Maître, merci !

BENEDICTUS. – Enfant, d'où vient cette émotion ?

HORACE. – Je n'en sais rien. Il est monté en moi un besoin de gratitude. On vénère mieux le Soleil quand un aveugle l'a méconnu.

BENEDICTUS (*pourpre*). – Quel est ce sot ?

HORACE. – Hélas ! Le meilleur enfant de la Touraine et le plus détestable paresseux de la ville.

BENEDICTUS. – Je te défends de fréquenter ce mauvais garçon ! Il est indocile et rétif, et je ne suis pas encore parvenu à le plier à ma volonté^{a)}. – Hum ! La lumière est douce. Faisons encore quelques pas avant d'entrer, et prépare-toi à être brillant. Te souvient-il de cette pièce d'Ovidius où le vieil avare et le jeune héritier... (*Ils sortent.*)

Scène II

La Chambre de Georgine.
Jeanne et Georgine.

GEORGINE. – Ma mère, est-ce ce soir que mon père a invité le régent à dîner ?

JEANNE. – Oui, mon ange, que Dieu lui prête longue vie, car il fait là une bonne action. Vrai ! Jérôme a été bien inspiré quand il a décidé de recevoir à sa table le régent le plus sage de la ville. C'est charité que d'obliger ainsi les bonnes gens.

GEORGINE. – Il est bien gros.

JEANNE.— La reliure est vilaine, mais elle recouvre, dit-on, une âme de saint homme, aussi pleine de vertu que de science. Tiens, pas plus tard que trois jours à compter d’hier, Jérôme se trouvait assis en bas, dans la salle, avec Mathieu Longuemain de Chinon, le plus riche bourgeois de par là-bas, et il lui disait^{a)} : « Je regrette doublement aujourd’hui de n’avoir pas de fils : d’abord parce que personne ne perpétuera mon nom, ensuite parce que je ne pourrai le faire instruire par Benedictus. » Et Mathieu Longuemain, qui pourtant est de Chinon, l’approuvait de toute la tête. Quant à dame Mathilde^{b)}, sais-tu bien ce qu’elle répète à journée faite... ? Mon seigneur Jésus, je deviens folle, qu’est-ce que je vais dire là à cette colombe, toute blanche ?

GEORGINE (*souriant*). — J’ai cru voir la table dressée pour plus de trois personnes.

JEANNE.— La petite futée mignonne ignore peut-être que Benedictus doit amener avec lui à souper le meilleur de ses élèves ? Un petit tout doux, à ce qu’on raconte dans le quartier, pieux comme une Madone, joli comme un saint Jean, et savant comme un saint Jérôme. C’est une bonne et brave pensée qu’il a eue là, le père, d’inviter l’élève avec le maître. Il pourra s’imaginer que c’est son fils, et il s’enorgueillira un instant, le pauvre cher homme, des belles choses que vous ne manquerez pas d’entendre, comme si elles étaient dites par son propre enfant.

GEORGINE. — Est-ce un des trois jeunes gens que j’ai vus sur la place en rentrant ?

JEANNE.— Voyez un peu cette petite ! Ça vous ferait le compte, l’inventaire et la description de tous les garçons que nous avons croisés dans la rue depuis la Saint-Michel dernière. Je n’aurais jamais su dire s’il y avait trois ou cinq freluquets devant notre porte tout à l’heure et j’ai pourtant d’aussi bons yeux que toi.

Georgine. — Mère !

JEANNE.— Hé, mais, ma fille ! c’est moi qui ai tort là-dedans, c’est à toi à regarder. Tu vas être d’âge à te marier bientôt, et ce n’est pas le sujet qui trotte le moins dans la cervelle de Maître Jérôme, le soir quand tout dort au logis, hors lui et moi.

GEORGINE. — Est-ce vrai, mère ? Songerait-il déjà à me marier ?^{b)}

JEANNE.— Il serait plus inattendu de voir les culs de jatte prendre femme ; mais qu’une fille de seize ans trouve un mari et l’épouse, il n’y a là rien d’extraordinaire.

GEORGINE. – J'y ai si peu songé !

JEANNE. – Aussi n'est-ce pas aux filles à le faire, mon enfant. Le proverbe dit bien : « Fille qui songe au mariage, femme qui songe au veuvage ! » C'est affaire aux pères et aux vieilles nourrices. Toi qui a de si bons yeux n'as-tu pas vu encore à quoi je travaillais, tous les soirs, plus longtemps que ne le voudraient mes pauvres mains ?

GEORGINE. – C'était une chose lointaine qui a reculé devant moi au fur et à mesure que j'avancais dans ma vie. J'y ai beaucoup rêvé à huit ans ; mais depuis lors, le temps s'est mis subitement à couler si vite que je me retrouve jeune fille sans m'être faite à mon état. Je n'ai pour raisonner là-dessus que des idées d'enfant, des idées de huit ans.

JEANNE. – A mon avis, tant qu'une femme n'est pas accouchée d'un gros garçon, elle n'est encore qu'une enfant. Je sais bien des choses là-dessus, ma fille.

GEORGINE. – Je ne veux pas te les demander, ma mère, car tout ce que tu m'apprendrais ne vaudrait pas pour moi les folies que mon imagination va se mettre à broder.^{a)}

JEANNE. – Tu lis trop cette mauvaise écriture, et cela te gêne l'esprit. Je ne t'ai jamais entendu me parler d'une voix si creuse. Moi, quand on m'a annoncé que mon fiancé était choisi, je n'ai pas demandé son nom ni sa figure, j'ai couru d'une traite jusqu'à la Vierge des Deux-Bras et je suis resté là, jusqu'au soir tombé, à réciter des oraisons de grâce en pleurant comme une biche. Voilà comment je comprends qu'une fille reçoive cette nouvelle.

GEORGINE. – Je veux croire que mon mariage sera quelque chose de saint, de nécessaire, de particulier, qu'un homme, du jour que je lui aurai été donnée, deviendra^{b)} meilleur que les autres hommes et j'ai pourtant la conviction secrète que cela n'est point vrai.

JEANNE. – Tu parles au hasard, ma Georgine, ce qui fait que je ne te comprends pas bien. Mais tu as raison de penser que ton mari ne vaudra pas plus cher que les autres. Les hommes sont tous les mêmes ! Et pourtant le mari est quelque chose de plus. Explique qui pourra ! Le mien... Ha, pauvre de moi !

GEORGINE. – Je voudrais aussi le persuader d'une chose, – et encore... Sais-je ?

JEANNE. – Quoi donc, Georgine ?

GEORGINE. – Ha !... Sais-je ?

JEANNE.— Eh bien laisse le père s'occuper de ces choses. C'est un homme de bon sens et de grande piété. Il saura choisir le mari qui convient à ma Georgine.

GEORGINE. — Mais mon père souffre peut-être autant que moi. Tandis que je me remets à sa tranquille décision, peut-être qu'il cherche, qu'il s'interroge, qu'il se désespère de ne pas trouver, s'accuse de son peu d'affection pour moi et se demande enfin pourquoi je le quitterais et j'abandonnerais sa maison ?

JEANNE.— Non, ma Georgine, le père sait que les petites filles doivent se marier, si elles ne veulent garder jusqu'à leur mort cette peau de cire qu'on te voit depuis tantôt deux mois, et cette tristesse qui t'empêche de rire à ta vieille nourrice.

GEORGINE. — Est-ce cela qui veut que je sois femme ? Je ne trouverai jamais dans ma vie de paix plus grande que cette tristesse-là. ^{a)} Je suis si heureuse ici ! ^{b)} Pourquoi ne resterais-je pas auprès de mon père qui est si bon...

JEANNE.— Il mourra un jour, ma fille !

GEORGINE. — ...de toi à qui je peux tout confier sans m'arrêter aux premiers détails, qui n'es qu'un deuxième moi-même vivant dans une autre personne, et dans les bras de qui je peux pleurer et rire sans honte comme je le ferais seule dans la nuit noire ?

JEANNE.— Je mourrai un jour, ma fille !

GEORGINE. — Pourquoi m'as-tu parlé de toutes ces choses ? Voilà que je ne sais plus si j'ai envie d'éclater de rire ou de fondre en larmes.

JEANNE.— Veux-tu te taire, mauvaise enfant ! C'est l'appétit de l'homme qui te tient... Hé ! bonne dame des cieus, qu'est-ce que je raconte là à cet agneau sans tache ? Voilà quand les petites filles sont tristes, on leur cherche un mari bien savant qui arrive, qui fait un grand salut, et qui part dans un grand carrosse avec sa dame pour l'aimer tout le restant de sa vie.

GEORGINE (*riant*). — Un mari comme l'élève de Benedictus, mère ?

JEANNE.— Aussi bien fait que lui, peut-être, mais lui ne se mariera pas ; il sera clerc.

GEORGINE. — Descendons-nous bientôt ? Je ne sais pas où j'ai pu me décoiffer à ce point.

Scène III

La rue devant la maison de Jérôme (Cette scène peut se jouer sur le proscenium).

Benedictus et Horace rentrent en se promenant.

BENEDICTUS. – Horace, songe à ce que je te disais, il y a tantôt huit jours, que le latin et en général les belles connaissances du passé ne sont pas seulement des sciences qu'on étudie dans la solitude de la salle de travail, mais elles sont faites pour orner l'esprit de la matière la plus délicate et la plus civile.

HORACE. – Vous ajoutiez même, mon père, que la fréquentation du monde est utile aux écoliers, car elle leur fournit mille occasions d'employer les pensées ingénieuses dont ils ont été nourris et par là de vérifier l'état où elles reposent dans la mémoire et l'aisance avec laquelle il faut que tout clerc en sache user.

BENEDICTUS. – Hum ! Il sort par cette porte un petit nuage de rôtisserie qui apporte jusqu'ici des odeurs de dinde.

HORACE. – J'admire l'adresse avec laquelle les grands poètes latins imaginaient pour leurs belles des vers agréables. Il fallait que Tibulle ou que Propertius fussent des hommes bien spirituels pour composer des propos si tendres. Je me demande par moments, excusez cette inquiétude, mon bon maître, – où, à quels auteurs, à quelle source, Catulle puisa les jolies phrases que voici^{d)} :

Pleurez, Grâce, et vous, pleurez, Amours !
Vous, jolis amants, pleurez de détresse !
Il n'est plus, le moineau de ma Maîtresse !
Il n'est plus, le délice de ses Jours !

Pour son moineau, sachez que ma Maîtresse
Eût donné ses deux yeux, tout gentiment
Il grattait ses genoux dans ses caresses
Tant son bec lui offrait de pépiements...

BENEDICTUS. – Oui, voilà qui n'est pas mal. Sans doute Catulle imita quelque auteur plus ancien et plus parfait lui-même et mit-il plusieurs jours à assembler ces^{a)} rimes. Mais tu aurais dû me les réciter en latin. Tâche de ne plus commettre cette balourdise quand

nous serons entrés chez Maître Jérôme. Tout au plus pourras-tu te permettre des citations traduites pour la petite Georgine à côté de qui tu sera certainement assis.

HORACE. – J'ai peur de me trouver nigaud devant cette fille.⁴⁾ J'ignore tout de la femme, sinon qu'elle est une bête perverse et dangereuse, dont les auteurs avertissent de se défier ; ce que je ferai sans faute si j'écoute l'effroi que me cause la vue d'un cotillon.

BENEDICTUS. – La séparation des garçons et des filles est une institution dont tu béniras la sagesse quand elle aura achevé de te donner cette haine et cette insensibilité qui font le vrai chrétien et le vrai savant.

HORACE. – La peur que je ressens est-elle bon signe, maître ? Me croyez-vous digne d'être plus tard un homme docte, un régent... comme vous ?

BENEDICTUS. – Comme moi, c'est beaucoup dire. Tire-toi donc un peu de devant cette porte, tu empêches le fumet des plats de sortir à son aise. Mais tu es en bonne voie. Ce mépris dont tu parles, est le premier effet des préceptes stoïciens que je tire pour toi des latins et dont ma vie te produit un exemple incessant.

HORACE. – J'ai aperçu Georgine tout à l'heure quand elle rentrait ici, et depuis, je me demande comment l'aborder et que lui dire.

BENEDICTUS. – Quand ta timidité aura plus tard fait place à la souveraine tranquillité d'un esprit fort, tu ne te soucieras plus de ces objets. La femme est une oie qui est trop heureuse d'entendre les caquetages du jars. Tu dois considérer l'enfant que tu vas voir comme un auditoire envoyé par le hasard et devant lequel tu as à t'affermir et à t'exercer en vue des seuls juges qui comptent, les doctes, ton maître, et quelques autres régents de la Touraine. Débite-lui des maximes et des sentences, récite-lui ton élégie imitée de Catulle, et tu la verras bâiller d'admiration devant toi comme une fleur au soleil. Il ne faut cesser de craindre les femmes que pour les dédaigner.

HORACE. – Je vous écoute et je me sens pénétré d'une ardeur inouïe pour l'étude et pour la science.

BENEDICTUS. – Ah, certes, ne méprise pas les hasards qui peuvent occuper une ou deux nuits ; j'ai vu des femmes si enivrées de mon éloquence qu'elles en devenaient amoureuses folles de mon physique. Je n'ai pas attendu ton âge pour faire des miennes, à Azay¹⁾ ; il est vrai que ce ne fut pas avec une fille de bourgeois, mais avec une nourrice...

HORACE. – Comment conciliez-vous cela avec la raison stoïcienne ? Et à quoi voulez-vous que je pense pour Georgine ?

BENEDICTUS. – Naïf ! la plus petite nonnain, les yeux baissés sur son missel, en sait plus long que toi et s'entend à accommoder la religion avec la paillardise. Héhé ! Mais n'entends-tu pas onze heures qui sonnent ? Il est grandement temps de frapper à la porte de Jérôme.

Scène IV

Une grande salle chez Jérôme.

Jérôme entre d'un côté, sa fille au bras, de l'autre arrive Benedictus suivi d'Horace.

JÉRÔME. – Messieurs, excusez-moi si je ne me suis pas habillé plus honnêtement pour vous recevoir, mais je ne fais que de rentrer. Une affaire de la plus haute importance m'a appelé au corps de ville. Je ne veux pas vous le cacher plus longtemps, le conseil des échevins m'a élu premier échevin et maire. Le bailli lui-même m'a promis de hâter les provisions que le roi doit signer pour mon cas, et d'y faire joindre par le chancelier une lettre de don de la plus haute importance. Je ne pense pas que jamais un tel ensemble d'honneurs soit échu à un seul habitant de la bonne ville de Tours...

BENEDICTUS. – Je ne trouve pas de mots pour célébrer assez haut mon allégresse et pour louer...

Ils parlent tous les deux à la fois.

JÉRÔME. – Vous entendez, Maître Benedictus, pas un seul !

BENEDICTUS. – ...louer l'heureux événement qui rend Mademoiselle votre fille la fille du premier échevin...

JÉRÔME. – Quand le roi passera par Tours, je mangerai à sa table...

BENEDICTUS. – ...et chef du corps de la ville...

JÉRÔME. – ...dans de la vaisselle d'or.

BENEDICTUS. – Je me propose de mettre en vers latins...

JÉRÔME. – Il m'adressera la parole...

BENEDICTUS. – l'heureuse chance qui échoit à vos mérites. J'y chanterai...

JÉRÔME. – ...en termes courtois : « Monsieur le Maire, nous vous donnons...

BENEDICTUS. – ...la vertu des femmes...

JÉRÔME. – ...notre main à baiser...

BENEDICTUS. – ...des enfants endormis...

JÉRÔME. – ...Et vous prions de vous asseoir à notre table », et je mangerai...

BENEDICTUS. – ...la fortune des citoyens...

JÉRÔME. – ...dans de la vaisselle d'or !

BENEDICTUS. – ...accrue, enflée, débordée, sous les lois de votre grande, noble, ferme et sage administration.

JÉRÔME. – Pardieu, Maître Benedictus, embrassez-moi. Je vous présente ma fille Georgine, que d'ailleurs vous connaissez. Est-ce là votre petit élève ? Il a bonne mine et l'air doux. Comment s'appelle-t-il ?

HORACE. – Je me nomme Horace. Je suis natif d'Angers où mon père tient rang de noble homme.

BENEDICTUS. – Je l'ai reçu enfant des mains de son père. Tout ce qu'il vaut, tout ce qu'il sait, il me le doit et je reconnais qu'il m'en montre de la gratitude.

JÉRÔME. – Que pensez-vous que me dise le roi quand il passera par sa bonne ville et que le bailli me présentera ? Il me faudra un habit neuf.

Ils sortent tous deux.

HORACE. – Vous devez être bien fière de l'honneur qui échoit à Maître Jérôme.

GEORGINE. – J'étais fière de lui, Messire, avant qu'il eût reçu le moindre honneur.

HORACE. – La Touraine entière s'enorgueillit de lui.

GEORGINE. – Elle a raison ; mais ce qu'elle ne saura jamais, c'est que le premier échevin de Tours est un homme qu'il faut aimer plus encore qu'il ne faut l'honorer.

HORACE. – L'amour est un sentiment de femme, le respect convient aux hommes.

GEORGINE. – Ne pensez-vous pas, Messire, qu'on ne puisse respecter sans d'abord aimer, et qu'ainsi l'affection ne contienne en soi le respect ?

HORACE. – Ce sont des choses qu'on n'ose discuter avec une dame.

GEORGINE. – Et pourquoi donc ?

HORACE. – Parce qu'il est commandé de la respecter tout d'abord, et si l'amour vient à naître par la suite, on ne peut supposer que le respect s'en aille à sa venue.

GEORGINE. – Vous vous êtes attrapé vous-même, Messire, et vous me donnez raison. L'amour que vous semblez tant dédaigner est ainsi un don plus complet et plus précieux que le respect dont l'homme seul vous paraissait tout à l'heure digne. Comment conciliez-vous vos propos entre eux ?

HORACE. – Je ne concilie pas, je sépare, distingue : la femme seule a besoin que l'estime s'enveloppe d'affection. Au contraire, l'homme digne de ce nom se suffit avec la considération, le respect et la gloire. Il n'est affamé que d'honneurs virils, qui viennent de l'entendement et sortent du cerveau ; il prise plus que tout au monde le jugement solide et mûr d'un clerc ; il se soucie moins de voir béer devant lui trois cents rustres sortis, sur son passage, des échoppes où les confine leur besogne mécanique, que d'être estimé en connaissance de cause par un seul savant du bailliage. Où voyez-vous qu'il y ait place là-dedans pour le sentiment ?

GEORGINE. – Vous parlez bien, Messire, et il se peut que vous ayez raison. Y-at-il longtemps que vous avez quitté Angers ?

HORACE. – Six ans.

GEORGINE. – Vos soeurs doivent bien vous désirer.

HORACE. – Elles le doivent, mais moi, je ne le peux. Je ne rentrerai à Angers qu'une fois mes licences prises. Je ne me montrerai plus à elles que digne du bonnet carré.

GEORGINE. – Je voudrais savoir si elles vous aimeront ou vous respecteront plus ?

HORACE. – Je ne crois pas, elles sont très malicieuses, mais mon père sera fier de moi.

GEORGINE. – A qui êtes-vous plus pressé de montrer votre science, Messire, est-ce à votre père ou à vos soeurs ?

HORACE (*rougissant*). – Je crois que c'est à mes soeurs, Mademoiselle, vous m'y faites penser.

GEORGINE. – Vous vous êtes attrapé pour la seconde fois, Messire, puisque vous préférez l'affection de vos soeurs à la considération de Monsieur votre père. Mais cela ne fait rien. Votre mère doit être bien heureuse de vos succès.^{a)}

HORACE. – Je n'ai plus de mère depuis longtemps.

GEORGINE. – Je vous demande pardon d'avoir parlé si étourdiment. Mais je n'ai plus de mère moi non plus.

HORACE. – Cela est fort triste. Je compose tous les ans pour mon père, à la Saint-Philémon, jour où elle trépassa, une ode latine dans laquelle je célèbre sa mémoire et notre chagrin.

GEORGINE. – Comme vous êtes savant ! Étiez-vous bien jeune quand elle mourut ?

HORACE. – Elle mourut quand naquit ma petite soeur Marie ; j'avais trois ans.

GEORGINE. – Je n'ai guère non plus connu la mienne. Mais il est moins dur pour une fille de s'élever sans mère. Ainsi vous n'avez eu personne qui s'occupât de vous ?

HORACE. – Si fait, mon père, qui me montra mes lettres, un gentilhomme d'Angers qui avait de la science, puis Maître Benedictus m'ont donné leur savoir.

GEORGINE. – Tout cela est fort bien. Mais qui vous donna les soins auxquels une femme seule peut songer ? Regardez ce pauvre vieux maître Jacques Du Bosc, qui reste ici auprès et qui est veuf, quand il se mêle de promener et de dorloter son fils ! ^{a)} Il l'aime fort, mais c'est pitié de voir ses grosses mains qui tremblent autour du petit enfant. ^{b)} Il l'amène chez les voisins pour leur montrer sa gentillesse, il est fier de lui, il regarde les gens avec orgueil, et si le bébé se met à crier, voilà un homme qui ne sait plus où donner de la tête, il fait un sourire si désolé que si on n'avait pas à lui enlever le petit pour s'en occuper un peu convenablement, il ne resterait qu'à s'en aller pour cacher ses larmes. C'est un triste spectacle, savez-vous bien, que celui d'un petit garçon sans mère, et c'est un homme bien à plaindre que celui qui reste seul avec un enfant à élever.

HORACE. – Cela vous prouve victorieusement que l'homme ne saurait sans déchoir s'abandonner à des soucis aussi vulgaires, bons pour des femmes de chambre.

GEORGINE. – Vous avez bien raison. Ce n'est pas l'affaire des hommes. Mais vous avez eu de la chance de trouver des soeurs, messire Horace.

HORACE (*avantageux*). – Je plains mes soeurs et avec elles toutes les femmes de n'avoir pas accès à la haute culture où nous tentons de parvenir, nous autres hommes.

GEORGINE (*dans l'élan de la plus absolue sincérité*). – Où vous êtes parvenu, Messire.

HORACE. – Je ne dis pas cela.

GEORGINE. – Il faut le dire. Tout le monde le répète. Mais croyez-vous qu'*elles* n'en sachent rien là-bas ? Il n'y a pas de plus belle joie pour elles, soyez-en sûr.

HORACE. – Cela ne me suffirait pas. Pourquoi labourer si on ne récolte pas ?

GEORGINE. – Les femmes sont les^{a)} journalières de l'homme. Elles prennent soin de la créature tant qu'elle est en herbe, et c'est l'homme qui engrange la moisson^{b)}.

HORACE. – Le rôle est ingrat, je préfère le nôtre.

GEORGINE. – A chacun sa tâche. Si j'avais eu un petit frère à élever, après la mort de maman, croyez-vous que je n'aurais pas été fière si, grâce à mes soins, il était devenu moitié aussi bien élevé et aussi savant que vous l'êtes ?^{c)} Je l'admirerais en l'écoutant parler. Je me répéterais les propos que les gens tiendraient sur son compte. Il engrangerait la moisson, soit – mais la dîme qu'il ne tarderait pas à lever sur les terres d'autrui, j'y trouverais assez à glaner pour me faire une petite fortune. C'est avec cela, voyez-vous, Messire, que l'on se nourrit, nous les femmes.

HORACE (*désolé*). – J'étais pourtant si bien persuadé qu'il ne pouvait y avoir de plus riche sentiment que celui de tout devoir à son propre mérite.

GEORGINE.^{d)} – C'est moi qui suis une sottise, Messire, de vous fatiguer avec des histoires de femme ; n'y faites pas attention. En face des vôtres, nos joies sont mesquines ; il n'y a qu'à nous taire et à apprendre. Mais nous sommes si bavardes, voyez-vous, que nous oublions parfois qui nous sommes.

HORACE (*rasséréné...*). – Comme vos paroles troublaient l'idée que je m'étais habitué à me faire de la femme !

GEORGINE. – Et quelle était-elle, Messire Horace ?

HORACE . – La femme, me disais-je, est le bon et le mauvais génie de l'homme, le dieu à double figure, *Janus bifrons*, dont l'une vous fait un sourire cordial et dont l'autre vous repousse en grinçant des dents. La vie des hommes illustres du passé, celle des grands poètes de l'antiquité, est tour à tour pour elle un hymne, un chant de douleur ou une imprécation. Ses capricieuses mains blanches font et défont les destinées. Elle n'entre dans notre existence que pour y exercer des ravages ou nous rendre les plus heureux des hommes. Quand je trouvais, par moments, ma tâche trop dure, je me disais à part moi : « Une partie de ces connaissances qui te donnent tant de mal à

acquérir, te serviront un jour à captiver l'attention d'une mortelle magnifique entre toutes, que tes chants fléchiront en attendant qu'ils l'immortalisent. » Voyez comme vous me faisiez tomber de haut ! Je rêvais à des reines, vous me parlez de nourrices.

GEORGINE (*émue, elle ne sait si c'est de tant de candeur ou de tant de lyrisme*). – Messire Horace, savez-vous bien si ces nourrices ne désirent pas, bien souvent, recevoir la couronne des reines de vos rêves ?

HORACE (*passant par degrés de l'exaltation sincère au développement oratoire*). – Voilà ce qu'il y a de beau à étudier, Georgine ! La vie fade et rampante que nous menons ne prête pas aux grands sentiments. Nous nous laissons gagner par des soucis vulgaires.^{a)} Le commerce des anciens nous révèle les terres que nous abandonnions en friche. Chez eux nous faisons la connaissance des passions et des diverses façons dont notre langage doit se plier à les exprimer.

GEORGINE. – Comme vous savez transformer les petites choses en grandes ! Oh, Messire Horace, l'homme au bout du compte, a toujours raison.

HORACE. – Sans Virgilius, connaissiez-vous la douceur ? Où la trouver autour de nous, dans cette rude Touraine sans grâce ? Sans Titus, saurions-nous ce qu'est le courage civique ? Montrez-moi, dans notre histoire, un seul fier dévouement à la chose publique ? Notre siècle et nos cités ne sont occupés qu'à des mesquines vertus. La grossièreté des cabarets et des vins de nos climats me fait chercher dans Horatius la vraie gaîté qui n'existe plus parmi nous. Je suis sûr que le Falerne ne m'eût pas donné mal au cœur comme le Vouvray. Enfin, Georgine, saurions-nous aimer sans Ovidius, sans Tibulle, sans Catulle ?

GEORGINE. – Messire Horace !

HORACE. – Taisez-vous ! je ne suis plus Horace, comme vous n'êtes plus Georgine, fille de Maître Jérôme, née dans le brouillard, au bord de la Loire ! Vous êtes Lesbie, née à Rome, où brille un perpétuel printemps. Je me nomme Catulle – Voyez comme tout déjà devient plus joli ! – Je franchis le portail de votre palais (car tout le monde à Rome habitait un palais) ; me voici dans l'*impluvium* (c'est un mot latin¹⁾) ; à la place de votre vilain vêtement moderne, vous êtes vêtue d'une tunique^{b)} aux couleurs brillantes, vous êtes assise, je m'approche de vous, drapé dans ma toge bordée de la laticlave²⁾, et je

vous récitez les vers que j'ai composés pour vous cette nuit, en me promenant sur la voie Appienne, sur la voie Appienne, Georgine !

JÉRÔME (*entrant avec Benedictus*). – Huit cents livres tournois, deux cents livres parisis, quarante-sept sous onze deniers, voilà ce qu'il m'en coûtera de faire bâtir, Maître Benedictus. Qu'en pensez-vous ? Suis-je fou ou dans mon bon sens ?

BENEDICTUS. – Maître Jérôme, ce n'est pas à de petites gens comme nous à juger de vos actes. Vous êtes riche, vous avez du bien, vous êtes premier échevin et maire. Vous êtes dans votre bon sens, si jamais citoyen de Tours y fut.

JÉRÔME. – Aha, grosse malice, je vous y prends à flatter le pouvoir !

BENEDICTUS. – Et quand je le flatterais, ne serais-je pas dans l'esprit des Antiques et de Notre Sainte Mère l'Église ? A qui échoit la puissance, songez-y ? Dieu la laisse-t-il tomber et dépérir entre les mains du premier venu ? Ou bien sommes-nous en Sodome, en Gomorrhe, en Sybaris pour mériter, par nos défauts, d'être conduits à la subversion totale de nos biens ? Eh, pardi ! vous êtes maire et nous ne sommes ni adultères ni fornicateurs ni enclins aux passions immondes. Vous êtes premier échevin, et les femmes de Tours, Maître Jérôme, n'ont pas plus de vices que la femme de Loth, en y comprenant la curiosité. Cette belle enfant-là a-t-elle appelé sur sa tête le feu de l'archange ? Ces biens que je vois répandus autour de moi sont-ils le fruit du vol ? Homère s'inclinait devant les grands, Virgile et Horace chantaient Mécène et Auguste, Notre Seigneur a dit : « Rendez à Maître Jérôme ce qui est à César. » Que le ciel m'écrase si César n'était dans son bon sens !

JÉRÔME (*riant*). – On trouve toujours son profit à causer avec les gens instruits.

GEORGINE (*à Horace*). – Quel dommage qu'ils vous aient interrompu ! J'avais tant de plaisir à vous écouter, messire Horace.^{a)}

JÉRÔME. – Eh bien, jeune homme, ne faisiez-vous pas l'empresé auprès de ma Georgine ? Je vous voyais de ma galerie gesticuler comme un diable.

HORACE^{b)}. – Loin de moi l'idée, Maître Jérôme...

JÉRÔME. – Vous avez tort, en ce cas, petit. Ma fille vaut qu'on s'occupe d'elle.

GEORGINE. – Père, faut-il vous rappeler votre promesse de ne jamais parler de moi à autrui ?

JÉRÔME. – Il n’y a pas eu promesse où il n’y a pas eu libre volonté.

GEORGINE. – Ne m’aviez-vous pas remis votre engagement par écrit, souvenez-vous-en.

JÉRÔME. – Engagement veut consentement.

GEORGINE. – Vous jurâtes, il faut tenir. Obole ne vaut parole.

JÉRÔME. – Mais serment extorqué ne dure, Georgine ? Messieurs, je vous fais juge. Un jour, paraît-il, qu’en compagnie, ma langue s’était montrée intempérante d’éloges à l’égard de la Joie de ma vie, le farouche dragon que voici m’a, le soir venu, une fois pour toutes interdit et formellement par devant tabellion fait jurer de ne plus ouvrir ma dite bouche, elle présenta, pour autres choses que besoins de service, soins d’office, affaires publiques et choses politiques. Quant au reste, louanges, apologie, descriptions, tout ce qui fait en un mot la satisfaction de mon existence, ma seule raison d’être et l’unique sujet de mes pensées, je devais à jamais les bannir de mes propos.

BENEDICTUS. – Cette scène ravissante ne te met-elle pas en mémoire, Horace, les débats innocents du jeune Ascagne avec le pieux Énée ?

JÉRÔME. – Ascagne était-il aussi gentil que ma Georgine, Maître Benedictus ?

GEORGINE. – Père, êtes-vous incorrigible ?

JÉRÔME. – Tant pis ! il faut à la fin que je parle.

GEORGINE. – Soit. Mais vous serez puni.

JÉRÔME. – Bon ! je serai puni. Mais quelle punition sera plus dure que de cacher mes joies les plus chères. Voyez ces grands yeux clairs et calmes, mon ami Benedictus, et vous qui savez tant de choses, répondez-moi si jamais homme put trouver plus clair conseil et plus calme sagesse qu’en cette tête de seize ans.

GEORGINE (*apercevant la nourrice qui passe au fond*)^{a)} . – Ma mère, que je vous rejoigne !

JÉRÔME (*l’attrapant par le bras au passage*). – Garde ta malice pour tes galants, ne te sauve pas quand ton père te vante. Hé ! est-ce jour de fête ou non ? Je me donne le droit d’ouvrir mon cœur. Le premier échevin de la bonne ville de Tours ne reste personne prudente et sage, chacun le sache, que si sa fille Georgine continue à lui accorder tendresse et protection. La vie d’un sujet du roi tient à vous, ma Demoiselle, autant qu’à Dieu le père, car s’il me laisse le souffle, vous me donnez le bonheur et votre droit avis ne doit pas plus me manquer dans l’avenir qu’il ne m’a fait défaut jusqu’à ce jour. (*Il*

l'embrasse sur le front, elle regarde Horace en souriant avec franchise. Son père lui rend la liberté, elle se sauve et rejoint Jeanne.) Rentrer le soir des âpres journées de travail et trouver, sous la lampe, l'amie de tout repos, la conseillère fidèle et avisée à qui l'on peut tout dire et qui fait de votre maison vide un monde plein de vie, de luxe, d'ordre et de douceur, n'est-ce pas là, pour le garçon qui me l'épousera, meilleure dot que la voix aigre, les basquines^{a)}, les vertugadins, les godets,^{b)} les carcans, les jazerans¹⁾, les patenôtres et les éventails de nos donzelles à la mode nouvelle ? Mais aujourd'hui que me voici maire, Maître Benedictus, il ne nous manquera pas de galants entre qui choisir. La fille de Maître Jérôme est belle et n'est pas pour le premier venu.

BENEDICTUS. – Le sexe ne nous accoutume pas d'ordinaire à tant de modestie ni à tant de sincérité. Vous hébergez, Maître Jérôme, une perle fine, *rara avis*²⁾.

JÉRÔME. – Ce petit garçon m'a l'air mort de faim. (*Appelant.*) Jeanne, ma mie, faites donc apporter la table.

BENEDICTUS. – Horace connaît trop les règles stoïciennes dont on vit dans la demeure de son maître pour conserver devant un si haut magistrat quelque souci de nourriture. A quoi pensais-tu, mon fils, quand Maître Jérôme daigna remarquer ta mine ? (*Deux domestiques apportent la table servie ; Georgine et Jeanne, rentrées à leur suite, mettent les couverts en ordre.*)

HORACE (*la voix aigre et monotone, comme remontée*). – Je m'affligeais de ce que par deux fois, Maître Jérôme que j'aime et que j'honore, se fût mépris sur le compte de son humble serviteur, en lui imputant des sentiments qui ne pouvaient habiter son sein, pour autant toutefois qu'il ait dignement sucé le lait de la science de son maître vénéré.

JÉRÔME. – Parbleu, je veux que ce petit bonhomme me fasse honte. Et quand donc, s'il vous plaît, vous ai-je manqué ? que je m'en excuse.

MAITRE BENEDICTUS. – N'ayez crainte. Il saura s'expliquer à merveille et appuyer son opinion de citations latines choisies parmi les meilleures. Parle, Horace.

HORACE (*après une hésitation et un coup d'oeil dans la direction de Georgine, reprend avec plus de chaleur*). – *Primum* ce fut quand Maître Jérôme me soupçonna, en dépit de la gravité que les lettres ont dû donner à mon jeune esprit, de conter fleurette à Mademoiselle

Georgine que je respecte par-dessus tout (*Il salue*). – *Secundum*, ce fut quand Maître Jérôme attribua une pâleur sans doute communiquée par une précoce méditation, aux vils besoins d'un estomac affamé. En effet, Sénèque n'a-t-il pas dit : *Altum quiddam est virtus, excelsum et regale, invictum, infatigabile ; voluptas humile, servile, imbecillum...*¹⁾

BENEDICTUS. – C'est bien, Horace ! (À Jérôme) Je les dresse dès leur plus tendre enfance à ces sortes de joutes oratoires.

JÉRÔME (*achevant de bâiller*). – Je l'avoue. Vous êtes un fameux régent. Mais asseyons-nous et mangeons. Car j'ai un appétit d'ogre, si Monsieur le permet. (*Ils s'asseyent.*)²⁾

JÉRÔME. – Cela sent le macaroni de La Rochelle à plein nez. Jeanne, ma mie, nous en réservez-vous pour notre dessert ?

JEANNE. – Chaque chose à son heure. Vous avez de quoi vous occuper d'ici là, Maître Jérôme.

JÉRÔME (*riant – à Benedictus*). – Eh bien ! le connaissez-vous, mon Sénèque familial ? Ce philosophe en cote et cornette n'est-il pas plus sage que tous vos sages en robes de mage ?

JEANNE (*sans s'arrêter de circuler*). – À chacun son métier et les vaches seront bien gardées. S'il n'y avait plus sur terre que de beaux faiseurs de grands discours, ce n'est pas cela, sauf révérence parler, qui vous rendrait gras à lard. Le plus saint curé du monde a encore besoin de sa servante.

GEORGINE. – Messire Horace, vous ne mangez pas ; ne reprendrez-vous plus de ce soufflé au fromage ?

BENEDICTUS (*la bouche pleine*). – Hum ! Il y a temps pour toutes les philosophies. Celle de dame Jeanne vient à son heure. Soufflé, répugneras-tu à mêler ton souffle au mien ? (*Il tend son assiette.*)

JÉRÔME. – Qui ne dit mot consent. Sers-nous à boire, Georgine, ma fille.

GEORGINE. – Je ne puis vous offrir de ce vin romain dont vous me parliez, Messire Horace. Il n'y a dans ce flacon que du vin de Touraine.

BENEDICTUS. – Quel est l'âne bâti qui voudrait troquer le Bourgueil divin que je salue dans son palais de cristal, pour une cruche de leur Falerne ? Gloire au vin de notre pays, gloire à la cave de Maître Jérôme.

JÉRÔME. – C'est plaisir de faire boire un convive qui sait son vin et ne baptise pas Saumur une piquette de Beaugency. Apprenez alors que

j'ai fait encaver ce Bourgueil l'année où le roi Charles VIII mourut, Benedictus.

BENEDICTUS. – La maison des riches est bénie par Dieu.

GEORGINE (à Horace). – Vous ne buvez pas, Messire Horace ?

BENEDICTUS. – A quoi penses-tu ? Dis-le hardiment.

HORACE (après un coup d'oeil désespéré à Benedictus, s'adresse à Georgine). – Je vous regarde. Qui est tout yeux ne peut avoir de bouche.

JÉRÔME. – Le compliment est un peu tiré par les cheveux, mais je le préfère encore à sa mortale [?] de grimoire. Mon garçon, il faut faire quelque chose pour les dames. Parions que vous n'êtes pas sans avoir quelque amourette. Ces grands yeux tendres et ces cheveux frisés ne sont pas stoïciens, pour autant que je m'y connaisse.

HORACE. – Je vous jure, Maître Jérôme...

JÉRÔME. – Ne jurez pas ! On vous connaît, beau masque. N'êtes-vous pas de cette jeunesse qui réveille les bourgeois, le soir, après la couvre-feu et lance des chiens sur le pauvre veilleur de nuit ? Je vous ferai mettre en prison, maintenant que me voici premier échevin, Messire Horace, vous et votre mauvaise troupe.

HORACE (sérieusement alarmé). – Ma vie est plus douce, mes distractions plus innocentes. Je ne suis, hélas ! qu'un pauvre écolier ; mon bonheur est de mettre en vers français les meilleures oeuvres des antiques.

GEORGINE. – Messire Horace, voulez-vous me dire votre poésie à Lesbie ? ^{a)}

JEANNE (passant derrière Horace). – Vous ne voyez pas qu'elle en meure d'envie ?

HORACE (debout, récite en regardant Georgine)^{d)}.

Vivons, o ma Lesbie et nous aimons,
 Et donnons pour un sou les vieillards, les sermons !
 Que sans fin les soleils se couchent et se lèvent,
 Notre vie est un jour, et nos amours sont brèves,
 Puis, nous faudra dormir une éternelle nuit.
 Donne-moi des baisers, cent, mille, mille et puis
 Mille encore, et puis cent et puis mêlons les mille
 Avec les cents, brouillons le compte avec les jours,
 Et si quelqu'un médit, dressons en tas les mille !
 Qui donc insulterait la Montagne d'Amour ?

GEORGINE. – Merci, Messire Horace.

JÉRÔME. – Voilà qui est bravement parlé. Nous allons voir si l'amour lui aura débouché le gosier. Georgine, verse-lui de mon vieux blanc de Laudun et qu'il boive à ta santé.

Rideau

Acte II
Scène I

Chez Benedictus – Les trois garçons travaillent. De lourds in-folios, des écriitoires de plomb massif traînent un peu partout. La salle se trouve dans un grand état de saleté. Il entre par la fenêtre un ardent soleil de printemps où bourdonnent déjà les mouches, où danse la poussière. D’Octave on n’aperçoit que l’échine maigre et courbée.

JEAN (*fait mine de travailler, il parle de côté*). – Où est cacus ?

HORACE. – Qui ça, Cacus ?

JEAN. – L’ennemi ? Benedictus ?

HORACE. – Dans la pièce à côté.

JEAN. – Où est sa vieille sorcière de soeur ? ^{a)}

HORACE. – Dame Catherine est à l’étage au-dessus. Ne faisons pas de bruit.

JEAN. – Optime. (*Il sort de sa poche une tartine et la dévore à belles dents.*) Continuons sur le chapitre de ton dîner. Que mangeâtes-vous ?

HORACE. – On ne mange pas mieux au château du roi.

JEAN. – O Sainte-Vierge ! Combien de temps restâtes-vous à table ?

HORACE. – Si on n’y fut pas deux pleines heures, je veux crever.

JEAN. – Damnation sur moi et perdition de mon âme immortelle ! Y eut-il plusieurs viandes ?

HORACE. – Une tourte, un rôti, une volaille suivie d’un foie en gelée.

JEAN. – Saint Colomban, saint Gall, saint Kilian et saint Willibrod¹⁾ ! Dame Jeanne s’entend-elle au four et à la pâtisserie ?

HORACE. – Il y eut du soufflé au fromage, de la tarte aux brugnons, des fouaces et du macaroni de La Rochelle.

JEAN. – Vertu des saints confesseurs de la foi ! Quels vins ?

HORACE. – Blanc de Loudun, Bourgueil vieux de l’année où mourut Charles VIII et mousseux de Saumur.

JEAN. – Virginité de sainte Radegonde²⁾ ! Tu as bu de tout cela ?

HORACE. – A en rejeter la moitié.

OCTAVE (*Sa voix éclate comme un engrenage mal ajusté. Il parle sans se retourner.*). Y eut-il du boudin ?

Horace et Jean sursautent.

HORACE (*avec mépris*). – Maître Jérôme sert sans doute du boudin à des hôtes de marque.

OCTAVE. – Ouagrph ! (*Il se renfouit dans son travail et dans son silence.*)

JEAN. – Que te dit dame Jeanne ?

HORACE. – Étais-je invité pour causer avec des gens de service ?

JEAN (*rêveur*). – Elle ne serait pas d'un service dégoûtant.

HORACE. – J'avais plus haut avec qui m'entretenir.

JEAN. – Maître Jérôme te fit-il beaucoup d'honneurs ?

HORACE. – On n'en rendrait pas plus au duc d'Orléans.

JEAN. – Et Maître Benedictus se tint-il proprement ?

HORACE. – On n'aurait pas meilleur air.

JEAN. – Quoi ? pas de doigt pour se curer le nez ? pas d'ongle pour se vider les dents, pas de jurons crasseux, pas de bruits incongrus ?

HORACE. – Rien ! La plus grande dignité, la plus grande noblesse.

JEAN. – Le maître sait ses rôles. De quoi parla-t-on ?

HORACE. – Jérôme me pria de réciter des vers.

JEAN. – Des vers ? et tu le fis ?

HORACE. – Il fallut m'y résigner. Je menais la conversation.

JEAN. – Je ne t'en aurais pas cru capable.

HORACE (*avantageux*). – Qui me connaît pour ce que je vauX ?

JEAN. – Oh là ! ho ! Voyez ce phénomène ! Fais-tu payer pour qu'on t'admire ?

HORACE. – Je sais qui payerait si je voulais.

JEAN. – Je ne te demande rien. Tes affaires ne m'intéressent pas.

HORACE. – Je sais qui payerait s'il m'en prenait fantaisie.

JEAN (*après un violent combat contre lui-même*). – Une femme ?

Horace. – Mieux.

JEAN. – Une fille ?

HORACE. – Il faut s'entendre.

JEAN. – Une putain ?

HORACE. – Bon pour toi.

JEAN. – Une fille de marchand ?

HORACE. – Il y a marchand et marchand.

JEAN. – Quoi ? serait-ce Georgine ? Est-elle amoureuse de toi ? Que t'y dit-elle ?

HORACE. – Différentes choses.

JEAN (*sifflotant*). – C'est une mijaurée.

HORACE. – Elle voulut se mêler de l'être. Mais je lui rabattais bientôt son caquet.

JEAN. – Les filles de la bourgeoisie nous regardent de haut, nous, les écoliers.

HORACE (*énigmatique*). – Encore savent-elles distinguer. Je lui montrai à qui elle avait à faire.

OCTAVE (*comme précédemment*). – Servit-on dans de la vaisselle d'argent ?

Horace et Jean sursautent.

JEAN. – Tu me fera mourir de peur !

HORACE. – Non, on mangea dans ses doigts. (*Il hausse les épaules de pitié.*)

OCTAVE. – Ouagrph ! (*Il se renfouit.*)

JEAN. – Ne perd-elle pas à être vue de près ?

HORACE. – Je ne la regardai seulement pas. Mais je crois qu'on n'en trouverait pas trois à Tours qui aient meilleur air.

JEAN. – Comment t'y pris-tu avec elle ?

HORACE. – Comme cela me vint. Je ne pourrais pas t'expliquer. Tout fut dans le ton et dans la manière.

JEAN. – Est-ce qu'elle n'est pas un peu patenôtre ?

HORACE. – Les plus bégueules pendent leur chapelet à son clou quand un jeune homme est annoncé.

JEAN. – Le père ne se mit-il pas en travers ?

HORACE. – Quand je vis quels grands airs elle prenait, je m'arrangeais pour envoyer Jérôme à ses bâtisses et je dis son fait à la petite.

JEAN. – Tu me fais frémir. Vous vous êtes querellés ?

HORACE. – Je lui exprimai ce qu'étaient les femmes pour nous, et cela la rendit tout à coup soumise comme un agneau. On en fait ce qu'on veut. A table elle n'avait plus d'yeux que pour moi et versa trois fois par distraction sur les doigts de Jérôme.

JEAN (*admiratif, bien qu'une pointe de scepticisme fasse jour tout au fond de lui*). – Pff ! Les personnes chez qui je fréquente ne sont pas aussi instantanées.

OCTAVE (*grincement*). – Silentium !

JEAN (*sotto voce*). – Il doit flairer le bonhomme. Je me fie à son nez. (*Ils grattent avec ardeur sur leurs parchemins.*)

HORACE (*se parlant à mi-voix*). – « *Iamque pedem referens*¹⁾ »...

JEAN (*bâillant*). – C'est aujourd'hui jour sainte Monique^{d)} et demain la Très Sainte Ascension. Benedictus nous doit ce matin l'argent de notre mois.

HORACE. – Déjà ?

JEAN. – *Beati possidentes !* J'ai des trous à ma bourse. Guillaumette ne me demande jamais rien, mais elle me coûte les yeux de la tête.

HORACE. – A-t-il reçu de nos parents le terme qu'ils lui doivent ?

JEAN. – J'ai ramassé ce matin quatre morceaux de cire à cacheter sur le seuil de sa chambre. Qu'il nous paye ce qui nous revient sur l'argent qu'il extorque à nos parents. Il lui reste encore du mien, après les doigts, trois livres des précédentes fois.

OCTAVE. – Silentium !

BENEDICTUS (*entrant*). – Dois-je sans cesse entendre causer? (*Il rôde entre eux.*) Qui est le coupable ? (*Silence de mort.*) C'est bon ! nous réglerons ce compte avant demain. Il y en a pour qui le jour de l'Ascension sera salé au sel de leurs larmes. (*S'arrêtant derrière Jean.*) Qui a mangé ici ? (*Silence de mort.*) Qui a mangé au lieu de travailler ? (*Il saisit à pleines mains les cheveux de Jean et lui tire la tête en arrière.*^{a)}). Dissimuler, tromper, mentir et voler, ne servent à rien où manque l'esprit. Il aurait fallu s'essuyer les lèvres. Où as-tu dérobé ces friandises ? (*Il se penche et lui flaire la bouche.*) Nous parlerons de beurre tout à l'heure, maître scélérat ! Je sais le compte des pots qu'il y en a dans la resserre.

JEAN. – Rendez-moi plutôt l'argent qui me revient de mon père !

BENEDICTUS (*le tirant plus fortement en arrière*). – Petit misérable ! Prétends-tu que je te vole ? A genoux, et la règle de plomb !

JEAN (*jeté de force à genoux*). – Je veux mon dû. Vous m'avez trompé de cinq livres quatre sous depuis les Cendres.

BENEDICTUS (*courant de-ci de-là*). – La règle ! la règle ! Tu vas être payé de tout en une fois ! Horace ! (*Horace, terrifié, pousse du coude la règle demandée. Benedictus s'en saisit.*)

JEAN. – Il ne vous suffit pas de nous faire crever de faim !

BENEDICTUS. – Les mains, paumes en l'air ! Et reçois la justice de qui tient lieu ici de ton père temporel et de ton père spirituel !

JEAN (*secoué par des sanglots d'impuissance*). – Si mon père n'était pas remarié, il ne me laisserait pas dans ce bouge !

BENEDICTUS. – Les paumes ! (*Le frappant sur les mains ouvertes.*)
Voilà pour le mensonge, pour la dissimulation, – je te hais plus que tu ne me hais ! – voilà pour le larcin, voilà pour la gourmandise !

JEAN. – Je vous tuerai ! Je mettrai le feu à votre maison.

BENEDICTUS (*avec un redoublement de fureur*). – Je te casserai les reins d’abord. Voilà pour le péché imaginé, pour le péché voulu, pour le péché commis.

JEAN. – Si je racontais ce que je sais de vos débauches, on vous traînerait en prison.

BENEDICTUS (*le prenant par les épaules et le poussant brutalement dehors*). – Fripouille, rejoins la fripouille ! guenille pour gibet, tu as le cou fait à la mesure de la corde qui te pendra !

JEAN (*du dehors, tapant à coups de pieds contre la porte*). – Mon argent, mes cinq livres, je n’ai rien pour manger. Vieux ladre, paillard, voleur !

BENEDICTUS (*courant à la porte*). – Attends ! attends ! que je te rattrape et nous verrons si tu continueras ta chanson ! (*Il le poursuit, on entend Jean qui détale. Horace et Octave se tiennent cois, dos à dos, le nez sur leur pupitre.*)

HORACE (*sans bouger*). – Il va le tuer. J’en ai la chair de poule.

OCTAVE (*de même*). – Ce n’est pas la première fois et Jean ne s’en porte pas plus mal.

HORACE. – Mais Benedictus ne s’était jamais tant courroucé.

OCTAVE. – Mais Jean n’avait jamais tant dit.

HORACE. – Benedictus ne devait pas le maltraiter.

OCTAVE. – Le maître a tout droit sur nos corps. Me maltraite-t-il, moi ?

HORACE. – Oh, toi !

OCTAVE (*rudement*). – Faites comme moi, ou laissez-moi la paix !

HORACE. – Où le pauvre diable va-t-il coucher et manger ?

OCTAVE. – Je ne suis pas en peine pour lui. Les loups se nourrissent entre eux.

BENEDICTUS (*rentrant essoufflé*). – Le vaurien a des jarrets de cerf. Il ne perd rien pour attendre. Hum ! (*Il tombe dans un fauteuil.*) Il faudrait voir ! – Octave, qu’as-tu entendu ?

OCTAVE. – Rien, maître.

BENEDICTUS. – Qu’a proféré le disciple contre le régent ?

OCTAVE. – Je ne sais, maître.

BENEDICTUS. – Quelle a été la sentence du docteur contre l'élève rebelle ?

OCTAVE. – Maître, Octave travaillait et n'a rien entendu.

BENEDICTUS. – Horace a-t-il écouté et retenu ce qu'Octave vient de dire ?

HORACE (*balbutiant*). – Je crois... je ne sais... Oui, Maître.

BENEDICTUS (*faisant la grimace*). – Tu as de la chance d'être un bon parmi les bons. Que fais-tu ?

HORACE (*tremblant*). – Je copie quelques beaux vers de Virgile, Maître. (*Benedictus se lève péniblement et remonte vers le fond. Il prend dans sa poche une clé et ouvre une sorte de bahut. Il en tire une bouteille et un verre.*)

HORACE (*à soi-même*). – Suis-je cause de la colère du maître contre Jean ? Pourquoi ai-je clabaudé hier sur son compte ? ^{a)}

Benedictus revient à son fauteuil avec sa bouteille et son verre.

HORACE (*le surveillant du coin de l'oeil*). – Jean aurait-il dit la vérité ?

BENEDICTUS (*surprenant son regard, s'écrie avec une feinte bonhomie*). – Il ne sera pas dit que je serai seul à me reconforter. Octave ! Va-t'en nous demander à Catherine deux verres de boisson.

OCTAVE. – Bien, Maître. (*Il sort.*)

HORACE (*troublé à la fois par l'injustice de ses courts soupçons sur Benedictus et le remords d'être pour quelque chose dans la colère de Benedictus contre Jean, se lève à demi*). – Maître !... oh, Maître !

BENEDICTUS. – Eh bien, fiston ?

HORACE. – Maître !... Jean... Jean ? (*Il semble s'attendre à une violente sortie de Benedictus.*)

BENEDICTUS (*sourit d'un air débonnaire tout en l'épiant à la dérobée*). – Que me veux-tu avec lui ? ^{b)} Je regrette^{c)} de m'être mis en colère. La colère nous détourne de l'amour des belles-lettres. Mais aussi son impudence a dépassé... Ajouterai-tu foi à ce que l'esprit de mensonge alléguait par sa bouche ?

HORACE (*démonté*). – Comment voulez-vous... ?

BENEDICTUS (*l'attirant à lui*). – Viens çà, petit. Je te parle aujourd'hui comme à un homme. Laissons sa candeur à ce bon Octave. Veux-tu que je te montre les registres de mes comptes ?

HORACE (*rouge de confusion, tombe à genoux*). – Pardonnez-moi, mon maître. Je suis indigne de votre bonté.

BENEDICTUS (*souriant*). – Hé ! crois-tu que ma porte ne lui reste pas ouverte comme elle l'est à tous ceux que l'on confie à mes soins ?

HORACE (*joyeux*). – Me permettez-vous d'aller lui porter vos paroles ?

BENEDICTUS (*démonté à son tour par l'imprévu de cette franchise d'enfant*). – Sans doute ? Qui t'en empêche ? ^{a)} (*Octave rentre avec une bouteille de boisson grisâtre et deux gobelets. Benedictus ajoute alors d'un ton bref et sec.*) Et puis va le rejoindre si le coeur t'en dit. ^{b)}

OCTAVE . – Oho !

BENEDICTUS (*à Octave, comme s'il le prenait pour confident*). – Octave, boirons-nous aux amours d'Horace et de la belle Georgine ?

OCTAVE (*inopinément hissé au rôle inouï de famulus, dirige sur Horace un sourire de serrure de prison*). – Ouagrph ! Nous boirons, Maître, comme il vous plaira.

HORACE (*songeur et souriant*). – Je le veux bien, mais ne faudrait-il pas savoir d'abord ce qu'en penserait la belle Georgine ?

BENEDICTUS (*de plus en plus hilare*). – Hé ! qui résisterait à ces longs yeux ?

OCTAVE (*de plus en plus rageur*). – A ces cheveux de corbeau.

BENEDICTUS (*riant aux éclats*). – A ce pied mignon.

OCTAVE (*patelin et amer*). – A cette voix suave ?

BENEDICTUS. – Octave, j'aurais voulu que tu puisses admirer avec moi comme notre bel ami Horace se montre dégourdi auprès des belles.

OCTAVE. – Si le maître l'avait emmené, Octave aurait admiré.

BENEDICTUS. – Bien répondu ! Tends ton gobelet ! (*Il lui verse du vin de sa propre bouteille.*) Tu boiras du vin du Maître, je t'emmènerai dans la maison de Jérôme, et, au nez d'Horace, tu me feras la conquête de Georgine.

OCTAVE. – Horace, m'en donnes-tu licence ?

BENEDICTUS (*levant son gobelet*). – Je bois aux amours d'Octave !

OCTAVE. – Horace, me feras-tu raison ? Je bois à tes amours. (*Il vide le sien d'un trait.*)

HORACE (*jetant par terre son gobelet d'étain vide qui s'en va rebondir et rouler dans un coin*). – Qui boit seul ne peut rien !

OCTAVE (*très excité*). – Tu quittes le combat ? Je jeterai ce soir une branche de laurier dans le feu, et prononcerai trois fois dans la flamme le nom de Georgine.

HORACE (*violemment*). –

Le Malin te la donne,
Mais Jésus te pardonne !

BENEDICTUS et OCTAVE. – Ainsi soit-il!

HORACE. – Pourquoi me mettez-vous au défi ? Croyez-vous que Georgine ne puisse aimer un écolier ? Est-ce pour me bafouer qu'un Octave se met sur les rangs ?

OCTAVE. – La plus belle poule du poulailler n'est pas pour un bégueule de petit coq déplumé.

HORACE. – Sera-t-elle pour les lourdes pattes d'un gros canard poussièreux ?

OCTAVE. – Mon père a quarante arpents de vigne au soleil.

HORACE. – Quarante arpents de sable dont les vers de terre eux-mêmes ne veulent pas. (*Octave est sur le point de se fâcher rouge quand il aperçoit les signes que lui fait Benedictus ; ils éclatent tous deux de rire et laissent entre eux Horace se monter. Le ciel s'obscurcit, la petite pièce est progressivement envahie par l'ombre ; les grondements de tonnerre se rapprochent.*) Mais que peut faire la vigne de ton père, que peuvent faire les droits seigneuriaux du mien ? Il ne s'agit ici que d'une lutte aux armes courtoises. Pourquoi riez-vous ? De belles paroles, un visage passable, un costume seyant et de la confiance en soi, il n'en faut pas plus pour attirer le regard favorable d'une jolie fille.^{a)}

BENEDICTUS et OCTAVE. – Ha! ha! ha! ha!

HORACE (*ne se possédant plus*). – Ce que vous faites n'est pas chrétien ! Est-ce que je songeais à cette petite, moi ? pourquoi m'induire en tentation de péché pour le seul plaisir de vous donner la comédie à mes dépens ?

BENEDICTUS et OCTAVE. – Ha! ha! ha! ha!

HORACE. – Me croyez-vous plus bête qu'un autre et assez disgracié pour ne savoir pas me faire aimer ? Le ciel m'assiste, quelle idée aviez-vous donc derrière la tête en m'emmenant chez Jérôme ?

BENEDICTUS (*tout secoué de rire, se lève lourdement et lui frappe sur l'épaule*). – Tout beau, mon mignon ! Prends garde à ne pas me manquer de respect ! Attrape-moi plutôt cette « Imitation de Notre Seigneur », et fais-moi le plaisir de la porter sur le champ à Georgine à qui je la dois prêter. Prends tes jambes à ton cou si tu veux arriver avant l'orage et demande ma capuche à dame Catherine pour te protéger de l'eau du ciel. Le bonsoir à vos amours, Horace, joli compagnon ! (*Ils éclatent de rire, Octave et lui.*)

HORACE (*saisit le livre*). – Que dame Catherine garde sa capuche, je ne veux rien de vous aujourd’hui ! Tâchez de trouver plus de sagesse au fond de votre bouteille ou priez l’eau du ciel qu’elle tombe dans vos verres ! (*Il sort.*)

BENEDICTUS et OCTAVE. – Ha! ha! ha! ha! (*Tout en riant Benedictus fixe sur Octave un regard perçant.*)

BENEDICTUS. – Qu’il l’essaye ! ^{a)} Un apprenti clerc d’Angers n’est pas fait à la mesure d’une fille d’échevin.

OCTAVE. – Il se vantait tout à l’heure ^{b)} de s’être fait regarder de Georgine.

BENEDICTUS. – Bon coeur mais un écervelé. Il avait besoin d’une leçon, il va la recevoir.

OCTAVE (*la tête tournée par une telle familiarité avec le maître*). – La confiance du maître honore le pauvre Octave.

BENEDICTUS (*après avoir dirigé un dernier regard sur lui – rudement*). – Octave est-il assez sot pour penser que le maître sème ses confidences ^{c)} sans esprit de retour ?

OCTAVE (*soudain ramené au sentiment de son humilité*). – La présomption ne m’étouffera jamais. Parlez, Maître, j’obéirai.

BENEDICTUS (*sans le regarder, tant il est sûr de sa victoire, lui répond d’une voix méprisante*). – Couvre-toi de ma capuche, sors et sache-moi, d’ici une heure, ce que fait Jean, où il traîne, quels projets il médite. Au trot !

OCTAVE. – Il sera fait, Maître, selon vos ordres.

Il sort. La nuit s’est presque faite. La pluie et le vent attaquent les carreaux avec de longs hurlements. Éclairs et tonnerre. Benedictus reste immobile, assis à côté de son verre et de sa bouteille. Tout à coup la porte intérieure, celle par où il est entré lui-même tout à l’heure, s’entrouvre. Catherine s’approche de lui par derrière.

CATHERINE. – As-tu fait ce que tu devais ?

BENEDICTUS (*sans se retourner*). – Je l’ai fait.

CATHERINE. – Jean ?

BENEDICTUS. – Chassé, privé d’argent pour un mois.

CATHERINE. – Horace ?

BENEDICTUS. – Envoyé chez Georgine, la tête pleine de sornettes.

CATHERINE. – Octave ?

BENEDICTUS. – Donné à ses dents l’envie ^{d)} à ronger, merveilleux appétit pour cette nourriture-là. ¹⁾ Le voilà sous la pluie comme un chien en quête de charogne.

CATHERINE. – Bien travaillé. (*Elle sort de dessous sa mante un gros sac.*) Ne perdons pas de temps. Voici l'argent de nos mignons. (*Elle remonte jusqu'au foyer, s'agenouille, en soulève la pierre, et dépose le sac dans la cachette. Avant de se relever.*) Benedictus, il y a là de quoi vieillir riches et heureux, mais c'est le prix de nos âmes qui dort dans ce trou.

BENEDICTUS. – C'est toi qui l'as voulu, Catherine !

CATHERINE. – Frère, pourquoi t'es-tu mis à boire au lieu de travailler ? Tu serais devenu un grand docteur, et je ne serais pas damnée pour avoir vécu dans la maison d'un ivrogne !

BENEDICTUS. – Vas-tu recommencer à gémir ? Je me suis mis à boire, mais toi, tu t'es mise à voler.

CATHERINE (*avec une énergie sauvage*). – Tout plutôt que mourir dans la misère. (*Elle se relève et descend, puis d'une voix sourde.*) S'il n'y avait que la bouteille, on aurait pu se tirer d'affaire sans péché. Mais les filles nous auraient rongés jusqu'à l'os.

BENEDICTUS. – Qu'importe, puisque personne ne sait rien.

CATHERINE. – Fasse la Vierge que cela dure. Es-tu sûr que tes élèves ne te demanderont jamais de comptes ?

BENEDICTUS. – Je ne suis sûr de rien.^{a)}

CATHERINE. – Veille !

BENEDICTUS. – Je veille.^{b)}

CATHERINE. – Prends garde à Horace !

BENEDICTUS. – Pourquoi à Horace ?

CATHERINE. – Les sorts¹⁾ parlent trop de lui. Il y a des lignes dans sa main. J'ai peur pour lui. J'ai peur de lui.^{c)}

BENEDICTUS. – Il n'arrive que ce qui doit arriver. Penses-tu vraiment que cette Georgine serait assez sotte pour aller s'amouracher d'un gueux de son espèce ?

Scène II

Une rue. Pluie, vent, tonnerre, éclairs. Il fait très sombre. (Cette scène peut être jouée sur le proscenium.)

JEAN (*blotti sous l'avancée d'un porche*). – Puisse-t-il tomber au fond d'un vieux puits abandonné ! puisse sa digne soeur se noyer à minuit dans sa fosse à purin. Je pense que je vais laisser mes os dans cette aventure-là. Je claque des dents, ma souquenille est transpercée, le misérable m'a gardé mon capuchon.

Messire Jean prit d'eau
Plus qu'il n'avait envie,
Il y laissa grelots,
Folie, amour et vie.

C'est un quatrain. Je suis moins mort que je ne le dis, mais je le suis plus que je ne le crois. Bon, voilà le vent qui se met de la partie. Ville de canards, à quoi vos toits sont-ils bons ? Ils ne protègent pas plus vos femmes que les passants. Regardez-moi cette garce de gargouille en cul de moine qui me déverse son liquide dans le cou. (*On entend les cloches.*) Voilà les cloches qui sonnent contre le tonnerre de Dieu. Bonne momerie qui se tournera en bouteilles pour le Seigneur sonneur de cloches. Ma nourrice en savait bien d'autres :

Sainte Barbe, sainte Fleur,
À la croix de mon Sauveur,
Quand le tonnerre grondera,
Sainte Barbe nous gardera.

(*Coup de tonnerre plus violent.*) Aha ? c'est une momerie de Haute Bretagne, le bon Dieu de Touraine n'en veut pas ! Mais ma nourrice racontait aussi qu'une bonne femme avait montré son derrière à l'orage, que le vent s'était sauvé et qu'on n'avait jamais plus entendu parler de lui dans le pays. Si j'essayais ? Ah, Guillaumette, ma mie ! tu sais qu'il serait capable de ne plus s'en aller ! Guillaumette, Guillaumette ! sur les genoux de quel grand diable de militaire êtes-vous croupetonnée, pendant que je grelotte sous cet auvent ? Si seulement j'avais ma capuche. Mais qui vient ? Oho ! Horace ! (*Il appelle.*) Hoo-race ! (*Entre précipitamment Horace, dégouttant d'eau, essayant de protéger « l'Imitation » qu'il apporte à Georgine.*) Où cours-tu, avec ce missel serré sur ton coeur ? Viens près de moi, il y a place pour deux sous la pluie.

HORACE (*le rejoignant d'un bond et se blottissant près de lui*). – Tu n'es donc pas mort ?

JEAN. – Il n'y a que les grands génies pour parler à propos. Si ! je suis mort, mais je reviens pour te faire une peur. Prends garde à toi, vivant, hou, hou !

HORACE. – Je ne ris pas.

JEAN. – Moi je pleure, regarde, l'eau qui sort de ce gros moine là-haut, me tombe dans l'oeil et me coule tout le long du nez comme de

vraies larmes de créancier. Comment ne me sentirais-je pas chagrin, de pleurer sans savoir pourquoi je pleure ? (*Il chante.*)

HORACE. – Je t'en prie. Il se passe des choses graves.

JEAN. – Oui-da ? Je les sais.

HORACE. – Tu les sais ?

JEAN. – Je les sais.

HORACE. – Eh bien dis-moi ?

JEAN. – Voici : il pleut !

HORACE. – Bonsoir !

JEAN (*s'accrochant à lui*). – Oh ! mon petit Horace, mon joli garçon, mon compère, mon mignon, ne me laisse pas seul sous la pluie et l'orage.^{a)}

HORACE. – Laisse-moi partir. Je vais chez Georgine.

JEAN. – Y souper après y avoir pris hier ton dîner ?

HORACE. – Mais non. (*Tonnerre.*)

JEAN. – Jésus ! quel coup de tonnerre !

HORACE. – Je serai joli pour m'y présenter.

JEAN. – Qu'y vas-tu faire ?

HORACE. – Benedictus m'y envoie. Que Dieu lui pardonne. Pourquoi me harcèlent-ils avec cette fille ? Est-ce ma faute si je me suis assis en face d'elle à la table de l'échevin ?

JEAN. – Tu nous racontais qu'elle n'avait eu d'yeux que pour toi !

HORACE. – Des histoires ! On me fera perdre la tête. Elle ne pense pas plus à moi que je ne penserais à elle si on me laissait la paix.

JEAN. – Que te font-ils ?

HORACE. – Ils me mettent au défi ; Octave se targue de s'en faire aimer ; saint Thomas soit avec moi ! Benedictus s'est cru plus puissant sur moi qu'il ne l'est ; s'imaginait-il que je me contenterais toute ma vie de son latin et de son eau claire ? Il ne fallait pas me mettre autre chose sous le nez. Par la mort Dieu ! je vous clorai le bec à tous, je ne rentrerai chez lui que vengé, Georgine sera à moi ou ne sera à personne.

JEAN. – Voyez ce saint Greluchon ! Penses-tu que les filles attendent après toi pour apprendre à aimer ? Le joli secret d'amour que ton bec va leur révéler !

HORACE. – Qu'importe ! On a joué avec un enfant, mais l'homme était derrière.

JEAN. – Pff ! Les chapons se traitent de coqs dès qu'ils ont passé la barrière de la cour. Tu te crois un gaillard parce que tu as pour la

première fois secoué la tyrannie du bonhomme. Bel acte de courage !^{a)} Tu sors de chez le cuistre ;^{b)} tu n'apporteras à la Georgine qu'une graine de cuistre. Serait-ce la peine que j'aie lutté, moi, jour par jour, depuis que mon père m'a mis chez ton maître, au dam de mes épaules, et de mes fesses pour qu'en cinq minutes de mauvaise humeur tu sois parvenu au même point que moi ? Ah, non, je ne suis pas encore un homme, moi qui ai souffert ! comment le serais-tu, toi qui n'es au fond de toi qu'orgueil et vanité satisfaite ?

HORACE. – Ce que tu dis est la vérité d'hier. Désormais, j'ai un but. Mon honneur est engagé.

JEAN. – L'honneur d'un écolier ? Il va découvrir des pattes aux têtards ! Et à quoi engagé, beau chevalier ?

HORACE. – Je te l'ai dit. Georgine m'aimera ou la maison ne me reverra plus.

JEAN. – Est-ce avec ce brillant exorde que tu aborderas ta jeune fille ?

HORACE. – Je trouverai bien de quoi parler.

JEAN. – Hier, quelqu'un ne s'avisait-il pas de me faire la leçon ? Eh bien ! puisqu'on se mêle aujourd'hui de chasser sur mes terres, camarade, à moi la pose. Ah vraiment ! te voilà qui t'en vas par dépit, faire à une belle l'honneur de la distinguer, et qui te scandalisera sans doute très haut si, la nuit prochaine, elle n'est pas à t'attendre au bas de son escalier ? Nous prends-tu donc pour plus bêtes que nous ne sommes ?^{c)} Faudra-t-il cinq minutes à la ruse d'une fille de seize ans pour démêler que ton esprit est moins plein de Georgine et de son amour que possédé par Benedictus, par Octave, et par le fiel de leur souvenir ?

HORACE. – Merci de la leçon, mais c'est un métier où il n'y a pas de maître ; tu te fais bien savant pour un gars qui court les bouges.

JEAN. – Va toujours. Nous compterons demain tes plumes. Il viendra un jour, mon petit, où tu sauras qu'il se trafique dans les bouges d'une science plus amère que les patenôtres de Benedictus. Humph ! je crois bien que je me suis rendu coupable d'un sermon. Je m'en vas faire amende honorable où il faut, d'autant que voici une figure de carême qui ne me revient pas (*Passe lentement Octave, dissimulé sous la capuche de Benedictus.*) Holà ! Seigneur masque ! faites-nous donc l'amitié d'un petit signe de croix ! Votre capuchon n'a pas l'air de couvrir une marchandise bien catholique ! (*Octave fait un brusque mouvement de colère, Jean éclate de rire.*) Un fessier comme le sien ne trompe pas. Taiout ! Taiout ! prends du large,

Octave, je me découple sur ta piste ! (*Octave se sauve.*) Aha ! As-tu vu le pète-sec ? Allons, bonsoir ! va à tes affaires, mais si le temps se lève, si le coeur t'en dit, viens me retrouver dans la ruelle des Vieilles Boucheries, à l'enseigne des Trois Dames de Coeur. (*Il le salue très bas.*)

Je vais aux Vieilles Boucheries.
Or, si votre Chevalerie
Se trouve avoir le bec salé,
Elle pourra s'y rigoler. (*Il sort.*)

HORACE. – Que diable Octave pouvait-il bien avoir à quêter par ici ? (*Il sort de son côté.*)

Scène III

La chambre de Georgine.

Georgine, Jeanne, un pèlerin. Le temps qui est encore très menaçant au début de la scène, se remet peu à peu au beau.

JEANNE. – Chauffez-vous, saint homme ! ce n'est pas la coutume de faire une flambée la veille de l'Ascension, mais ce n'est pas l'usage non plus de voir un chrétien percé jusqu'aux os comme vous l'êtes par cet orage. – Voyez cette enfant du bon Dieu qui vous mange des yeux ; c'est elle qui vous a fait prier de monter vous chauffer à son feu. Eh bien, Georgine, ma miette, avons-nous jamais vu plus grande barbe et plus sainte figure ? Vrai Dieu ! pauvre homme, donnez-moi votre bure que je la fasse sécher devant l'âtre, et votre bâton à coquilles que je le pose dans ce coin. Sainte Vierge ! Votre grand chapeau est un étang, il n'y manque plus que des poissons et un gamin dans une barque en train d'y jeter un filet ! Sainte Monique ! que de médailles, que de coquilles ! Approchez-vous du feu, honnête pèlerin, c'est saint Pierre qui vous a dirigé en ce jour de pluie et de foudre vers la maison d'un bon riche, où, Dieu merci, on ne manque de rien pour le service des bonnes gens de votre espèce.

GEORGINE. – Laisse donc, mère, je crains que tu ne fatigues ce pauvre homme.

LE PÈLERIN (*avec un regard pénétrant sur Georgine*). – Merci, jeune fille, il n'est pas ordinaire à votre âge de savoir que le silence aussi est une charité.

JEANNE.— Fort bien, mais pour dix muets qui vous nourriraient de poisson séché, je pense que vous pouvez souffrir une vieille folle qui vous donnera ce soir un bon lit bien bassiné, et d'ici là, un bon gigot d'agneau frotté d'ail !

LE PÈLERIN (*hésitant d'un geste de la main*). — C'est trop pour moi, mais c'est assez de l'avoir voulu pour que Dieu le marque à votre compte.

JEANNE (*frétille de curiosité*).— Allez-vous prétendre, saint homme, à l'imitation de ces diables d'hérétiques allemands, que l'intention nous est comptée pour autant que l'acte ? Je serais curieuse d'avoir là-dessus le sentiment d'un pèlerin qui revient en état de grâce. Notre curé...

GEORGINE. — Me permettez-vous de vous offrir une jatte de lait frais ?

LE PÈLERIN (*souriant*). — Ce lait ne m'empêchera-t-il pas de répondre aux questions de dame Jeanne ?

GEORGINE (*gâment*). — Ne vous faites pas de soucis, dame Jeanne se répondra bien à elle-même.

JEANNE.— Voyez cette petite langue de vipère ? Sera-t-on raillée désormais parce qu'on s'inquiète de son salut ? Si on m'y reprend à faire du bien aux gueux...

GEORGINE (*riant*). — Asseyez-vous, ma mère, tout le monde sait que si vous n'étiez pas là, il y aurait moins de bonté sur terre.

JEANNE (*grommelant*).— C'est bien, bouche rusée souffle le chaud et le froid. Mais il est vraiment l'heure de s'asseoir quand la lessive remonte du lavoir et que les fers chauffent sur la braise.

LE PÈLERIN (*tendant une médaille à Jeanne*). — Respectable dame, prenez cette image bénie par l'évêque de Pampelune et au nom de saint Jacques, de saint Gilles et de saint Antoine, soyez remerciée pour l'hospitalité que vous accordez au pèlerin de Compostelle.

JEANNE.— Miséricorde, pauvre homme ! fais-je seulement le quart de ce qui est dû ? Je porterai cette médaille à mon collier et votre nom reviendra dans mes prières.

LE PÈLERIN (*à Georgine*). — Si le pèlerin avait prévu qu'il trouverait ici, pour lui faire accueil, deux yeux aussi clairs dans une figure aussi modeste, ce n'est pas une petite médaille de plomb qu'il aurait à vous offrir, mais une grosse botte de genêts, humides de rosée, qu'il aurait cueillie à votre intention ce matin dès l'aube dans les bois de Villeperdue.

GEORGINE. – Je vous remercie de votre courtoisie.

LE PÈLERIN (*la regardant de nouveau d'un coup d'oeil pénétrant*). – Est-il bien nécessaire que la bouche espiègle le demande ? Les yeux rieurs le disent à sa place.

JEANNE (*du fond où elle est occupée à plier du linge*). – Bien répondu, saint homme !

GEORGINE. – L'ignorant fait le discret pour cacher ce qu'il ne sait pas.

LE PÈLERIN (*amusé*). – L'adroite fait la fâchée pour se faire dire ce qu'elle sait fort bien.

GEORGINE (*levant avec confiance ses yeux sur lui*). – Est-ce à Compostelle que le pèlerin a trouvé sa pénétration ? En ce cas il faudrait fermer ce pèlerinage sur l'heure.

LE PÈLERIN. – Non, le pèlerin, qui fut un grand pécheur, ne rapporte de Compostelle que le droit de bénir votre jeunesse et de prier Dieu que votre amour soit aussi heureux qu'il est pur.

JEANNE (*redescendant*). – Se doutait-on hier matin quand ce petit garnement est entré chez Jérôme qu'il nous changerait notre Georgine en moins de temps que le vent n'en met à chasser les nuages du ciel ?

GEORGINE. – Ma mère, rien ne vous permet...

JEANNE. – Hé, ma fille ! qui est née la première de nous deux ? Je suis avisée autant que femme de mon âge, et je sais ce qu'il convient de dire. Mais, brave homme, si le hasard vous avait amené ici deux jours plus tôt, vous auriez regretté votre brassée de beaux genêts, vous auriez entendu dans cette chambre un autre air que celui qu'on vous y chante ce soir. Qui était lasse le jour et éveillée la nuit ? qui n'avait plus de goût à rien qu'à rêver et à lire ? qui s'en allait languissante à la promenade et se faisait traîner tristement au bras de sa vieille nourrice ? qui se laissait baiser le soir sur son front sans rien vous dire ? qui poussait des soupirs longs comme une flûte de pain blanc ?^{a)} Mais amenez-moi un joli écolier bouclé, savant^{b)}, bien disant, et solidement bâti, voilà-t-il pas que ma poupée^{c)} s'endort au premier son du couvre-feu, se réveille ce matin rose comme l'Enfant Jésus, n'a plus assez de chansons pour en remplir la maison et laisse voir au premier passant venu ce qu'elle tient si soigneusement caché à sa pauvre maman ? Faites-vous d'aussi beaux miracles, à Compostelle, pèlerin ?

GEORGINE. – Ne l'écoutez pas, messire, elle voit un galant dans tout jeune homme qui nous croise à la promenade.

JEANNE.— Va te cacher !^{a)} L'âne sait ce qu'il dit quand il parle de chardon ; du reste, le saint homme n'a-t-il pas tout fort bien deviné ?

LE PÈLERIN (*qui a écouté avec bonne humeur*). — Pourquoi vous émouvoir, ma chère enfant ? Dieu a fait les belles créatures pour qu'elles s'aiment les unes les autres.^{b)}

GEORGINE. — Pourquoi annoncer que j'aime quand je ne sais encore ce que c'est qu'aimer ?

JEANNE.— Sainte nitouche ! (*Elle court à elle et l'embrasse furioso*.) Innocente pauvrette, quelqu'un t'accuse-t-il ici ? Tout le monde ne t'adore-t-il pas comme le soleil du bon Dieu ? En voudras-tu à la vieille Jeanne de perdre la tête quand il s'agit de ton bonheur ?

LE PÈLERIN. — Les amours qui s'ignorent sont ceux que Dieu bénit.

JEANNE.— Mon précieux chaton, le jour d'épreuve ne tardera guère où tu connaîtras ce que tu méconnaissais encore, je le jurerais sur ces brigands d'yeux noirs qui ne s'arrêtaient pas de te dévisager hier au tantôt.

GEORGINE. — Je n'ai pas remarqué qu'il m'ait manqué de respect une minute.

LA NOURRICE (*après avoir fait un signe d'intelligence au pèlerin qui sourit*).— Bonnes gens ! Qui irait le croire d'un petit garçon si discret ? Je me suis trompée, ma biche, Horace ne se mariera pas, il entrera sans doute dans les ordres.

GEORGINE (*abattue*). — Un jeune homme si achevé n'est pas fait pour la vie séculière. Pourtant il ne m'en a rien dit.

LA NOURRICE (*après un coup d'oeil de triomphe au pèlerin*). — Peut-être l'avait-il oublié ; il semblait prendre grand goût au Saumur de Maître Jérôme.

GEORGINE (*avec emportement*). — Que dites-vous là, Jeanne ? J'ai eu peine à lui faire boire deux verres de vin.^{c)}

LA NOURRICE (*même jeu, elle est remontée depuis quelques instants au fond où est la fenêtre et s'occupe aux piles de linge*) — Ne contait-il pas fleurette à Nicole en se retirant à la suite de Benedictus ? Il y avait du Saumur là-dessous.

GEORGINE (*surprenant leur manège et se levant*). — Il n'est ni charitable ni honnête de se moquer de moi comme vous le faites. (*L'orgueil seul la retient au bord des larmes. Elle ajoute avec amertume en se dirigeant vers la porte*.) Adieu, pèlerin, chauffez-vous bien à mon feu, je vous ferai porter un souvenir par Nicole demain avant que vous ne partiez.

LE PÈLERIN (*se levant*). – Mon enfant, vous m’avez rappelé qu’un vieillard peut redevenir un sot.

JEANNE (*qui vient de jeter un coup d’œil par la fenêtre*). – Hé ! Le voilà sur ses pieds ! Voici Messire Horace qui se rend chez nous.

GEORGINE (*dans un cri involontaire*). – Horace ? (*Elle s’arrête au son de sa propre voix. Coup de marteau sonore en bas à la grande porte. N’y tenant plus, elle court vers la fenêtre.*) Où est-il, ma mère ? où l’as-tu vu ? (*On entend le bruit sourd de la porte qui se referme.*)

JEANNE. – Trop tard, mon ange. L’ennemi est dans la place.

Le temps achève de se découvrir, le soleil entre joyeusement par la fenêtre. Jeanne regarde le pèlerin avec des yeux de malice, mais il évite son regard et baisse la tête. Un instant de silence, chacun semble attendre quelque chose.

GEORGINE (*presque défaillante*). – Que peut-il bien avoir à dire... à mon père ?

JEANNE (*pliant du linge*). – A Jérôme ? Voilà qui m’étonnerait bien ! Mais le pauvre petit avait dû recevoir tout l’orage sur le dos, il était trempé comme une soupe. S’il monte ici, on l’assiéra devant le feu, et il se mettra à fumer comme une bûche verte.

Georgine garde anxieusement les yeux attachés à la porte. Le pèlerin l’observe avec pitié.

JEANNE (*s’arrêtant*). – Monte-t-il ? Entendez-vous quelque chose ? (*Un coup est frappé à la porte.*)

GEORGINE (*courant impétueusement à la porte*). – Il vient ici ! (*Elle ouvre, et, le visage radieux, lui dit.*) Bonjour, messire Horace.

JEANNE (*dans le fond*). – Bonnes gens ! sont-ils mignons !

GEORGINE. – Entrez donc, Messire. Comme vous êtes mouillé ! Voyez, il y a par bonheur un grand feu qui vous séchera. Entrez donc, messire Horace, et soyez le bien venu !

HORACE. – Mon Maître Benedictus m’a chargé, Mademoiselle, de vous remettre en main propre le petit livre que voici. Je l’ai protégé le mieux que j’ai pu. Veuillez me pardonner si je n’ai pu empêcher qu’il n’ait reçu quelques gouttes de pluie.

GEORGINE. – Vous remercieriez Maître Benedictus pour moi, Messire Horace. Il fait grand honneur à son humble servante en se souvenant d’elle.

JEANNE. – Regardez ce nigaud qui reste planté sur ses deux jambes à mouiller mon pauvre carreau. Allons, Georgine, fais donc asseoir ce gentil messager près du feu.

HORACE. – Excusez-moi, mais il faut que je me retire.

GEORGINE. – Vous retirer, Messire ? il pleut à verse.

JEANNE (*narquoise et secourable*). – Voire. Il fait grand soleil depuis un bout de temps. Mais Messire l'écolier estime sans doute que le grand air vaut mieux pour ses effets que notre mauvais feu de sarments.

HORACE. – N'en croyez rien, Mademoiselle, je suis tenu par l'heure. Toutefois...

GEORGINE. – Toutefois ? (*Avec une timidité angoissée.*) Serai-je si vite privé de société, Messire ? et après avoir tant attendu quelque distraction, la verrai-je me quitter si précipitamment ?

JEANNE (*au pèlerin*). – La leçon est bonne pour nous, n'est-ce pas, brave homme ?

GEORGINE. – Comme je suis honteuse d'être cause que vous vous soyez exposé.

HORACE. – Le danger n'a pas été grand et il se trouve payé avec usure.

GEORGINE (*rougissant de plaisir à cette fadeur*). – Je ne jouerai pas, Messire, vos propos d'hier m'ont découragée de l'oser faire.

HORACE (*flatté*). – Êtes-vous assez bonne pour vous les rappeler ?

LE PÈLERIN (*qui s'est jusqu'ici absorbé dans une douloureuse méditation, semble se réveiller brusquement. Il prend avec décision son bâton et son grand chapeau.*). – Dame Jeanne pourrait-elle mettre le comble à son hospitalité en me conduisant en un coin retiré où j'offrirais à Dieu mes prières pour nous tous, pauvres et misérables créatures que nous sommes ?

JEANNE. – Venez-vous-en, pèlerin ! (*Elle lui jette un regard d'intelligence auquel il ne répond pas.*) Nous allons vous conduire à la chambre que j'ai fait apprêter pour vous. Il faut bien que les chats sachent s'absenter quelquefois s'ils veulent que les souris apprennent à danser ! (*Elle lui ouvre une porte latérale, au fond, près de la fenêtre et sort en le précédant.*)

GEORGINE. – Il faut toujours que les vieilles gens trouvent à causer.

HORACE (*mal à son aise*). – Cette dame me semble bien réjouie.

GEORGINE (*amusée*). – Dame Jeanne a la langue bien pendue, mais quand vous la connaîtrez mieux, vous apprendrez qu'elle a aussi bon coeur que bon bec.

HORACE. – Hé, Mademoiselle, comment ferai-je pour la mieux connaître ?

GEORGINE. – Mais, comme vous avez fait pour la connaître un peu.

HORACE. – Je sais gré à Maître Jérôme de l'honneur qu'il m'a fait en m'invitant hier à sa table. Mais il y a six ans que je suis arrivé à Tours. Si j'ai mis six ans à vous voir une fois, combien en mettrai-je à vous revoir.

GEORGINE (*tristement*). – Il en sera, Messire Horace, comme il se pourra, comme il vous plaira.

HORACE. – Comme il me plaira ? Vrai Dieu ! Croyez-vous que je ne mettrai pas tout en oeuvre pour reprendre avec la charmante Georgine nos beaux entretiens d'hier ?

GEORGINE. – Je crois qu'un homme comme vous ne dit jamais que la vérité.

HORACE (*avec emphase*). – On nous appelle fréquemment donneurs de belles paroles, nous autres jeunes gens, on traite volontiers les écoliers de hâbleurs sans foi. S'il en est parmi nous, qui méritent cet affront, douterez-vous de moi, quand je vous aurai juré que les heures d'hier n'ont pas quitté mon souvenir ?

GEORGINE. – Non, Messire, je ne vous ai jamais confondu avec les autres, je ne doute pas de vous.

HORACE (*grisé*). – Je n'ai jamais menti à une femme.

GEORGINE (*à qui cette maladroite hâblerie prouve clair comme le jour qu'il ne s'est jamais trouvé dans le cas de le faire*). – Est-ce à moi qu'il est besoin de le dire ? Je vous aurais défendu si on vous en avait accusé devant moi.

HORACE (*un peu troublé*). – Comme tout ce que vous dites me surprend.

GEORGINE. – En quoi donc, Messire ?

HORACE. – Je ne sais. J'étais fort intimidé hier matin avant d'entrer chez Maître Jérôme.

GEORGINE. – Passe-t-il donc pour si terrible ?

HORACE. – Vous me comprenez bien. Vous vous moquez de moi.

GEORGINE. – Je vous avoue que non.

HORACE. – Voilà que votre ton de voix me rend toutes mes craintes.

GEORGINE. – Était-ce de moi que vous aviez peur ?

HORACE. – Ma peur n'est point passée.

GEORGINE (*très sérieuse*). – Laissez ce sentiment aux autres.

HORACE. – On vous disait si...

GEORGINE. – Fière ?

HORACE. – Comment le savez-vous ?

GEORGINE. – C'est le mot des fats.

HORACE. – Je ne vous connaissais pas. Pouvais-je espérer un meilleur accueil ?

GEORGINE. – Qu'y a-t-il de commun entre vos façons et celles des autres ?

HORACE. – Puissiez-vous voir dans les miennes mon respect et mon dévouement.

GEORGINE. – Soyez rassuré, Messire, je les y vois clairement.

HORACE (*très timidement*). – Oh ! Georgine. Il n'est pas croyable que je n'aie pas la joie de vous revoir. Cela me manquerait trop.

GEORGINE (*avec beaucoup de douceur et un entier naturel*). – A moi aussi, Messire Horace, cela me manquerait beaucoup. Mais n'y a-t-il pas moyen pour vous de revenir ici dans la compagnie de Maître Benedictus ?

HORACE (*extrêmement troublé par la réponse si simple que Georgine vient de faire à une question qu'il croyait si audacieuse*). – De Benedictus ? Il n'y faut pas songer ; vous savez qu'il ne s'assied pas souvent à la table de Maître Jérôme ; et, à vous dire le vrai, j'ai eu avec lui ce soir une petite pique qui ne me fait pas espérer de l'accompagner à nouveau. M'autorisez-vous au moins à passer sous vos fenêtres et à vous saluer quand vous prendrez l'air ?

GEORGINE (*émue*). – Je serai toujours contente de vous revoir.

HORACE (*hésitant*). – Allez-vous souvent à la promenade ? Ne vous serait-il pas désagréable que je m'y rencontre pour vous présenter mes hommages ?

GEORGINE. – Tous les jours où vous voudrez bien vous y trouver, seront des jours heureux pour moi, Messire.

HORACE (*perdant un peu la tête*). – Nous ne saurions en rester là. Souffrirez-vous que je vous fasse parvenir quelques lettres respectueuses ?

GEORGINE (*souriant*). – Il n'y faut pas songer, Messire, d'ici que vous en ayez obtenu l'autorisation de mon père.

HORACE (*étonné*). – De votre père ?

GEORGINE. – Cependant faites-moi un grand plaisir. Mettez pour moi par écrit les vers que vous avez récités hier, je les apprendrai et tâcherai de trouver un air de musique qui les accompagne.

HORACE. – Je le ferai, Georgine. Mais permettrez-vous alors à votre fidèle serviteur de porter vos couleurs comme celles de sa dame ?

GEORGINE. – Je n'ai pas de couleurs, Messire. Les bourgeoises n'en ont point.

HORACE. – La charge de Maître Jérôme anoblit.

GEORGINE. – Je ne vois qu'un mérite à cette noblesse. C'est qu'elle empêchera ma famille d'être indigne de vous.

HORACE. – Indigne de moi ? Est-ce bien à moi que vous parlez ?

GEORGINE. – Hélas ! à quel autre pourrais-je dire tout ce que je dis là ?

HORACE. – Oh ! Georgine, je ne sais tout ce dont je me sens capable pour justifier de pareils sentiments. Que puis-je faire qui vous prouve mon attachement ?

GEORGINE. – Je ne suis en peine de rien. Tout ce que vous ferez sera bien fait.

HORACE (*pour se ressaisir, veut une dernière fois trancher du malin*). – Tout, Georgine ?

GEORGINE. – J'ai confiance en vous.

HORACE (*que cette absence de coquetterie commence à démonter*). – Me permettrez-vous d'être fier de cette confiance, d'en être heureux ?

GEORGINE. – Pourquoi non, Messire Horace ? et fasse le Ciel qu'elle vous rende moitié aussi heureux à recevoir que moi à vous la donner.

HORACE. – Vous parlez de bonheur, Georgine ?

GEORGINE (*très pâle*). – Sans rougir, sans me dédire, Messire Horace.

HORACE. – Oh ! Georgine, Georgine, savez-vous bien quel est le sentiment dont ce mot est la traduction quand il s'échange entre un homme et une femme ?

GEORGINE (*sans penser à ce qu'elle dit*). – Quel est le sentiment ?

HORACE. – Oui, quand l'homme qui emploie ce mot n'est ni le père ni le frère de la femme qui l'entend, quand l'homme qui l'emploie est devant cette femme, debout, le cœur battant dans sa gorge et les genoux défaillants, savez-vous bien qu'il n'est que le manteau dont se couvre...

GEORGINE. – Mon Dieu !

HORACE. – Georgine !

GEORGINE (*à voix très basse, les yeux grands ouverts sur lui*). – Horace !

HORACE (*qui parvient au travers de son trouble à envisager ce qu'il est en train de faire d'un coup d'oeil très net*). – Georgine ! en sommes-nous déjà là ? Mais alors... (*Sur le point de se rapprocher d'elle et de saisir sa main qu'elle abandonne en défaillant presque, il se ressaisit.*) Non, Georgine, cela ne peut pas être ! Adieu ! Je ne vous reverrai de ma vie.

Il s'enfuit. Georgine se dresse péniblement et regarde, les mâchoires tremblantes, sans comprendre, la porte par où il vient de disparaître.

GEORGINE. – Horace !

JEANNE (*entrant précipitamment*). – As-tu vu cet écureuil qui dégringole l'escalier ?... Ma fille ! Georgine ! Au nom de la Très Sainte Mère de Dieu, qu'as-tu ? (*Georgine se laisse aller dans ses bras en sanglotant.*) Ma biche, ma poulette chérie, mon ange, ma fille, ma petite enfant, ma Ginette, que se passe-t-il donc ?

GEORGINE. – Ma mère ! Oh ! ma mère !

JEANNE. – Qu'y a-t-il ? Allons ! cause, raconte, parle à ta vieille nourrice, soulage-toi, pleure, tais-toi, ne dis rien ! chut ! chut !

GEORGINE. – Ma mère !

JEANNE. – Eh bien ? n'est-elle pas là près de sa petite Gigine ?

GEORGINE. – Horace !

JEANNE. – J'entends bien ! Le freluquet ?

GEORGINE. – Horace !

JEANNE. – Hélas ! Pauvre monde ! Ce que c'est que de nous ! Hé, je vois ce qui s'est passé clair comme le jour ! Il t'a manqué de respect, il s'est conduit comme un petit malheureux, tu l'as renvoyé et tu as bien fait ! Quoi ? Vas-tu pleurer pour un vilain mal bâti de son espèce ? Va, nous t'en retrouverons douze pour un qui le vaudront bien.

GEORGINE (*qui s'est dégagé de ses bras*). – Vite, mère, il n'est pas encore bien loin, cours, dis-lui...

JEANNE. – Hoho ! holà ! comme tu y vas !

GEORGINE. – Je t'en conjure, rattrape-le, tu lui diras...

JEANNE. – Voyez la donzelle !

GEORGINE. – Tu le rejoindras, tu lui diras qu'il n'y avait point de malentendu, que je l'ai bien compris, qu'il ne faut pas qu'il prenne

peur, qu'il parle seulement à mon père, qu'il revienne, qu'il ne croie pas...

JEANNE (*s'asseyant*). – Ta ta ta ta ! cours la poste toute seule, je veux mourir dans mon lit, je ne me mêle pas de ces affaires-là.

GEORGINE. – Au nom du ciel, Jeanne, c'est plus pressé que tout au monde, il va être si loin que tu ne le rejoindras plus ! Horace ne reviendra plus jamais !

JEANNE. – Sainte Vierge ! calme-toi, ma fille, on t'entend de la rue.

GEORGINE. – Laisse-moi ! Horace est parti ; il n'y a plus de bonheur pour moi !

JEANNE. – Horace, Horace, Horace ? Est-ce Dieu possible que tu en sois coiffée à ce point ?

GEORGINE. – Pourquoi s'est-il étonné que je parle de mon père ? Pourquoi a-t-il cru à un malentendu ?

JEANNE. – Là, vois-tu, c'est un niais, oublie-le.

GEORGINE. – Je ne serai la femme d'aucun autre que d'Horace ici-bas. Nourrice, si tu ne pars pas à l'instant, si tu reparais dans cette chambre sans lui avoir répété mes paroles, je ne te regarde plus de ma vie, j'en fais serment devant Jésus crucifié, et dans un mois, je serai morte, ou je prendrai le voile au premier couvent qui s'ouvrira devant moi !

JEANNE. – Est-ce toi qui me parles ? Est-là cet ange de douceur, cette brebis que j'ai allaitée...

GEORGINE. – Ma mère, songe qu'à chaque minute il est plus loin de moi.

JEANNE. – Mais songe, toi, à ce que tu me demandes ? Est-ce un métier pour mes cheveux blancs ?

GEORGINE. – Bon, reste au coin de ton feu ! Je sais maintenant ce qu'il y a au fond de ta grande affection. Je saurai faire mes affaires toute seule.

Elle a jeté un châle sur ses cheveux et se dispose à sortir. Le crépuscule s'épaissit lentement dans la pièce. Alors le pèlerin dont la haute stature s'est encadrée depuis quelques minutes au fond, dans la porte latérale que la nourrice a laissée ouverte en entrant, s'avance et se dresse devant Georgine qui pousse un cri et se rejette en arrière.

LE PÈLERIN. – Ne vous effrayez pas, je suis le pèlerin. J'ai reconnu à certains signes que Dieu n'accepte pas que je repose cette nuit ma tête sous votre toit. Je viens prendre congé de vous. (*Sa voix très calme et très grave produit sur les deux femmes une singulière*

impression de détente.) Ma vocation est d'être celui qui va, seul, sur la grande route. C'est pourquoi je me retire et j'en demande pardon à dame Jeanne. Mais comme mon désir est d'avancer sur la voie des perfections et que mes forces sont bien faibles, j'ai fait voeu, autrefois, de parcourir le monde à la recherche des âmes charitables, pures, droites et aimantes. Lorsque j'en ai rencontré une sur mon chemin, je me prosterne devant la charité ineffable de Dieu et, en remerciement de cette perfection nouvelle qu'il me découvre, je courbe la tête devant mon semblable (*Il s'incline devant Georgine.*) et je lui demande sa bénédiction. Un ami fidèle est la plus belle récompense périssable qui soit donnée à la vertu en ce monde. Georgine, bénissez le pèlerin qui vous le demande. Et s'il y a au fond de votre coeur, après votre salut, un désir qui vous soit cher, souffrez que je ne boive, ni ne mange, ni ne dorme avant qu'il soit exaucé.

GEORGINE. – Mon père...

LE PÈLERIN (*souriant*). – Je ne suis qu'un laïc, et le dernier parmi les derniers.

GEORGINE. – Messire pèlerin, je vous donne ma bénédiction, puisque vous me la demandez, et je prie le ciel qu'il vous accorde plus de bonheur qu'à moi.

LE PÈLERIN. – Je n'implore plus le bonheur pour moi. Celui que vous avez demandé retombera donc sur votre tête. Y a-t-il un voeu dont vous daigniez charger le pèlerin ?

GEORGINE (*d'une voix mal assurée*). – Je n'ai pas de...

LE PÈLERIN (*plus bas*). – Jeune fille, la nuit est familière au voyageur, ses yeux sauront y retrouver tout ce que peut souhaiter votre coeur chrétien, fût-ce un fil de soie noir – et songez que vous ne me reverrez jamais plus.

GEORGINE (*à voix basse*). – Dites-lui que je l'aime et qu'il revienne.

LE PÈLERIN. – Amen. (*Il sort.*)

Rideau

Acte III
Scène I

Une rue.
Il fait de plus en plus sombre.
(Cette scène peut être jouée sur le proscenium.)

HORACE (*entrant*). – J'ai été ensorcelé. Ma langue a marché plus vite que ma volonté. J'avais à peine le temps de comprendre ce que je venais de dire, et j'en disais toujours plus. Le bon dieu me bénisse, pouvais-je sensément m'attendre à une pareille aventure ? Je ne suis pas autre chose que je n'étais tout à l'heure, et pourtant j'ai comme le sentiment d'être devenu un meurtrier.^{a)} C'est mon orgueil qui a tout fait. Pourquoi ai-je été lui raconter toutes ces histoires ? Quand j'ai commencé, il m'est venu comme un avertissement de ne pas poursuivre. Est-ce que je ne pouvais pas bien m'arrêter ? Ah, oui ! J'arrivais, la bouche toute gonflée de galaneries de carrefours, je me figurais que je n'aurais qu'à parler. Mais elle était devant moi comme un fantôme qui fuyait dans une allée courbe, chacun de ses pas m'entraînait plus loin et toujours plus loin. Savais-je que les choses vont si vite ? Je n'étais pas préparé à cela ! Je n'ai pas voulu cela. Est-ce que je l'aime ?^{b)} Qu'est-ce que c'est qu'aimer ? Est-ce penser sans cesse à la même femme ? En ce cas, j'aime Georgine car je ne pense qu'à elle^{c)}. Est-ce trembler d'émotion en sa présence ? En ce cas j'aime Georgine car je me sens défaillir quand je la vois. (*Avec épouvante.*) Est-ce donc que je l'aimerais ? Pourtant – aime-t-on du jour au lendemain ?^{d)} Aime-t-on sans y penser ? Aime-t-on la première femme venue ? Aime-t-on quand on ne sait encore ce que c'est que la femme ? Aime-t-on quand on ne désire pas ? Aime-t-on quand on ne désire même pas aimer ? (*Il a prononcé ces derniers mots avec une exaltation croissante, comme s'ils étaient pour lui une délivrance.*) Eh bien alors, vive la vie ! Je n'aime pas Georgine, je ne l'ai jamais aimée ! que m'importe ces papotages de femmes ? qu'ai-je fait de mal ? Je suis Horace, Horace, Horace, je suis libre !

Il achève cette phrase dans un véritable cri. Entre par le côté opposé une petite lanterne de corne portée par une silhouette falote et sautillante que suit bientôt une autre silhouette plus étoffée.

1^{RE} SILHOUETTE (*d'une voix aigre*). – Avance donc, Margot, et cesse une bonne fois de gémir, ou tu feras de nouveau connaissance avec ma canne.

MARGOT. – Madame ! Madame ! Vous voulez notre mort.

MADAME. – Marche, carogne, tu me casses les oreilles.

MARGOT. – Madame, l’heure du souper est passée depuis longtemps, il n’y a plus une honnête personne dans les rues de Tours à cette heure-ci !

MADAME (*lui donnant des coups de canne*). – Voilà pour t’apprendre, et que le diable t’emporte toute nue, bavarde de malheur. Je te dis, moi, que je retrouverai mon garnement de petit-fils et que je le ferai enfermer au donjon de Loches pour le reste de ses jours.

MARGOT. – Madame, battez-moi, mais vous ne me forcerez pas aller plus loin. Monsieur Bertrand...

MADAME. – Monsieur Bertrand, Monsieur Bertrand ronfle sans doute ivre mort sous une table, dans un bouge, après avoir perdu tout son argent aux dés et avec des commères de ton espèce.

MARGOT (*pleurant de plus belle*). – Madame portera le poids de ses soupçons au tribunal de la pénitence ! Monsieur Bertrand...

MADAME. – Monsieur Bertrand, Monsieur Bertrand m’a l’air de vous préoccuper beaucoup, ribaude que vous êtes ! ^{a)} N’aie crainte, ma mie, j’ai trouvé mieux pour lui, je le déshérite, je te le donne pour mari, et je vous jette tous les deux hors de chez moi pour achever dans la rue votre belle existence. (*La lanterne de corne tremble de colère.*)

MARGOT. – Madame se laisse emporter par la colère...

MADAME. – Tais-toi ou je te romps le dos à coups de cannes ! Où sommes-nous ?

MARGOT. – Hélas !

MADAME (*l’imitant*). – Hélas ! – Ne ferais-tu pas mieux de t’enquérir au lieu de pleurer ? (*Apercevant Horace.*) Hé ! qui est là ?

MARGOT (*poussant des cris perçants*). – Madame ! (*Elle se cache derrière sa maîtresse.*)

MADAME. – Taisez-vous, misérable catin. (*À Horace.*) Messire voleur, voici ma bourse, et si vous avez envie d’autre chose, prenez plutôt cette belle fille que voici, mais pour l’amour du prochain, remettez-nous ensuite dans notre bon chemin.

HORACE. – Gardez votre bourse, Madame, vous êtes ici dans la rue du Petit Soleil et vous trouverez, sans manquer, la Tour Charlemagne et l’église S^t Martin en prenant sur votre main droite.

MADAME. – Le ciel te garde, mon joli compagnon ! (*Elle l’éclaire avec sa lanterne.*) Si tu as autant d’esprit que tu as bon visage, la femme qui t’aura ne regrettera pas son pucelage. La marquise douairière de Hauterive te remercie. Arrive, Margot, suis-moi, carogne, fille à soldats.

Elle s'éloigne avec dignité. Margot, après avoir attendu un petit instant, s'élance au cou d'Horace, l'embrasse sur les deux joues.

MARGOT. – Vous êtes joli comme un cœur. Pourquoi n'avoir pas fait le voleur ? (*Elle se sauve en courant pour rejoindre sa maîtresse.*)

HORACE (*riant*). – Voilà une fieffée garce ! D'où sort ce carnaval ? Le toucher de cette grosse fille m'a fait un drôle d'effet. Ma foi, elle se retourne encore... Si je suivais voir où elles s'en vont ? Qui me retiendrait ? ^{d)} Je suis Horace, homme libre, Horace, Horace, Horace. Hoï ! Qui vient là ?

Débouchent du côté opposé à celui d'où sont entrées tout à l'heure les deux silhouettes, deux ombres tendrement enlacées.

PREMIÈRE OMBRE. – Le ciel a mis ce soir son masque de velours. Hum ! C'est l'heure où je me sens le plus tranquille pour courtiser ma brave Micheline.

HORACE. – Cette voix !

DEUXIÈME OMBRE (*voix de femme éraillée*). – C'est bien tout ton courage, gros sac à graisse.

PREMIÈRE OMBRE. – Hum ! S'il n'y avait que de la graisse dans mon sac...

DEUXIÈME OMBRE. – Tu vas peut-être me l'apprendre ? Quand, grâce à Dieu, je t'aurais mis à sec de ton sale argent, je t'engage à revenir rôder autour de mes cotillons avec ton souffle de cheval boiteux.

PREMIÈRE OMBRE (*riant*). – Ha ha ha ! La commère ! J'aime les femmes bien embouchées. Tu me plais quand tu tressautes de cette manière.^{e)} Viens-nous-en dans ta chambre.

HORACE. – Cette voix ?

DEUXIÈME OMBRE. – Tu ne devrais pas avoir honte, vieux dégoûtant, d'aller faire l'amour la nuit en te cachant ?

PREMIÈRE OMBRE (*riant de plus en plus belle*). – Tu ne devrais pas avoir honte, grosse malpropre, de venir prendre mon argent la nuit en te cachant ?

DEUXIÈME OMBRE. – Je voudrais que tu n'aies jamais possédé un rouge liard, je n'aurais pas à t'endurer comme je le fais.

PREMIÈRE OMBRE. – Tout doux, ma petite ; qui payerait cette cotte et qui remplacerait les bottes éculées de notre beau Jacques Pièdeboeuf.

DEUXIÈME OMBRE. – Tais-toi, maudit, tais-toi ! Les bottes de Pièdeboeuf valent cent fois toute ta vieille peau à toi !

HORACE (*s'avançant vers le couple qui a traversé lentement la scène*) Bonnes gens, et vous, Messire, sauriez-vous indiquer à un pauvre écolier perdu...

BENEDICTUS (*se couvrant vivement la figure de son manteau*). – Hai ! Puisses-tu crever ! Arrive, Micheline ! (*Il se sauve tirant Micheline derrière lui.*)

MICHELINE. – Qu'est-ce qui te prend maintenant ?

HORACE (*seul*). – Qui aurait dit que le maître courait la gueuse la nuit dans les rues ? Tout s'est-il mis ce soir sens dessus dessous dans le monde ? ou est-ce la première fois que j'ouvre les yeux ? Il faut que je les suive. Advienne que pourra ! (*Il sort derrière eux.*)

Scène II

Un cabaret – petite salle écrasée sous un plafond à solives enfumé ; le sol de terre battue est en contrebas de la rue, sur laquelle il s'ouvre au fond par une porte pleine en bois et trois marches. A droite, un escalier droit très raide, presque une échelle, donne accès au premier étage. Mobilier très rudimentaire, des tables montées sur escabeaux, des bancs sur pieds de tuffeau mal taillés. Au milieu une lanterne sans verres, avec une mauvaise mèche qui trempe dans l'huile. A droite et à gauche, une torche de bois résineux emmanchée dans un anneau de fer forgé scellé au mur.

La salle est vide. Mais la porte s'ouvre violemment et Benedictus, la figure toujours couverte de son manteau, entre, remorquant Micheline après lui.

BENEDICTUS. – Qu'est-ce que cet oison-là peut avoir à fricoter à cette heure sur mon chemin ?

MICHELINE. – As-tu volé ou tué ? Tu as bien peur de rencontrer des visages devant toi, ce soir !

BENEDICTUS. – Silence ! C'est une affaire qui ne regarde pas les filles de ton espèce.

MICHELINE. – Qu'est-ce qui me retient d'aller vous dénoncer à l'échevin ? Qui sait si on ne trouverait pas chez vous un trésor dans une cachette ?

BENEDICTUS (*épouvanté*). – Mais tais-toi ! Qu'est-ce que tu vas raconter ? tu as bu sans doute ! Et qu'est-ce qui me retient de faire jeter la truande que tu es, en un cachot d'où elle ne sortirait plus qu'en cheveux gris ?

MICHELINE.— Oho ! mon maître ! quand on a une soeur qui sent le fagot comme dame Catherine, on devrait un peu rabattre de son caquet en parlant à une honnête fille.

BENEDICTUS (*de nouveau tremblant*). — Ce n'est que trop certain. Cette malheureuse est soûle !^{a)} As-tu jamais vu des écus d'or à la Salamandre ? J'en ai apporté ce soir deux tout neufs. Viens les voir, ils sont dans ma ceinture.

Quelques hommes entrent et s'asseyent au fond.

MICHELINE (*plus haut*).— Gardez votre monnaie du diable. Catherine y a sans doute jeté un charme pour attirer le mauvais sort.

BENEDICTUS. — Quelle enragée ! Tiens, regarde-les s'ils sont magiques, Pièdeboeuf s'entendra bien à les faire exorciser. (*Horace entre à son tour.*) Houf ! Encore lui ? (*Benedictus se recouvre la figure de son manteau.*) Corbleu ! Vas-tu me suivre ? (*Il remonte l'échelle aussi rapidement que son embonpoint le lui permet.*)

MICHELINE.— Ça ne me plaît guère. Voici un petit seigneur qui a meilleure tournure que toi. Je reste. (*Elle fait mine de s'asseoir.*)

BENEDICTUS. — Reste ! il se soucie bien de toi ! Mais bonsoir aux écus à la Salamandre.

MICHELINE.— Donnes-tu les pièces ?

BENEDICTUS (*à demi disparu déjà*). — Viens d'abord, nous verrons ensuite !

MICHELINE.— Donne !

BENEDICTUS (*lui jetant les pièces*). — Sirène damnée ! Monte à présent !

Il entre. Elle s'engage lentement sur l'échelle en faisant des mines à Horace qui la considère, ainsi que la porte où a disparu Benedictus, avec stupéfaction. Elle finit par sortir à son tour. Depuis les dernières répliques, on entend des chants lointains qui se rapprochent.

HORACE. — Bonté du sort !^{b)} Si je m'attendais à ce que ces deux-là me conduisent droit aux Trois Dames de Coeur ?

JEAN. — Je vous disais bien que nous le ferions atteindre ! Horace de mon âme !... Cet honnête coquebin^{d)} est mon ami le plus cher.

LE CABARETIER (*vêtu d'une chemise de laine et d'un grand tablier de corde, gros bras nus chargés de brocs d'étain*). — En ce cas, il est ici chez lui.

JEAN (*passablement fat*). — Voilà comment on me traite ! (*Au cabaretier.*) Tiens, brute, attrape ma bourse. Elle n'a rien dans le ventre mais il faut un commencement à tout. (*À Horace.*) Qu'est-ce

que tu fais là, le nez en l'air ? Mauvaise place pour l'astrologie. Les étoiles ici-bas. Voici la brune Guillaumette.

Les nouveaux venus se sont tassés sur les bancs. Deux ou trois restent assis sur les marches dans le fond.

PIÈDEBOEUF (*au cabaretier*). – Hé, l'homme aux brocs, faudra-t-il un Pater et deux Ave pour que tu nous apportes à boire ?

UNE FILLE (*à Jean*). – Dis à ton ami qu'il vienne s'asseoir. Il y a de la place avec nous.

UNE AUTRE FILLE. – Est-ce qu'il chante ? Qu'est-ce qu'il sait chanter ?

GUILLAUMETTE. – Bonjour, messire Horace. Je vous connais bien.

HORACE. – Vous me connaissez... Mademoiselle ?

La salle part d'un grand éclat de rire.

UNE FILLE. – Mademoiselle ! Ahaha !

PIÈDEBOEUF. – Appelle-la Madame, mon vieux !

UNE FILLE. – C'est que la Guillaumette ne broncherait pas !

JEAN. – Silentium ! ô rustres, laquais, fainéants et marauds ! Vous ne connaissez rien aux beautés des lettres ! mon ami est gentilhomme (*murmure admiratif*), son père porte l'épée en Anjou, ses soeurs reçoivent la duchesse Anne dans leurs appartements, sa mère fut reine d'un tournoi où douze bons chevaliers se rendirent infirmes pour le restant de leurs jours, il sait lire, il sait écrire, il parle le latin comme vous videz un broc de vin, il jure en grec, il éternue en hébreux, et quand il daigne se montrer à la promenade, les filles de nos plus gros bourgeois n'ont d'yeux que pour lui.^{a)} Il ferait beau voir que vous lui déniez le droit de donner, s'il lui en prend fantaisie, du « Mademoiselle » à Guillaumette, qui fut pucelle en son temps, et qui eût pu naître gentilhomme s'il eût plu à Dieu.

PIÈDEBOEUF. – Sacré Jean ! Il damerait le pion à tous les prêcheurs du monde !

GUILLAUMETTE. – Ah ! mon gars ! (*Elle saute au cou de son ami.*)

HORACE (*à Jean*). – Qu'est-ce que tu vas donc leur raconter ?

JEAN. – Je les amuse.

HORACE. – Quel métier !

JEAN. – Quel métier ? Mets ta bourse en enjeu, dans dix minutes, je lâche à tes troussees tous les coupe-jarrets de Tours et je te donne une belle chasse jusqu'à la Loire.

GUILLAUMETTE. – Ne craignez rien pour vous, messire Horace. Mais s'il le voulait, il le ferait comme il le dit.

UNE FILLE. – Ohé ! les conspirateurs ! venez vous asseoir.

UNE AUTRE FILLE (à *Horace*). – Mets-toi là, mon chéri, je t'ai fait une place.

LA PREMIÈRE FILLE. – Entre nous deux, mon petit, on n'est pas si gros.

GUILLAUMETTE^{a)}. – Je suis bien contente qu'on ait fait connaissance. Il faudra venir nous rendre visite maintenant qu'on s'est vu. Jean m'a tant parlé de vous.

JEAN. – Et tâche de ne pas me l'enlever !

GUILLAUMETTE. – L'homme avec qui je te tromperai n'est pas encore dans le ventre de sa mère.

UNE FILLE (*prenant Horace sous le bras*). – C'est Horace qu'on vous nomme, mon écuyer ?

SECONDE FILLE (*posant sa tête sur son épaule*). – Il est frais comme un matin de printemps.

JEAN (*riant*). – Le voilà qui vous prend toutes vos beautés !

PIÈDEBOEUF. – Vouï, boire c'est croire, aimer c'est pécher.

AUTRE BON GARÇON. – Chèvre qu'on voit vaut mieux que vache qu'on ne voit pas.

GUILLAUMETTE (*donnant ses lèvres à Jean et souriant à Horace, qui se laisse aller, tout ému, entre les deux femmes qui l'entourent et chantonnet en se serrant contre lui*) Est-ce là votre mode, seigneur Horace ? Regardez la nôtre, à Jean et moi (*Elle l'embrasse*.)

PIÈDEBOEUF. – C'est ici le temps du plaisir.

AUTRE BON GARÇON. – Du vin.

AUTRE BON GARÇON. – De l'amour.

JEAN. – Non olet !¹⁾

LA PREMIÈRE FILLE. – Êtes-vous libre cette nuit, joli chevalier ?

HORACE. – Suis-je libre ? Je le crois... oui (*Elle se sert contre lui*.)

SECONDE FILLE. – Aimes-tu l'odeur des fleurs d'aubépine ? Sens mes cheveux.

LA PREMIÈRE FILLE (*lui accrochant une branche de lilas à son pourpoint*). – Ce lilas me grise un peu. Je l'ai cueilli ce soir sans savoir à qui je le réservais. Prends-le, je veux qu'il te fasse penser à moi.

SECONDE FILLE. – Je m'appelle Claude, comme la reine.

LA PREMIÈRE FILLE. – Je m'appelle Renée. Embrasse-moi, chéri.

CLAUDE. – Voici une rose que j’ai prise dans le jardin de Maître Corneronde pour l’offrir à mon ami de ce soir. Sens-la. Je te la donne pour l’amour de moi.

GUILLAUMETTE (*arrivant par derrière et poussant doucement la tête d’Horace*). – Embrassez-la, Messire Horace, embrassez-les toutes deux, ce sont de bonnes filles ; on est amies toutes les trois, on ne se fait pas de tort.

CLAUDE. – On habite ensemble.

RENÉE. – Qui vient nous voir a celle qu’il veut.

CLAUDE. – Celle qu’il trouve.

RENÉE. – On ne se dispute pas pour ses amants.

CLAUDE. – Il y a bien assez d’hommes sur terre pour nous trois.

GUILLAUMETTE. – Il ne s’agit que de rester jeunes, fraîches et jolies !

PIÈDEBOEUF. – Cabaretier, tu nous empoisonnes. Ce vin-là sent le sable !

LE CABARETIER. – Je proteste à vos Seigneuries...^{a)} (*Jean va de leur table au groupe des femmes et d’Horace.*)

HORACE. – Jeunes vous l’êtes, fraîches et jolies vous l’êtes.

GUILLAUMETTE. – Hé ! pourquoi ne le serait-on pas ? On vit pour aimer.

JEAN. – Pour être battue quelquefois, n’est-ce pas, Renée ?

RENÉE. – Chacun son lot. Pourquoi ne serait-on pas battue ?

JEAN. – Et les semaines où on ne mange pas ?

CLAUDE. – Est-ce cela qui empêche de chanter ?

GUILLAUMETTE. – Elles comptent pour celles où l’on s’empiffre.

RENÉE. – On dit chez moi : Repas de noces tient huit jours.

CLAUDE. – Et puis qu’est-ce que tout cela fait ce soir ? Vois, mon petit, on dit que je suis belle fille.

JEAN. – ^{b)}Le plus beau corsage de Tours.

GUILLAUMETTE. – Et des cheveux blonds comme Anglaises n’en ont pas.

RENÉE. – Je suis brune comme une Espagnole.

GUILLAUMETTE. – Mince comme un poignet.

JEAN. – Ardente et vive comme une petite jument de Tarbes.

GUILLAUMETTE. – Ah ! traître, qu’en sais-tu ?

JEAN. – Je compare, ma mignonne, je compare. (*Il la prend par la taille et s’éloigne avec elle vers la table.*)

RENÉE. – Oh ! le pauvre, vois, il a reçu la pluie sans manteau, ses vêtements sont traversés.

CLAUDE. – Je les lui ferai sécher pendant la nuit.

HORACE (*défaillant*). – Ce n'est rien, ne vous souciez pas.

RENÉE. – Il défaille ! Regarde comme il est pâle !

CLAUDE. – Ah ! mon Jésus ! il s'en va ! Cabaretier, un gobelet de vin d'Espagne.

LE CABARETIER (*menteur*). – Malvoisie, Oporto, Vins d'Allemagne, des Espagnes et d'Italie, choisissez, ma cave renferme de tout.

LE SOLDAT (*roulé dans son manteau et couché au seuil du cabaret dans le clair de lune*). – Qui parle d'Italie ? quelqu'un céans est-il allé en Italie ?

RENÉE (*à Horace que les deux femmes ont fait asseoir entre elles et qu'elles entourent de leurs bras*). – C'est le vieux soldat.

LE SOLDAT. – Je fus, moi, en Italie, trois fois, et celui-là en a menti par la gorge qui, sans y être allé, prétend savoir ce que c'est que les fleurs, que les belles nuits, que les femmes et que l'amour. Ah ! bonnes gens ! les filles d'Italie portent des boucles d'oreilles d'or, grandes comme des cercles de tonneaux, sur la tête des mouchoirs des Indes de toutes les couleurs du monde, de belles ceintures de cuir doré, et elles dansent, les jambes nues, le soir sur les places, pendant que les oranges tombent des orangers sans que personne se baisse pour les ramasser et que des pigeons blancs viennent, comme au Paradis, se poser sur votre casque et sur vos épaules. Il y a des arbres d'Afrique dans les jardins, il y a du vin qui vous couche par terre un lansquenet au troisième verre, il y a...

PIÈDEBOEUF. – Il y a des balles d'arquebuse qui vous attrapent dans le milieu du dos, n'est-ce pas, Denis ?

Rires. Le vieux soldat grogne et s'enroule de nouveau dans sa couverture d'un air méprisant.

HORACE. – Il fait bon, vous êtes belles ! (*Il embrasse un bras et effleure une bouche.*)

JEAN (*qui passe devant lui*). – Est-ce qu'elles ne sont pas moins bégueules que ta petite échevine ?

HORACE (*que ces paroles tirent violemment de son extase*). – Qu'est-ce que tu veux dire ?

RENÉE (*se penchant vers lui*). – On n'est pas en Italie, mais on aime pourtant les belles nuits, n'est-ce pas, chéri ?

CLAUDE. – Goûte de ce vin. Regarde, j'y bois avant toi.
 JEAN (*le prenant à part*). – Qu'est-ce que tu as ?
 HORACE. – La tête me tourne. Fais-moi partir.
 JEAN. – Tu es fou. Ce sont les plus belles filles de Tours.
 HORACE. – Écoute, tu ne peux comprendre...
 JEAN. – Est-ce que Georgine... ?
 HORACE. – Chut !
 JEAN. – Personne n'entend. Qu'y a-t-il eu entre toi et Georgine ?
 HORACE (*avec désespoir*). – Elle m'aime.
 JEAN (*semble considérer cette nouvelle comme très naturelle*). – Bon, çà ! Et puis ?
 HORACE. – Comment ! Tu n'entends donc pas ?
 JEAN. – Si, elle t'aime.
 HORACE. – Alors je n'ai rien à faire ici, je ne veux pas rester ici !
 JEAN. – L'aimes-tu ?
 HORACE. – Je ne sais pas, pas encore, il faut que je sorte.
 JEAN (*le poussant amicalement*). – Prends du bon temps. Ta petite échevine ne t'aimeras pas moins demain... et toi non plus.
 HORACE. – Tu ne comprends donc pas que ces femmes me font perdre la tête ?
 JEAN. – Si. C'est leur métier.
 HORACE (*tremblant*). – Et... qu'elles ne me font pas horreur ? ^{a)}
 JEAN. – Bien dégoûté.
 GUILLAUMETTE (*de loin*). – Horace, rendez-moi mon ami !
 UN BON GARÇON. – Sacredieu, avez-vous fini de chuchoter dans les coins ? De la gaîté !
 JEAN (*à Horace*). – De la gaîté ! Va les rejoindre, mais prends Claude, elle est mieux ton affaire que Renée.
 HORACE (*le retenant*). – C'est là tout ce que tu as à me dire ? Georgine m'aime ! Georgine! saisis-tu ? et je m'en irais me rouler dans le lit que Benedictus vient à peine de quitter ?
 JEAN. – Benedictus ? qui te parle de lui ?
 HORACE (*montrant l'escalier*). – Là !
 JEAN. – Il n'y a pas de doute, il est fou !
 HORACE. – Toi qui le méprises tant, au bout du compte, tu ne vauds pas plus cher que lui ; monte cette échelle. Il est derrière la porte, couché avec une poissarde, une... Micheline (*Le pèlerin passe au fond et s'arrête pour regarder à l'intérieur du cabaret.*)
 JEAN. – Tonnerre du ciel ! Comment le sais-tu ?

HORACE. – Je l'ai croisé dans la rue en sortant de chez Georgine, la tête me sonnait, je ne savais ce que je faisais, je l'ai suivi au hasard, et je suis entré ici derrière lui. (*Le pèlerin ayant reconnu Horace, entre.*)

LE PÈLERIN (*au soldat*). – Pardonnez-moi, mon frère, de troubler votre repos.

LE SOLDAT (*grognant*). – Tu me marcheras sur le corps, frocard de malheur ! Une potence est plutôt ta place qu'un bon cabaret.

LE PÈLERIN (*enjambant le soldat couché*). – Apprenez pour votre récompense, mon frère, que l'esprit de Dieu peut aussi bien se cacher en vous qu'en tout autre mauvais lieu ! (*Rires.*)

HORACE. – Il venait de sortir de ce côté au moment où toi, tu entrais de celui-là. Je suis ici entre vous deux. Crois-tu que ce soit une place pour y promener l'amour de Georgine ?

JEAN. – Des bêtises. Il s'agit bien de cela, maintenant. Pièdeboeuf, écoute voir. Allons, plus de diligence, morbleu, car nous sommes camarades, mon pauvre ami !

PIÈDEBOEUF. – Hon ! on vient !

CLAUDE (*s'approchant d'Horace et lui enfermant le cou dans ses mains*). – Horace !

HORACE (*se laisse entraîner lentement à reculons*). – Le faut-il donc ? Oh ! Pourquoi ?

CLAUDE. – C'est l'amour.

HORACE. – Non, ce n'est que la vie. Oh ! Claude.

JEAN (*à Pièdeboeuf*). – Secoue-toi donc, paysan ! J'ai de jolies histoires à te raconter.

PIÈDEBOEUF (*s'approche flegmatiquement*). – Hon !

JEAN. – Où penses-tu que t'attend la fidèle Micheline ?

PIÈDEBOEUF (*roulant des yeux énormes*). – Hon ! Micheline n'est pas sortie de chez elle aujourd'hui.

RENÉE (*accueillant sur ses genoux Horace que Claude ramène et lui attirant la tête sur son sein*). – Fi ! le vilain qui nous quittait !

HORACE (*d'une voix expirante*). – Je ne vous quitte plus. C'est fini, fini.

JEAN. – Monte là-haut, croquant, et tu la trouveras dans les bras du plus joli petit blondin qu'on ait encore vu à Tours !

PIÈDEBOEUF. – Sangdieu ! Je monterai voir. (*Tumulte.*)

HORACE. – Emmenez-moi, je veux mourir dans vos bras !

CLAUDE (*riant*). – Le nigaud ! (*Ils se lèvent.*)

LE PÈLERIN (*mettant sa main sur l'épaule d'Horace*). – Horace !

PIÈDEBOEUF. – Cornediable, je les tuerai ! (*Il monte l'escalier.*)
HORACE (*avec un cri de délivrance*). – Vous ? Enfin !
RENÉE (*le retenant*). – Viens près de moi, mon bel Horace, il va faire bon s'aimer ce soir.
HORACE (*se dégage violemment*). – Laissez-moi ! (*Au pèlerin.*)
Est-ce Georgine qui vous envoie ?
LE PÈLERIN. – Suivez-moi. On vous attend.
RENÉE (*tristement à Horace en le prenant par le bras*). – Pourquoi ne voulez-vous pas rester avec nous, mon petit chevalier de mai ?
Horace, sans la regarder, la repousse et suit le pèlerin.
PIÈDEBOEUF (*tapant à coups redoublés contre la porte de l'étage*). – Ouvrez, ouvrez ! Je lui découdrai les tripes !
LE CABARETIER. – Seigneur Pièdeboeuf, holà !
JEAN. – Tape dur ! tape fort ! ils dorment sans doute.
CLAUDE. – Horace ? Où t'en vas-tu ? (*Horace et le pèlerin sortent par la porte du fond.*)
PIÈDEBOEUF. – Mort de Dieu, je crèverai les yeux au blondin.
LE CABARETIER. – Seigneur Pièdeboeuf, pas de bruit, vous me perdez !
RENÉE (*à Guillaumette*). – Horace est parti.
PIÈDEBOEUF. – Un banc, passez-moi un banc, que je les assomme !
JEAN. – C'est un âne.
GUILLAUMETTE. – Non, il n'était pas fait pour nous.

Scène III

La Rue, devant la maison de Jérôme.
Les toits aigus et les pignons découpent sur le pavé étroit un fantastique clair de lune. Mais comme c'est pleine lune¹⁾, que la nuit ne fait que commencer et que la façade de la maison de Jérôme est tournée vers le couchant, une épaisse masse d'ombre dense en obscurcit la façade. Georgine, un châle jeté sur ses épaules, un pied sur le seuil, une main sur le loquet de la porte d'entrée, prête à courir dehors ou à rentrer précipitamment, attend, dans la nuit. De la fenêtre ouverte du premier sort une petite lumière de lampe toute pauvre et toute jaune auprès du clair de lune. On perçoit le bonnet gaufré et raide de dame Jeanne qui se penche au dehors.
Si cette scène est jouée sur le proscenium, la petite lumière jaune devra tomber à droite de la coulisse, à la hauteur présumée d'un premier étage, dame Jeanne restera invisible, et seule Georgine se fera voir.

JEANNE (*chuchotant*). – Pour l'amour de Dieu le Père et de Jésus crucifié, Ginette, ma biche, remonte !

GEORGINE. – Je l'entends.

JEANNE. – Le père va te voir.

GEORGINE. – Des pas...

JEANNE. – C'est Jérôme qui marche dans sa chambre, et le plancher qui craque sur ma tête.

GEORGINE. – C'est Horace avec le pèlerin !

JEANNE. – En devais-je arriver là ? Quel prêtre m'absoudra ? je n'oserai de ma vie plus m'agenouiller au confessionnal.

GEORGINE (*avec désespoir*). – Ce n'est pas eux.

JEANNE. – Remonte, Georgine, remonte. Ce que tu fais là n'est pas d'une fille honnête.

GEORGINE. – Je ne suis plus fille, je suis la femme d'Horace, j'attends mon mari.

JEANNE (*se tord les bras de désespoir*). – Miséricorde de la Sainte Vierge, ne faut-il plus railler ? Si c'est moi qui ai attiré ces malheurs en plaisantant cette enfant, hélas, Jésus, punissez-m'en toute seule !

GEORGINE. – Quels malheurs ? Le seul que je connaisse serait de ne plus revoir Horace !

JEANNE. – Pitié, ma Gigine, dis-moi que tu ne dis pas vrai.

GEORGINE. – Il y a plus d'une heure qu'il est parti. Il serait revenu déjà...

JEANNE. – Je vais guetter à ta place, mon amour, retourne dans ta chambre. Si le père venait à descendre !

GEORGINE (*avec mépris*). – Vous m'avez dit que ce n'est pas un métier pour vos cheveux gris.

JEANNE. – Georgine !

GEORGINE. – Tu avais raison, ce n'est plus ton heure, c'est la nôtre.

JEANNE. – Que t'ai-je fait, ma petite fille ?

GEORGINE. – Cette fois, je les entends.

Les deux femmes tendent anxieusement l'oreille. Un silence.

JEANNE. – Je... je ne crois pas, mon enfant, pas encore...

GEORGINE (*sombre*). – Non.

JEANNE. – J'entends !

Georgine. – Quoi ?

JEANNE. – Quelque chose ! des pas !

GEORGINE. – Pas moi !

JEANNE.— Non ! C'est le père qui s'est remis à marcher. (*Elle sanglote et laisse tomber sa tête dans ses mains.*)

GEORGINE (*entendant le bruit de ses sanglots*). — Oh ! mère, souffres-tu tant à cause de moi ? (*Jeanne ne répond pas et continue à pleurer.*)

GEORGINE. — Pourquoi pleurer, ma bonne Jeanne ? Il sera bien temps de souffrir bientôt... et pour toujours.

JEANNE.— Il n'y a pas de toujours.

GEORGINE (*de plus en plus désespérée*). — Il s'en fait un pour moi en ce moment-ci ! Il vient un pour moi dans la nuit.

JEANNE.— Tu attrapes froid. Ho ! remonte !

GEORGINE. — Il m'avait dit que ses yeux y voyaient dans la nuit.

JEANNE.— Il a pris à droite... il aurait dû prendre à gauche !

GEORGINE (*s'affaissant sur elle-même*). — Ho !

JEANNE (*après un silence*).— J'entends Jérôme qui fait sa prière. Il pleure devant le portrait de sa femme qui est morte.

GEORGINE. — Acheter une vie de larmes du bonheur de le revoir une heure !

JEANNE (*dans les larmes*). — Dieu bon, tournez vos yeux sur la maison de l'échevin que tout le monde répute pour une maison heureuse !

GEORGINE. — Il ne reviendra plus jamais... jamais !

JEANNE.— Le père est en train d'y pleurer sur sa femme, la nourrice sur son nourrisson, la fille sur son fiancé.

GEORGINE (*paquet de plus en plus misérable dans son encoignure d'ombre*). — Il ne reviendra plus jamais !

Un bruit de voix qui se rapproche.

JEANNE.— Georgine !

GEORGINE. — Eux ! (*Elle se redresse violemment.*)

JEANNE.— J'entends...

GEORGINE. — des voix...

JEANNE.— des pas...

Georgine. — Eux !

JEANNE.— Je vois...

GEORGINE. — Combien ?

JEANNE.— Deux...

Entrent, par la gauche, le pèlerin et Horace.

GEORGINE. — Eux ! (*Elle se précipite au-devant d'Horace.*) Horace !

JEANNE.— Chut !

GEORGINE. — Horace ! Horace ! Horace : Horace !

HORACE (*pénétré d'un affreux remords à la vue de cette passion*).

— Pardon, Georgine...

GEORGINE (*se reculant vivement*). — Comme il parle ! (*Terriblement angoissée.*) Est-ce que... ? (*Elle regarde le pèlerin. Celui-ci sourit.*)

HORACE. — Je...

GEORGINE. — Horace !

HORACE. — Je vous aime !

Georgine geint comme s'il venait de la débarrasser d'un poids trop écrasant.

HORACE (*lui prend les deux mains et la regarde vivement dans les yeux*). — Je sais aimer maintenant, Georgine, je reviens pour être à vous.

GEORGINE. — Oui !

JEANNE (*sanglotant plus bruyamment à la fenêtre*). — Mon Dieu ! Sauvez-les. Je n'y survivrai pas.

GEORGINE (*s'arrachant de son extase, tire assez vivement Horace du côté de la porte, mais passe elle-même à gauche en s'avançant vers le pèlerin qui les regarde, à l'écart.*). — Pèlerin, je suis descendue...

LE PÈLERIN. — J'ai compris.

GEORGINE. — ... pour vous montrer que je n'avais pas besoin de ne pas vous revoir.

LE PÈLERIN. — C'est moi qui ai eu tort de dire une pareille chose. Elle ne devait pas être dite.

GEORGINE. — Si ; je n'aurais peut-être sans votre promesse osé vous rien demander.

LE PÈLERIN. — Les femmes sont insondables.

GEORGINE. — ^{a)} Vous m'avez enseigné combien un homme qui les comprend est un homme rare.

JEANNE.— Georgine, il est temps !

LE PÈLERIN. — Dieu les connaît, lui tout seul.

GEORGINE. — Je ne peux pas vous dire merci. Ce ne serait qu'un mot, et vous m'avez donné une vie.

LE PÈLERIN. — Soyez heureuse, ce sera mon merci.

GEORGINE (*courant rejoindre Horace devant la porte*). — Heureuse ? Ah, pèlerin ! (*À Horace.*) Venez, mon aimé, la nourrice ne nous quittera pas.

JEANNE.— Quelle folie ! Veux-tu bien...

HORACE. – Georgine ! (*Ils entrent. Jeanne ferme la fenêtre.*)

OCTAVE (*qui est apparu depuis quelques instants, s'ébranle et monte doucement vers le fond*). – Je n'ai pas perdu mon temps.

LE PÈLERIN (*seul*). – Comment saurai-je si ce que j'ai fait était bien selon Dieu ?

Rideau

Acte IV
Scène I

La chambre de Georgine passablement éclairée. On voit, par la fenêtre du fond, la lune sur les maisons vis-à-vis.

Georgine, Horace, Jeanne.

Au début de la scène Georgine et Horace, debout près de la cheminée qui est à droite, en face de la porte qui donne sur le palier, se regardent l'un l'autre ; un peu plus au fond, la nourrice, également debout, la mine inquiète, le dos tourné à la fenêtre, joue machinalement avec son trousseau de clés et ses ciseaux en les observant.

JEANNE. – La belle aventure !

HORACE. – Georgine !

GEORGINE. – Que lui voulez-vous, mon bien-aimé ?

HORACE. – Pensais-je que je rentrerais à nouveau ce soir dans cette chambre ?

JEANNE. – La jolie équipée !

GEORGINE (*simplement*). – Si vous n'y étiez pas rentré, je serais morte.

JEANNE (*haussant les épaules*). – Morte !

HORACE. – Quand j'ai refermé cette porte sur moi, ce tantôt, j'ai cru refermer derrière moi la porte de ma maison natale.

GEORGINE. – Horace !

JEANNE (*continuant à grommeler sans sortir de son indécision*). – Si seulement je l'avais barrée derrière lui !

HORACE (*s'avançant doucement vers Georgine*). – De ma maison natale. Je n'avais jamais ouvert les yeux. Je n'étais qu'un enfant. Comment vous y êtes-vous prise pour en avoir fait un homme ?

GEORGINE (*lui tendant la main*). – O mon mari !

Il lui prend la main avec un mélange de timidité, de respect, d'étonnement ému, de joie, de franchise souriante et juvénile. Elle lui montre d'un geste le siège qui est près de la cheminée, et comme il hésite, elle le conduit jusqu'au fauteuil.

HORACE (*étranglé par l'émotion*). – Pouvais-je savoir qu'il existait un être comme vous sous le voûte du ciel ?

Il s'assied et l'attire à lui. Elle se dégage sans avoir l'air de rien et s'assied sur un petit tabouret de tapisserie devant la cheminée. La tête

entre les mains, les coudes sur les genoux, elle ne cesse de dévisager passionnément le jeune homme.

JEANNE.— Le voilà installé !

HORACE. — Georgine, je voudrais être à vos genoux et c'est vous qui... (*Il s'arrête là en soupirant.*)

GEORGINE. — Horace !

JEANNE (*assez rudement*).— Causez encore un tout petit peu l'un avec l'autre, puisque le diable s'y est mis, mais tâchez au moins de ne pas me réveiller Maître Jérôme qui dort au-dessus de vos deux têtes comme la justice de Dieu.

GEORGINE (*sans détacher ses regards d'Horace*). — Ma mère, viens ici ! (*La nourrice, qui remontait, s'arrête.*) Approche-toi, je t'en supplie ; tu ne peux continuer à me parler sur ce ton-là, ce soir. (*La nourrice s'est approchée d'elle. Georgine la force d'une main à s'incliner jusqu'à ce qu'elle ait approché sa tête grise près de la sienne.*) Tu voulais voir ta fille heureuse, heureuse et mariée ? Eh bien ! considère soigneusement celui qui est là ; c'est Horace, le seul homme que j'aie jamais regardé, le seul homme qui ait jamais eu une de mes pensées, le seul que j'aimerais de ma vie entière, l'homme pour qui j'ai été mis au monde et à qui j'appartiens avant de m'appartenir à moi-même, Horace, mon mari...

HORACE. — Celui qui s'est senti votre bien à l'instant même où il prenait le sentiment de son existence.

JEANNE (*pousse un soupir et finalement embrasse Georgine sur les cheveux, au-dessus du front*).— Que veux-tu que je pense ? Je ne te dirai pas que tu aurais pu mieux choisir. Ce garnement-là ferait fondre les portes^{a)} du Purgatoire. Mais pour Dieu, finissez vite, je ne vivrai pas tant qu'il sera ici. (*Elle se redresse et va vers la porte.*)

GEORGINE. — Crois-tu donc qu'il rentrera une seconde fois dans ma chambre avant que mon père ne l'y autorise ? Mais pouvais-je le laisser s'éloigner sans qu'il m'eût rien dit de ce qu'il voulait me dire ?

HORACE. — Craignez-vous quelque chose de moi, dame Jeanne ? Je tremble de tous mes membres.

JEANNE.— Le vaillant héros qui tremble de peur !

HORACE. — Je tremble de bonheur et d'ignorance.

JEANNE.— Soit. Mais prenez garde. Je m'en vais voir qui veille et qui dort. (*Elle sort.*)

HORACE. — D'ignorance, mon aimée Georgine, parce que je ne sais quelles forces vous avez suscitées en moi que je n'y connaissais pas, —

et parce que je ne sais pas non plus si tout ce qu'il s'est levé en moi de courage et de volonté, suffira à vous donner le bonheur qui vous est dû (*Il se lève de dessus son fauteuil.*) et parce que je n'arrive pas à comprendre, Georgine, pourquoi vous m'avez choisi, moi, pour m'aimer.

GEORGINE (*tend le plat de sa main vers le visage d'Horace comme pour arrêter les mots qu'il dit*). – ^{a)}Est-ce que je ne vous attendais pas depuis toujours ?

HORACE (*se penchant sur elle, lui prend la main dans une des siennes, et posant l'autre sur sa tête, il l'embrasse profondément au front*). – Il n'y a qu'une chose dont je suis sûr, c'est que mon amour pour vous est si grand qu'il m'étouffe^{b)}.

GEORGINE. – Cela suffit, mon aimé. (*Elle incline sa tête sur ses mains à lui et les embrasse.*)

HORACE. – Oh ! Georgine ! (*Remué jusqu'au fond de lui-même à voir cette jeune femme presque agenouillée devant lui et qui lui baise les mains, il la relève vivement, lui met les bras autour des épaules et approche sa bouche brûlante de sa figure.*) Georgine, que faites-vous donc ?

GEORGINE (*demi-défaillante*). – Sais-je ?

HORACE (*la regardant*). – Et j'ai tous les bonheurs, vous êtes belle !

GEORGINE. – Mon pauvre Horace !

HORACE. – Saviez-vous comme vous êtes belle ?

GEORGINE. – Je^{e)} l'ai appris dans le moment où vous m'avez regardée.

HORACE. – Mais savez-vous à quel point vous l'êtes ? Je ne le savais pas moi-même, je le découvre un peu plus à chaque instant. Je ne vous aimerais pas moins si vous ne l'étiez pas, mais je ne peux plus m'imaginer mon amour sans votre beauté.

GEORGINE. – Je suis votre femme.

HORACE. – Comment est-ce que je peux songer à séparer mon amour de vous ? Georgine est mon amour, il n'existe pas sans elle, hors d'elle il n'y a rien. (*Doucement, il la fait asseoir sur le fauteuil, et glisse à ses genoux. Ses bras enlacent sa taille avec timidité.*)

GEORGINE. – Pourquoi mon ami bien-aimé m'a-t-il laissée seule tout à l'heure ? Puis-je le lui demander ?

HORACE. – Il fallait le demander, Georgine ! j'ai tant besoin de tout avouer à quelqu'un qui comprenne et qui soit bon...

GEORGINE. – Mon petit enfant !

HORACE. – ...et qui me protège, – et qui me défende^{a)}, – et qui m'aime.

GEORGINE. – Mon petit enfant !

HORACE (*relevant son visage avec un sourire malicieux*). – Cela ne vous donne-t-il pas du souci, Georgine, qu'une telle faiblesse à reconforter ? Ce n'est guère chevalier ce que je fais là !

GEORGINE (*lui pressant la face avec emportement entre ses deux mains*). – Regardez-moi bien, mon roi, et lisez au fond de mon âme comme vous y êtes puissant.

HORACE. – Que dirait Jeanne ?

GEORGINE. – Qu'est-ce que peut dire le monde en face d'un tel bonheur ?

HORACE. – Mais vous qui comprenez tout, bien aimée aux yeux souriants, vous avez deviné que la force d'un homme se repose comme une faiblesse entre les bras de la femme qui l'accueille.

GEORGINE. – Je l'ai compris quand je vous ai vu pour la première fois ; vous étiez si fort, mon adoré, et j'avais tout de suite tellement envie de vous prendre la tête dans mes bras^{b)} pour y bercer ce qui la faisait souffrir.

HORACE. – Souffrir ? Quand avez-vous bien pu deviner que je souffrais^{c)} ?

GEORGINE. – Hier, du moment où je vous ai rencontré devant la porte de la maison. Me suis-je trompé ? Ne fallait-il pas le voir, mon seigneur ?

HORACE. – « Hier, du moment où je vous ai rencontré... » Êtes-vous sorcière, ma petite Georgine ? Vous doutez-vous bien de ce que vous avez découvert ? Personne ne s'en doutait ni moi-même, et l'amie inconnue dont le chemin croise le mien, trouve mon secret et l'emporte avec soi.

GEORGINE. – Si j'avais pu emporter la souffrance avec le secret...

HORACE (*appuyant de nouveau sa tête*). – Hier n'est pas loin et ma souffrance n'est plus. La grande sorcière a-t-elle deviné quel était ce malheur tellement bien caché que j'ai découvert, moi, ce tantôt ?

GEORGINE (*avec le plus parfait naturel*). – C'était d'être seul, Horace.

HORACE (*se levant et la pressant dans ses bras*). – Expliquez-moi donc pourquoi j'ai cessé d'être seul du moment où ma bien-aimée n'a plus fait qu'un avec moi ?

GEORGINE (*se laissant aller à ses caresses*). – Mon chéri !

HORACE (*se redresse brusquement et s'écrie d'une voix étouffée*). –
Georgine !

GEORGINE (*avec anxiété*). – Qu'y a-t-il ? qu'ai-je dit de mal ?

HORACE. – Le mot que tu viens de dire...

GEORGINE (*avec une profonde angoisse, en descendant et comme en se parlant à elle-même*). – Ne vous forcez pas à parler, mon unique aimé ; je ne suis pas assez niaise pour ne pas me douter que d'autres femmes ont déjà dû vous appeler ainsi. (*Elle arrive, à la suite d'un violent combat sur elle-même à tourner enfin vers lui un visage illuminé de tendresse, où l'émotion qui vient de la traverser ne se remarque plus qu'à une contraction du coin des lèvres et à un battement nerveux des paupières.*) Ne craignez rien, Horace, je savais tout sans rien savoir. Vous êtes si beau, mon mari. Je ne suis pas jalouse, je n'ai pas l'orgueil de croire que je suis la première. (*Avec un élan de tout son être.*) Je me contente d'être la dernière ! (*Elle s'accroche un peu désespérément à ses épaules.*) Je ne suis pas jalouse, car j'ai mieux ! Mais si vous avez besoin de vous délivrer, faites-le ce soir – et (*en se cachant le visage contre lui, d'une voix étouffée.*) ne m'en parlez plus jamais !

HORACE (*avec un dernier reste d'emphase*). – ^{a)}Je jure devant Dieu, Georgine... (*Il s'arrête et reprend après un court silence sur un ton de voix singulièrement changé.*) Attendez que j'aie tout avoué pour savoir si je suis digne de vous. (*Sans relever son visage, Georgine fait de la main un geste qui signifie qu'elle n'attend pas après cette confession pour en être sûre.*) C'est une sottise, une vile, une misérable chose qu'un écolier. Sait-on de combien d'orgueil et de vanité c'est pétri ? Ça se croit une force parce que sa mémoire a bonnes dents et digère bien. Ça se croit une expérience parce que ça s'est rempli le cerveau de formules creuses. Je pensais que je me suffirais à moi-même dans la vie parce que je n'avais jamais connu d'autre juge qu'un maître ivrogne. Mon père le payait grassement ! Est-ce qu'il pouvait exister par le monde une femme à aimer, des êtres ignorants et pourtant heureux de leur vie ? – Aha ! Je méprisais tout ce qui n'était pas capable de parler latin comme saint Augustin, religion comme saint Bernard et poésie comme Virgile. Me suffire à moi-même ! La pierre des chemins a plus de sagesse et d'expérience que je n'en avais, en ce temps-là, – hier matin. Il faut tout vous dire. J'avais foi en Benedictus, alors. Quand il dut me conduire ici, je lui demandai

comment il fallait m'y prendre avec vous. C'est lui qui m'a conseillé de vous réciter mon élégie imitée de Catulle. Oh ! Georgine (*Il lui écarte la figure de son épaule et la contemple avec amertume.*), Georgine ! Quand je pense que j'étais fier de moi parce que je vous appelais Lesbie !

GEORGINE (*toute radieuse, secoue la tête en signe de dénégation.*)
– Vous n'étiez pas fier de vous, vous étiez malheureux et triste au fond de vous.^{a)}

JEANNE (*rentrant*).– Ah ! pauvre monde ! Le père dort. Avez-vous fini de grabouiller^{d)} tous deux ? Il est temps d'aller se coucher.

GEORGINE. – Un moment, ma bonne Jeanne, un moment encore. Il n'y a qu'un instant qu'il est ici !

JEANNE.– Silence ! (*Elle remonte d'un air soucieux vers la fenêtre.*) Hâtez-vous ! Je suis une folle. Je perds pour vous ma part de Paradis. (*Elle s'isole en égrenant son chapelet avec mortification.*)

HORACE. – Eh bien, faut-il vous dire qu'à ce moment-là, jamais une femme...

GEORGINE.^{b)} – Ce n'est pas la peine de le dire.

HORACE. – Je ne me doutais pas que ces mots pussent être échangés entre deux êtres ailleurs que dans un poème. Je prenais les lettres pour la vie. Savais-je qu'il y avait une vie ? Quand je suis revenu ici tantôt, pour vous apporter l'*Imitation*... Je n'oserais jamais vous l'avouer.

GEORGINE. – Pourquoi ? Tout n'est-il pas maintenant simple et facile ?

HORACE (*rougissant avec une sombre reproche dans la voix.*) – Vous vous moquez de moi, Georgine.

GEORGINE. – Vous avez raison, je suis méchante, mon bonheur de ce soir me rend injuste pour celui d'hier. Pardonnez-moi, mon précieux amour.

HORACE (*avec violence*). – Attendez ! (*Il est rempli d'une résolution déterminée.*) Quand je suis revenu ici tantôt, je ne vous aimais pas, Georgine !

GEORGINE (*toujours souriante*). – Je le savais.

HORACE. – Attendez encore !^{c)} J'avais fait pari contre Benedictus et Octave, son chien damné, de me faire aimer de vous.

GEORGINE (*Reçoit le coup sans trop broncher. Son sourire se crispe un peu, mais le mauvais éclairage de la chambre empêche de voir qu'elle a pâli abominablement.*) – De quelle singulière façon vous

vous occupez de nous, entre vous ! Mais qu'est-ce que ces propos de garçons peuvent changer à l'heure présente, Horace ? Car maintenant... ?^{a)}

HORACE (*qui a attendu, haletant, sa réponse*). – Oh ! Georgine, me serais-je sauvé tout à l'heure de cette chambre, si je ne m'étais aperçu que je vous aimais pour de bon !

GEORGINE (*tombant un peu étourdie dans ses bras*). – C'est vrai, mon tant aimé ! Vous êtes le plus pur des hommes ! Mais achevez de me dire tout et tenez-vous en là pour la vie !

HORACE (*avec volubilité*). – Quand j'ai reconnu que mes phrases cessaient d'être une comédie^{b)}, j'ai cessé de voir clair en moi, je me suis sauvé ; je refusais de croire à mon amour. Pour rester libre, l'enfant se crevait les yeux. La nuit était douce et parfumée comme une pêche mûre. Tous les êtres sortaient de chez eux, poussés par inquiétude de leurs sens. J'ai croisé par les ruelles de drôles de corps, en quête de compagnie et de bonheur, jusqu'au vieux Benedictus, en train de poursuivre dans l'ombre une grosse femme en savates. Tout parlait d'amour, mais d'un amour langoureux et cruel, qui vous parcourt de frissons brûlants, mais vous laisse les jambes tremblantes. Un de mes camarades m'attendait dans un cabaret au milieu de la pire société. Aussitôt entré, des femmes m'entourèrent, me firent respirer des fleurs, me firent asseoir entre elles. (*Avec un éclat sauvage et en serrant convulsivement Georgine contre lui.*) Ah ! Georgine, te doutes-tu que c'est là que tu es venue me prendre ? Il s'agit bien du pèlerin ! Bien avant qu'il fût entré, je me débattais contre cette réalité aux lèvres peintes qui se tendait vers moi. J'avais besoin, vois-tu, avant de te revenir, d'avoir une fois touché^{c)} cet amour-là, d'avoir compris que sans toi, c'était ça ma vie, ça la liberté,^{d)} ça l'amour ! Mon corps a eu si honte, que le voici qui te demande pardon d'avoir tremblé où tu n'étais pas !

GEORGINE. – ^{e)}Je n'ai que ce que je suis à vous offrir, mais je vous le donne, faites-en ce qu'il vous semblera bon. Moi je ne suis que pour vous aimer en vous priant d'être heureux avec moi !

HORACE (*à genoux devant elle*). – Ce matin j'étais un cuistre, infatué de son esprit incomparable et unique ; ce soir j'étais un jeune homme en qui l'ivresse de mai et quelques bonnes paroles gonflaient l'orgueil de sa liberté ; maintenant, je ne suis plus qu'un pauvre homme brisé et humilié, qui vous demande de bien vouloir l'accueillir près de vous et qui a peur de se voir si heureux.

GEORGINE (*elle appuie la tête du jeune homme sur elle*). – Restez-là, mon aimé, je suis à vous du fond de moi-même. Hier je n'étais qu'une petite fille inquiète de tout et qui mettait sa seule joie à se souvenir ; ce tantôt je n'étais qu'une jeune fille calmement confiante dans le présent ; ce soir vous avez fait de moi une femme, Horace, un être qui ne vit que pour l'avenir. Le coeur et la poitrine où vous posez votre tête, je vais les chérir et les soigner pour que vous les retrouviez tels que vous devez les souhaiter. Les jours cessent de compter. Et moi je cesse d'exister, je ne m'occupe plus que de moi, puisque, c'est un peu m'occuper de vous, je me replie en moi pour être plus complètement à vous ; je ne montre plus aux gens qu'une figure souriante où leur curiosité glissera sans l'entamer, mes yeux perdront l'habitude de dire la vérité jusqu'à ce qu'ils vous revoient. Oh, mon aimé, revenez vite me prendre, mes bras attendent votre tête ; et ne vous demandez jamais s'il est bien vrai que je vous aime, parce que vous ne savez peut-être pas à quel point tout ce que je vous dis là est grave !

LA NOURRICE. – Hâtez-vous. Il est temps de déguerpir. Cela n'a que trop duré.

HORACE (*à Georgine*). – ^{a)}Notre belle soirée d'amour est passée !

GEORGINE. – Passée !

HORACE. – Quand recommencera-t-elle ?

GEORGINE. – Partir ? Passée ? Pourquoi parler de ce qui finit. En moi, tout commence.

HORACE. – Mais l'heure passe.

GEORGINE. – C'est sur elle que je compte pour vous revoir. Je vais me mettre à vous attendre, je ne vivrai que pour vivre plus encore. Elle sera belle, notre vie !

HORACE. – Se hâter perpétuellement ! Le temps d'être ensemble est si court, le temps qu'on a pour se rappeler est si long ! La minute de nos amours est à peine là, que les autres s'en viennent la dépecer comme un cortège de fourmis noires^{b)}. En nous aimant, nous avons l'affreuse joie de créer plus de souvenirs que de réalité.

GEORGINE. – Vous êtes incrédule, mon amour ! Le souvenir est à la réalité ce que les graines sont à la fleur. D'une fleur il sort un parterre.

HORACE. – Vous oubliez l'hiver qui sépare deux floraisons.

GEORGINE. – Y a-t-il encore un hiver ? La belle tiédeur de mai est en nous.

JEANNE.— Vous en avez bien assez dit pour ce soir.

HORACE. — Votre père consentira-t-il à vous marier tout de suite ?

GEORGINE. — Il est ambitieux. Il y mettra des difficultés.

HORACE. — Alors ?

GEORGINE. — Alors, confiance !

HORACE. — Faut-il lui en faire toucher un mot par mon père ? Nous pourrions nous revoir.

GEORGINE. — Il faut l'essayer.

HORACE. — Il m'autoriserait peut-être à revenir quelquefois.

GEORGINE. — C'est plus douteux.

On entend un murmure de voix au fond.

JEANNE.— Pour l'amour du ciel, finissons-en. Pluie de janvier n'arrose pas avril. Ce que vous direz ce soir ne hâtera pas vos noces. Qu'est-ce que ces deux figures peuvent bien avoir à se raconter devant notre porte ?

HORACE (*qui tient Georgine étroitement serrée contre lui*). — Laissez donc, ce n'est rien ! (*À Georgine.*) Mon sang est fou. Sens le battre partout !

GEORGINE. — Je le sens qui me brûle et je claque des dents.

JEANNE (*en observation derrière la fenêtre*).— Rien. O mais ! voyez le petit bonhomme ! Si je ne déraisonne, c'est là votre Maître Benedictus.

HORACE. — Benedictus ?

JEANNE.— Et en mauvais état encore. Qui a bien pu l'arranger de la sorte ? Motus ! (*Elle lève doucement la guillotine de la fenêtre. Le bruit des voix devient aussitôt plus distinct.*)

HORACE (*qui l'a rejointe*). — L'autre est Octave.

JEANNE.— Silence, donc, petit étourneau ! (*Elle prête l'oreille.*) Que dit-il ? « Ils ont heureusement perdu ma trace... ils m'ont rossé à coups de bâton... C'est ce petit serpent d'Horace (voilà pour vous !) qui m'a vendu... Et il me le paiera. »

HORACE. — Vendu ?

JEANNE.— Le paiera ? Oho ! Écoutez ? C'est l'autre qui parle.

HORACE. — Octave !

JEANNE.— Qu'est-ce qu'il raconte donc ? Que vous êtes là... dans cette maison... qu'il vous a vu entrer... il se tenait caché aux alentours... il vous dénonce...^{a)} Vive Dieu ! nous sommes dans de beaux draps. Galopin de malheur !

GEORGINE. – Horace !

HORACE. – Pas moyen de sortir, ils tiennent la porte. N’y a-t-il pas d’autre issue ?

GEORGINE (*la voix blanche mais décidée*). – Il faut attendre ici !

JEANNE. – Écoutez ! écoutez ! (*Bruit de grésil contre les carreaux.*) Ils lancent des cailloux contre les carreaux. (*Le marteau de la porte résonne lourdement en bas.*) Ils vont le réveiller ! Nous sommes perdus ! Sainte Vierge assistez-nous ! Quel démon nous a ce soir ensorcelés ! (*Un nouveau bruit de grésil, nouveau coup de marteau.*) Qu’est-ce que ce vieux débauché fait à cette heure et en cet équipage dans les rues ? Qui aurait cru cela de lui ?

VOIX DE BENEDICTUS. – Jérôme ! Maître Jérôme !

VOIX D’OCTAVE (*en fausset*). – Holé, Maître Jérôme, réveillez-vous !

Le plafond craque.

JEANNE. – Entendez-vous le père qui s’éveille ? Il se dresse sur son lit. (*À Horace.*) Ho ! Vous, dans ma chambre, emportez votre bonnet, hop ! disparaissez !

VOIX DE BENEDICTUS ET D’OCTAVE. – Jérôme, réveillez-vous ! on veut vous parler !

GEORGINE. – Horace, ne bougez pas ! Mon père vous trouvera ici ; je ne cacherai rien ; s’il veut tuer, je serai là.

JEANNE. – Tu es folle !^{a)}

LA VOIX. – Jérôme, sortez de votre lit, qu’on vous apprenne une belle nouvelle !

JEANNE. – Cette fois, il se lève, l’entendez-vous, enfants ? Il va à la fenêtre. Au nom du Christ, cachez-vous, là, par cette porte !

Tumulte lointain qui grandit.

HORACE (*qui est redescendu*). – Je reste.

GEORGINE (*à la nourrice*). – Je le veux.

JEANNE. – Oh ! Nuit de péché pour mes cheveux blancs ! Il ouvre sa fenêtre. Les choses sont accomplies pour jamais.

VOIX DE JÉRÔME. – Qui est là ? Qui m’appelle ?

VOIX DE BENEDICTUS. – Jérôme, est-ce vous ? Dépêchez !

Le bruit lointain croît rapidement.

GEORGINE. – Quel est ce bruit ?

JEANNE (*qui est revenu précipitamment à la fenêtre*). – Une mascarade, des torches qui courent.

HORACE (*s’élance près d’elle*). – Eux ! Nous sommes sauvés !

Le tapage éclate.

GEORGINE. – Qui ?

HORACE (*qui ne se possède plus de joie*). – Jean et sa bande, Guillaumette, Micheline, Pièdeboeuf, Claude, Renée, des torches et un breton ivre avec sa cornemuse.

Un hourra monte de la place.

JEANNE. – Ils ont retrouvé Benedictus !

UNE VOIX. – Le blondin ! Sang Dieu et cul du papa, je le tiens !

HORACE. – C'est Pièdeboeuf ! Montjoie Saint Denis ! Vas-y, mon frère !

JEANNE. – Seigneur ! Taisez-vous à présent, vous ! On vous entend de S^t Martin.

HORACE. – Il s'est sauvé par la ruelle.

DES VOIX. – Il s'est enfui – par ici – par là.

Les lueurs des torches s'entrecroisent grotesquement sur les vitres de la chambre de Georgine. Bruit de la cornemuse.

DES VOIX. – Je le tiens – je l'ai perdu – vieux bandit – courons chez lui – Boutons le feu à la Sorcière – Le feu dans le terrier – Mort au pédant !

VOIX DE JÉRÔME. – Ah ! çà, est-ce carnaval ? Quelle bande d'ivrognes !

Les clameurs et les lueurs vont en s'éloignant. Le silence rentre progressivement dans la chambre. Les trois personnes se regardent encore terrifiées du danger qu'elles ont couru. Georgine tombe assise sur une chaise.

HORACE. – Sauvés !

JEANNE. – Miséricorde de saint Jean-Baptiste, ma chemise est trempée. Je suis morte.

GEORGINE. – Oh ! mon pauvre Horace, nous sommes cruellement châtiés.

HORACE. – Quelle peur je vous ai value !

JEANNE. – Filez maintenant, et presto ! le père n'aurait qu'à descendre.

GEORGINE. – Partez, Horace !

HORACE. – Adieu, ma tremblante petite fiancée. ^{a)}

GEORGINE. – Avez-vous réfléchi que ça pouvait être la fin de notre beau rêve ?

HORACE. – Tout est sauvé. N'y pensons plus.

GEORGINE. – Que Dieu vous protège, mon aimé !

JEANNE (*qui a entrouvert la porte qui donne sur l'escalier*). – Rien ne bouge.

HORACE. – Il s'est remis au lit, le bonnet de coton tiré sur ses deux oreilles.

GEORGINE (*suppliante*). – Horace !

JEANNE. – Sauvez-vous ! La porte d'en bas n'aurait qu'à grincer. Pressez ma main, je vous conduis.

HORACE. – Ma bien aimée.

Il lui embrasse les mains et ne fait qu'un saut jusqu'à la porte. Au moment où il l'atteint, une voix de fausset qu'on étouffe s'élève de nouveau de la rue, entre par la fenêtre ouverte et les glace tous trois sur place.

LA VOIX. – Jérôme ! Jérôme !

HORACE (*comprimant les battements de son coeur pour mieux écouter*). – Encore ! Y a-t-il donc des revenants ?

JEANNE (*se signant*). – *In nomine Patris...*

Georgine pousse un soupir qui ressemble à un râle.

LA VOIX. – Jérôme ! Ne te rendors pas !

HORACE. – Oh ! Malédiction sur nous !

JEANNE. – Faites ce que vous voulez, je ne me soucie plus que de mon âme. (*Elle se met à genoux et prie.*)

HORACE. – C'est Octave ! Figure de capon !

OCTAVE (*à pleine voix à présent*). – Jérôme, êtes-vous sourd ou ne voulez-vous pas entendre le récit de votre honte ?

HORACE (*se préparant à sortir*). – Qu'il m'attende seulement. Je le tue.

GEORGINE (*se dressant devant lui*). – Horace, restez ici. Voulez-vous me déshonorer ?

LA VOIX DE JÉRÔME. – Encore un ivrogne ?

La nourrice se relève, pousse la porte, ajuste sa toilette et se coiffe à petits coups pressés du plat de sa main et sans regarder personne, les doigts de sa main droite posés dans le creux de sa main gauche, devant son tablier, remonte posément, s'assied dans son fauteuil au coin de la fenêtre, approche d'elle son rouet et commence à filer, avec l'intention manifeste de s'en remettre à la grâce de Dieu et de n'être plus pour rien dans les événements qui vont se passer.

HORACE. – Je ne peux pourtant pas...

LA VOIX D'OCTAVE. – Non, Maître Jérôme, c'est un élève de Maître Benedictus qui est là et qui vous parle.

HORACE. – Et je vais le laisser dire ?

GEORGINE. – M'aimez-vous ?

LA VOIX DE JÉRÔME. – Benedictus ?

LA VOIX D'OCTAVE. – Oui !

LA VOIX DE JÉRÔME. – Est-ce Benedictus qui est là ?

LA VOIX D'OCTAVE. – Un de ses élèves seulement, Maître Jérôme, un de ses élèves.

LA VOIX DE JÉRÔME. – Le petit Horace peut-être ?

Horace hausse les épaules en ricanant. Georgine, les yeux grands ouverts devant soi, sonde l'horreur de ce qui va venir.

LA VOIX D'OCTAVE. – Non pas, le petit Horace est en ce moment-ci, devinez où, Maître Jérôme ?

LA VOIX DE JÉRÔME. – Ah ! tu m'ennuies ! Est-ce pour poser des devinettes que tu réveilles le monde ? Attends un peu que je descende !

LA VOIX D'OCTAVE (*après un éclat de rire sec*). – Descendez ! Mais arrêtez-vous au premier étage et toquez à la porte de votre fille Georgine pour voir.

LA VOIX DE JÉRÔME. – Qui ose médire de ma fille ? As-tu perdu le goût de vivre, toi, là-bas, qui te permets de pareilles choses ?

LA VOIX D'OCTAVE. – Horace, seigneur Jérôme, Horace est dans votre maison en train de caresser la belle Georgine pendant que vous dormez.

LA VOIX DE JÉRÔME. – Je te tuerai.

LA VOIX D'OCTAVE. – Fouillez bien partout, on l'aura peut-être mis dans un coffre à linge ou dans le lit de la vieille Jeanne. (*Pendant qu'il continue à parler, on entend les pas pesants de Jérôme qui a quitté la fenêtre et se hâte vers l'escalier.*) C'est un joli galant pour la fille de l'échevin, que le petit Horace, savez-vous bien ? J'ai tenu à vous en féliciter. Braves gens qui êtes aux fenêtres, sachez que celui qui épousera la belle sera cocu avant la noce pour ne pas perdre son temps. Bonne nuit, Maître Jérôme, et pardon du grand dérangement !

Un silence. La porte, poussée violemment, s'ouvre. Jérôme en robe de chambre et en bonnet de coton, un épieu de chasse en main, apparaît sur le seuil. Il demeure un instant immobile. Puis la voix toute enrouée, presque basse, tremblante de douleur rentrée.

JÉRÔME. – Georgine ! Toi ! Ma fille Georgine ! Toi !

LA VOIX D'OCTAVE (*dans le lointain, chante*). –

Le Belle s'en va au bois d'amour,
C'est pour y passer la semaine,
Son p'tit papa fait que la chercher toujours,
Son cher amant qu'en est en peine !

JÉRÔME. – Ah ? c'est donc vous, mon petit ami, qui buviez de mon Saumur hier à ma table ? C'est à ces besognes que vous servent vos grands mots latins ? Séduire des filles ! Séduire ma fille ! A moi, l'échevin ! Et ça veut faire croire que son père est noble homme ! Noble homme ! Eh bien, tu vois^{a)} ceci, c'est la main de Jérôme qui n'a jamais pardonné une offense ; ce n'est qu'une main de bourgeois, mais elle porte deux pièces de drap à bras tendus.^{b)} Ah ? ton père est noble homme ? Alors il y a bien dans son château quelque chapelain affamé qui dira volontiers des messes pour le repos de ton âme. Parce qu'il est plus facile, vois-tu, mon mignon, d'entrer par la ruse chez le père Jérôme que d'en sortir par la force.

Il lève son épieu sur Horace.

GEORGINE. – Père !

LA VOIX D'OCTAVE (*de nouveau plus proche*).

Faut-il être si près du rosier
Sans y pouvoir cueillir la rose ?
Cueillez, cueillez, cher amant cueillez,
Car c'est pour vous qu'la rose est close !

(La voix éclate de rire.)

JÉRÔME (*Saisissant son épieu, se tourne légèrement vers Georgine, tout en tendant ostensiblement l'oreille au bruit qui vient de la rue. Il crie.*). – Merci, compère, je te revaudrai ça ! Pardieu, ce merle chanteur a raison. (*À Horace.*) L'idée ne t'est pas venue toute seule de monter céans, voyons ? Il a bien fallu qu'on t'appelle, qu'on t'invite ? (*Horace se tait. Jérôme marche tout à coup sur lui, l'épieu haut.*) Réponds !

GEORGINE. – Père !

JÉRÔME. – Qu'on se taise !^{c)} Qui es-tu pour oser encore me parler ? Et toi, pêcheur, fais ta prière, fais ta prière, fais ta prière !^{d)} Jeanne, va me détacher Briffault et Coureur, amène ici mes bons chiens.

GEORGINE. – Père !

JÉRÔME. – ^{a)}Au couvent, la gueuse, au cachot, la garce, et d'ici là les deux genoux sur la dure ! Qu'est-ce que c'est donc ? On ose lever les yeux devant le père ? (*Il la soufflette.*)

JEANNE (*qui s'est levée toute droite et descend, raide, vers lui.*) – Maître Jérôme, songez à ce que vous faites ! il faut vous calmer.

JÉRÔME. – Ah ! vous voilà, la nourrice ! Vous devez être bien satisfaite de votre oeuvre ? Vous comptiez sans doute aussi nous servir de sage-femme dans neuf mois ?

HORACE. – Messire !

JEANNE. – Vous insultez cette enfant.

JÉRÔME. – Oho ! Vous paye-t-on bon prix ? Mais depuis quand laisse-t-on porter les clés bourgeoises à une maquerelle ? (*Il lui arrache le trousseau de clés à sa ceinture.*) Et enlevez-moi ce bonnet blanc, Pâque Dieu, vous en porterez bientôt un autre sur vos cheveux gris. (*Il lui chiffonne brutalement sa coiffe sur la tête.*)

GEORGINE (*lui arrêtant le bras.*) – Mon père, que faites-vous donc ?

JÉRÔME (*se détournant, hors de lui, pour la regarder, les yeux fixes.*)^{b)} – Tu as donc peur que je te le tue ! Oho ? Mais je n'y songeais pas ! C'est que voici un garçon qui a maintenant plus de droits sur toi que moi ! Mais c'est que j'ignore à présent si je peux encore lever les yeux sur lui ? Je ne suis que ton père, moi, et lui...

GEORGINE. – Horace !

JÉRÔME. – Écoute, écoute bien, et pèse soigneusement ce que tu vas me répondre (*Tout en tenant la tête tournée vers elle, il marche sur Horace, le saisit au col à pleine poignée de la main gauche et assujettit son épieu dans la droite.*) Si tu me jures, devant Dieu, que cet homme est ton... mari, et que vous avez couché ensemble, je te le laisse ; mais s'il ne t'est encore rien... (*Il fait tourner son épieu.*)^{c)}

JEANNE (*à genoux.*) – Jésus, sauve-nous !

GEORGINE. – Je jure devant Dieu...

HORACE. – Georgine !

GEORGINE. – que cet homme

JÉRÔME (*la voix rauque*) – Eh bien ?

GEORGINE. – est mon maître.

JÉRÔME. – Monstre ! (*Il repousse violemment Horace.*)

HORACE. – C'est faux ! Elle a menti !

JEANNE (*criant du fond de la chambre.*) – C'est faux, Jérôme !

JÉRÔME (*courant à Georgine*) – Est-ce faux ?

HORACE. – Oui !
GEORGINE. – Non, père !
JÉRÔME (*lui saisissant le poignet*) – Cet homme, es-tu à lui ? es-tu devenue sa femme ? es-tu devenue sa chose ?
GEORGINE (*d'une voix éclatante*).^{a)} – Je le jure devant Dieu.
HORACE. – Tuez-moi, elle est intacte !
JÉRÔME. – Donneras-tu un démenti à ma fille ? Sors d'ici, je ne me tiens plus !^{b)}
GEORGINE. – Horace !
JÉRÔME. – Et pour vous, le couvent, jusqu'à la mort, le couvent !
HORACE. – Ne m'oublie pas, je reviendrai. (*Il sort en courant.*)
GEORGINE (*poussant un cri*). – Horace !
JÉRÔME (*courant malgré soi après Horace*). – Il se sauve ! Fermez la porte ! Il se sauve ! qu'on me le rattrape. (*Il sort.*)
GEORGINE (*tombant à la renverse*). – Grâce !
JEANNE (*se relevant sauvagement*). – Il a tué la petite ! (*Elle ferme la porte de la chambre, pousse le verrou, et montrant le poing au travers de la porte, à Jérôme.*) Il m'a tué ma petite !

Scène II

La Rue devant la maison de Jérôme.

Même décor que pour la dernière scène du troisième acte^{d)}. Toutefois la lune est sensiblement plus haute, et les ombres plus étroites ; une moitié de l'étroite chaussée est baignée par sa lumière bleue.

La scène est d'abord vide. De vagues rumeurs se font entendre par rafales au loin. Au fond de la rue, une ombre se décolle de l'ombre et descend en dansant lourdement sur chacun de ses pieds, au sifflement de la chanson de la scène précédente. C'est Octave.

OCTAVE. – Seigneur Horace, merci de vos bontés grandes. Dans six mois j'aurai la folle, l'échevin me la donnera bien en récompense, et j'irai, assis dans mon carrosse, vous éclabousser jusque dans Angers. (*Il chantonne.*)

Messire Horace, Messire Horace,
Sachez que rien ne m'embarrasse !
Pour une fille et pour une dot
Il est sage que l'on complotte.

Oh ! qu'est-ce que cela ? *Optime, pulcherrime ; bene dictu, suaviter auditu^{d)}*, je fais des vers français ou à peu près ! La fortune et l'amour me donnent des ailes. Ah ! mes gaillards, j'étais trop laid, j'étais trop sot, j'étais trop crasse pour être jugé digne de vous.^{a)} Il n'y avait de bon temps que pour vous, de femmes que pour Jean, de compliments que pour Horace ? Pour moi le rebut, les sales besognes, les restants de bonne humeur, le balai de Catherine, les quignons de pain moisi.

Et maintenant ? Maintenant (*Il se dresse sur ses ergots, tend un de ses bras vers la fenêtre de Georgine, l'autre vers le fond.*) la foule met le feu à la maison de Benedictus, dans une heure il ne restera plus pierre sur pierre de ce logis de malheur ; Jean ? demain je monterai jusqu'au gibet le voir gigoter au bout de ses trois pieds de corde ; Horace ? ah ! c'est le plus joli de l'affaire ; le joli frisé s'est pour une fois fourvoyé dans un bien vilain passage. Parce que Jérôme n'est pas d'un caractère endurant. Je n'ai pas encore bu de son vin, mais je sais tout de même de quoi il retourne.

Le Malin te la donne !
mais Jésus te pardonne !

^{b)}Cela a bon air à dire. Mais toi, si le Malin te l'a donnée, tâche donc de te mettre bien avec Jésus, car je présume qu'il est grandement temps. (*Il recommence à se remuer gauchement.*) Et quant à vous, la mauviette aux airs de religieuse, il faudra vous arranger pour marcher droit quand vous serez devenue ma femme.^{c)} Ah ! cela vous changera de ton, mon alouette, on ne badinera pas dans ma maison.

La porte de la maison de Jérôme s'ouvre brusquement, Horace sort en courant.

OCTAVE. – Bonjour !

La porte se rouvre avec la même violence et donne passage à Jérôme. Horace a détalé par le fond, et s'est caché dans l'ombre. Désorienté, Jérôme aperçoit au bout d'un petit moment Octave qui est resté planté sur ses deux jambes au milieu de la chaussée.

JÉRÔME. – Ce n'est pas là mon vagabond. Pourtant... (*Il s'avance vivement vers Octave.*) Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais là ?

OCTAVE. – J'ai des oreilles et des yeux. J'écoute et j'entends. Je regarde et je vois.

JÉRÔME. – Tu espionnes ?

OCTAVE. – Le petit frisé aux yeux fendus que vous avez trouvé dans la chambre de Georgine s'est sauvé en courant par là.

JÉRÔME. – Aha ? tu es mon chanteur, alors ?

OCTAVE (*s'inclinant*). – Octave de Croutelles, Poitevin, élève chez Benedictus et votre humble serviteur.

JÉRÔME. – Faute du sanglier, je me contenterai du porc. Chante maintenant, toi qui sais si bien chanter ! (*Il lui donne en plein corps un grand coup de son épieu.*)

OCTAVE. – Grand Dieu ! A l'aide ! Il m'a tué !

JÉRÔME. – Courage, chante, vermine ! (*Il rentre en hâte chez lui et barricade sa porte.*)

OCTAVE (*à terre*). – A moi ! Jérôme ! Jérôme, là ! A l'aide ! Ahahaha !

Horace redescend rapidement.

OCTAVE. – Horace ! tu l'as vu ! tu témoigneras devant le bailli ! Oh là ! oho ! j'ai mal ! il m'a tué ! tu témoigneras !

HORACE. – Voilà de la besogne faite.^{a)}

OCTAVE. – Horace ! Horace ! je t'en conjure ! aide-moi ! porte-moi ! tu témoigneras ! (*La fenêtre de la chambre de Georgine se rouvre. Jeanne passe sa tête.*)

JEANNE. – Qui est-ce qui crie ? qui est-ce qui est tué ? Est-ce vous, Horace ?

HORACE. – Non, c'est Octave. Et Georgine ?

JEANNE. – Hélas ! Soyez maudit, maudit pour l'éternité.

HORACE. – Georgine !

OCTAVE. – Pitié, bonnes gens, pour l'amour de Dieu !

HORACE (*le repoussant du pied*). – Tais-toi ou je t'achève ! Qu'est-ce qui est arrivé à Georgine ?

JEANNE. – Elle est morte.

HORACE. – Morte !

JEANNE. – Oui, morte de frayeur, aux trois quarts morte.

HORACE. – Quelles bêtises racontez-vous ?

OCTAVE (*s'accrochant après les jambes d'Horace*). – Soutiens-moi, je suis ton ami, ton petit frère, tu témoigneras !

HORACE (*le rejetant à terre par le cou*). – Mais tu veux donc que je te fasse taire pour toujours ?

JEANNE. – C'est vous qui l'avez tuée, Horace, et vous m'avez perdue. Vous serez damné pour cela !

GEORGINE (*apparaissant à la fenêtre et appelant à mi-voix « Horace ! Horace ! »*).

HORACE (*se relevant*). – Est-ce vous, Georgine ?
GEORGINE. – Oui. Mon père m'a condamné au couvent pour la vie.
JEANNE. – Et moi à la prison. C'est vous qui nous avez perdues !
GEORGINE. – Je ne vous reverrai plus ?
OCTAVE. – Intercédez pour moi, Mademoiselle ! Votre père Jérôme m'a tué !
JEANNE. – Ah ! Horace, vous êtes un grand coupable devant Dieu !
HORACE. – Georgine, répondez-moi.
GEORGINE. – Je n'écoute que vous, Horace.
OCTAVE (*poussant des cris perçants*). – Au secours ! au secours !
HORACE. – Je le tue ! (*Il le menace. Octave se tait et s'agite par terre en gémissant.*)
JEANNE (*à la fenêtre*). – La prison, la prison pour la vie ! (*Elle s'accoude en sanglotant.*)
HORACE. – M'aimez-vous toujours ?
GEORGINE. – Quelle question, Horace !
HORACE. – Où est votre père ?
GEORGINE. – Dans la salle du bas, sans doute. Je ne l'ai pas entendu remonter.
HORACE. – Peut-il nous entendre ?
GEORGINE. – Non, elle donne sur la cour. Pourquoi ?
HORACE. – Avez-vous un grand courage, mon aimée ?
GEORGINE. – Aussi grand que je sens votre amour, Horace.
HORACE. – Je ne puis vivre sans vous. Le pouvez-vous ?
GEORGINE. – Non, Horace.
HORACE. – Alors, il faut me rejoindre.
GEORGINE. – Je le veux.
HORACE. – Quitter votre père, votre maison.
GEORGINE. – Je n'ai plus ni père ni maison.
HORACE. – Mais comment vous y prendre pour sortir ?
GEORGINE. – Il n'y a plus que vos bras pour moi, dans le monde. Recevez-moi, Horace ! (*Elle saute brusquement.*)
JEANNE (*stupéfaite*). – Georgine ! (*Elle disparaît dans la chambre.*)
HORACE (*tenant Georgine serrée et l'embrassant*). – Ma fierté ! Ma force !
GEORGINE. – Mon cœur vaillant ! Mon chevalier !
OCTAVE. – Votre père m'a tué !
HORACE. – Délateur. Ta haine est la cause de tout.

OCTAVE. – Son père m'a tué, on est quitte. Vous ne m'abandonnez pas, vous témoignerez, ou j'appelle, je vous dénonce ! (*Il s'accroche à la robe de Georgine.*)

HORACE. – Lâche-la !

JEANNE (*sortant par la porte*). – Il avait tellement perdu le sens qu'il en avait oublié mes clefs dans la chambre. Enfants ! où alliez-vous ? (*Elle referme la porte derrière elle à double tour.*)

HORACE. – Je vais où l'on peut être heureux sans crime.

GEORGINE. – Je vais où va Horace.

JEANNE. – Prenez garde !

HORACE. – Qu'est-ce qu'il y a ?

JEANNE (*montrant la fenêtre du second qui s'éclaire*). – Jérôme rentre dans sa chambre. Il va vous entendre et vous voir.

HORACE. – Que faire ?

JEANNE. – Attendre, se cacher.

Georgine. – Où ?

JEANNE. – N'importe, mais pas de bruit.

HORACE. – Là, dans l'ombre de la maison.

JEANNE. – Juste sous sa fenêtre, il ne pourra nous voir.

GEORGINE. – S'il veut sortir ?

JEANNE. – On l'entendra bien travailler après la serrure.

HORACE. – Silence ! (*Ils restent les yeux fixés sur la fenêtre éclairée.*)

GEORGINE (*à mi-voix*). – Papa !

OCTAVE. (*à pleine voix*) – Jérôme m'a tué ! Jérôme est un assassin ! Jérôme m'a tué !

HORACE (*éperdu*). – Mais te tairas-tu ?

JEANNE. – Sainte Vierge !

JÉRÔME (*Ouvrant sa fenêtre. Il est en bonnet de coton.*). – Encore cet écolier de malheur ! Je l'ai à peine écorché et il crie comme cent gorets.

OCTAVE. – Vous serez pendu, Horace témoignera, Georgine témoignera.

JÉRÔME. – Il faut lui faire peur ! (*Il lance un pot de fleurs dans le vide. Georgine s'effondre sur place. Octave, terrifié, se tait.*) Plus rien ? J'espère bien que cet oiseau de mauvais augure va clore son bec. Quelle triste nuit ! (*Il referme la fenêtre.*)

HORACE (*penché sur Georgine*). – Georgine, qu'as tu ?

JEANNE. – C'est la voix de son père, l'émotion l'a prise aux jambes, la pauvrete.

HORACE. – Georgine ! Réponds-moi, qu'as-tu ?

JEANNE. – Elle s'est trouvée mal, pardi, le sang vous tournerait à moins.

HORACE. – Il faut l'étendre, la ranimer. Posez sa tête sur vos genoux, Jeanne ; n'y a-t-il pas de vinaigre ?

JEANNE. – C'est l'effroi qui l'a saisie, elle est tombée comme un paquet. Tant d'émotion à cet âge.

HORACE. – Georgine ! Georgine ! Ce n'est pas naturel. Elle ne remue plus. Voyez si son coeur bat.

JEANNE. – Nous sommes jolis ! Elle peut y rester une heure comme une minute. Ma pauvre miette ! Voilà les hommes. Tu les connais à présent. Et qu'allons-nous devenir ? Quand je songe que c'est là la maison de son père...

HORACE. – Mais voyez donc si son coeur bat !

JEANNE. – Je rentre, je la ramène sur son lit, il ne sera pas dit qu'on aura laissé la fille de l'échevin sur le pavé devant la maison de son père...

HORACE. – Dieu juste ! Qu'y a-t-il donc ? Son coeur bat-il ? Voyez, nourrice, voyez, elle pleure !

JEANNE. – Elle pleure ? C'est que le réveil n'est pas loin. A son âge, être réduite à pleurer sur le pavé devant la maison de son père !

HORACE. – Voyez, son visage, son cou, ses épaules, tout est trempé de larmes.^{a)} Georgine, réveille-toi, c'est Horace qui t'en supplie.

Le bruit de la cavale de tout à l'heure éclate de nouveau à proximité. Le fond du ciel s'est coloré depuis quelque temps de lueurs rougeâtres et vacillantes.

HORACE (*soutenant la tête de Georgine*). – Ce sont mes amis, Jeanne, allez donc regarder où ils s'en vont, et si vous voyez Jean, amenez-le donc ici sans bruit.

Le brouhaha se rapproche. On entend le son nasillard et monotone d'une cornemuse auvergnate et d'un biniou breton jouant sans consonance.

JEANNE (*sans bouger de place*). – Ils vont réveiller le père de nouveau ! Quelle aventure ! quel péché sur nous !

HORACE (*regardant Octave qui est resté sans mouvement depuis tout à l'heure*). – Le capon fait le mort. Le pot de fleurs ne l'a pourtant

pas touché ! Georgine ! Elle continue à pleurer, sans bruit, je sens des larmes toutes froides qui coulent à travers mes doigts.¹⁾

Entre la cavalcade décrite par la nourrice dans la scène précédente. En tête Jean et Guillaumette – puis Pièdeboeuf, ivre, roulant aux côtés de Micheline.^{a)}

PIÈDEBOEUF. – Hohého ! Quelqu'un a-t-il rencontré le blondin ? Dites-lui que s'il a froid aux doigts, il trouvera chez lui bon feu pour se dégourdir.

MICHELINE. – Tais-toi donc, sac à vin de malheur, trogne adorée.

PIÈDEBOEUF. – Hé là ! qui va là ? Hého ! Voyez ? qui est là ?

HORACE (*courant au-devant de Jean*). – Jean, viens vite.

JEAN. – Est-ce toi, Horace ? Que se passe-t-il donc ?

HORACE. – Je ne sais. Il se passe des choses de toutes parts.

RENÉE. – Hé, mais, n'est-ce pas notre petit chevalier de tout à l'heure ?

CLAUDE. – Hé, mais, notre vaillant fuyard de tout à l'heure ?

HORACE. – Au nom du ciel, fais-les taire. Georgine est là.

JEAN. – Georgine ? Où donc cela ?

HORACE. – Là, par terre, évanouie.

JEAN. – Es-tu fou ? Georgine par terre ?

PIÈDEBOEUF (*trébuchant sur le corps d'Octave*). – Hé là, il pousse donc des écoliers sur tous les pavés, ce soir ?

MICHELINE. – Ah, douce Mère de Dieu, un mort !

JEAN (*s'arrêtant*). – Que disent-ils donc ? Un mort ?

HORACE. – Je ne sais pas ? Octave, je crois. Mais viens vite.

OCTAVE (*criant*). – A moi, bonnes gens, à l'aide, on m'a tué.

PIÈDEBOEUF. – Hé, voilà un mort qui crie bien fort !

JEAN (*penché sur Georgine*). – Apportez les torches, compagnons.

JEANNE. – Non, point de lumières. Vous voulez donc publier notre honte ?

OCTAVE. – A l'aide, c'est Jérôme qui m'a tué, c'est Jérôme, l'assassin !

Les torches se rassemblent autour de Georgine. Jeanne pousse un cri perçant. Jean, qui s'était penché sur la jeune fille, se relève.

JEAN. – Horace, qu'avons-nous donc fait ?

Rideau²⁾

Épilogue

La chambre de Georgine.

Le lit de l'enfant en occupe le milieu, la tête tournée vers les spectateurs ; aux quatre coins de la pièce, aussi loin que possible les uns des autres, quatre figures d'orants, agenouillés ; ce sont Jérôme, la nourrice, le pèlerin et Horace. Aux pieds du lit, debout, tête nue, son bonnet au poing, se tient Jean.

JÉRÔME. – Hélas, mon seigneur Dieu, prenez ma vie, prenez mon honneur, prenez mon salut. J'ai tué. J'ai frappé^{a)} devant moi, dans la nuit comme une bête sauvage, et le coup que je dirigeais sur autrui s'est retourné contre ma maison. J'ai tué. Et j'ai tué mon amour, j'ai tué la fleur et la mélodie de mes jours, j'ai tué ma précieuse colombe blanche, j'ai tué Georgine, j'ai tué ma petite fille.

LA NOURRICE. – Taisez-vous, Maître Jérôme. je ne peux pas supporter le son de votre voix, et vous n'avez pas le droit de dire des phrases pareilles. Il n'y a de coupable ici que moi. C'est moi qui avais la charge ici de la mère, qui ai mésusé de ma charge. Je suis la mauvaise intendante du bien qui m'avait été commis, je suis la mauvaise ménagère de l'existence qui m'avait été remise ; j'ai vu le péché naître, et j'ai ri au péché ; j'ai vu le malheur se lever et j'ai fait signe au malheur ; j'ai vu la mort approcher et je n'ai pas reconnu la mort. S'il m'était permis d'appeler encore votre regard compatissant sur la honteuse pécheresse que je suis, Très Sainte Mère de Dieu, puisque je ne dois plus retrouver ma petite adorée dans votre paradis, puisque je l'ai séparée de moi pour toujours, faites que les flammes de ma damnation ne m'attendent pas trop longtemps. C'est moi, Jérôme, c'est moi qui ai tué notre Georgine, c'est moi qui ai tué votre petite fille.

LE PÈLERIN. – C'est moi qui ai tué votre petite fille, Jérôme, et nulle autre personne que moi. Honte sur la fausse expérience que nous donne une vie passée dans le goût du monde, honte sur l'orgueil que nous inspire un pèlerinage aux lieux saints, honte sur la sécurité dont nous emplissent la confession de nos péchés et notre dessein d'expier. De vous tous, moi seul étais à même de nommer l'infortune qui se préparait ; je l'ai nommée, mais le siècle me tenait si fort et la confiance en moi, que j'ai pris pour une inspiration secrète ce qui

n'était que pitié mauvaise pour un joli visage. C'est moi qui, m'étant levé d'entre vous et étant sorti de la maison qui m'avait accueilli, suis allé quérir par la main la mort qui hésitait.

JÉRÔME. – Taisez-vous, car votre voix m'empêche de vous pardonner.

HORACE. – Et la mort, Jérôme, la mort, ce fut moi. Vos fautes à vous trois sont bien légères au prix de la mienne. Vous ne fûtes qu'ignorant de la mort, aveugle à la mort, ou complaisant à la mort. Vous ne fûtes qu'ignorant du péché, aveugle au péché ou serviable au péché. Moi je fus le péché. Georgine vivrait encore si je ne lui avais adressé la parole, si je n'avais pas vécu. J'ai tué votre petite fille, j'ai détruit la fleur, la clarté et le plaisir de votre vie ; mais en sus j'ai tué celle qui se préparait à racheter ma vie, et c'est moi, moi, moi seul qui ai tué Georgine.

JÉRÔME. – Tais-toi, car ta voix me donne envie de mal faire.

JEAN. – Horace ne l'aurait pas fait si je ne l'avais défié par mes railleries. Nous sommes trois qui avons pensé rire un instant, et voici notre maître recherché, sa soeur en prison, leur demeure consumée, mes compagnons dispersés. Tu as prétendu vivre une heure et voici là morte ta douce et jolie bien-aimée, voici Jérôme affligé pour la vie, une pauvre femme perdue, le salut d'un homme compromis, ton ami désespéré, et toi...

HORACE. – Et moi retranché du meilleur de moi-même, moi solitaire pour toute la durée d'une longue vie, moi ensemble affligé, perdu, damné, désespéré.

JEAN. – Tais-toi, Horace, car tu es celui de nous tous qui as le moins perdu.

*Fin du conte*¹⁾

La Chanson d'Octave
(Acte IV, Scène I)¹

¹ Voir les paroles des différents couplets p. 98.

ÉPILOGUE
(La Mort)

Comme il est précisé dans la notice sur les manuscrits (p. XX-XXI), Jean-Richard Bloch, après avoir remanié le texte de la première scène de *l'Épilogue* de 1922, ne l'a pas retenu pour la version définitive du *Cuistre mystifié*. Cela dit, le texte revisité et soigneusement corrigé de 1927 a d'autant plus sa place dans cette publication qu'il représente une version qui n'a été modifiée qu'à la dernière minute. C'est le dernier état du texte vu par l'auteur (*DA*, f. 350-364, p. 209-223). Il diffère sensiblement du texte de 1922.

Pour qu'on puisse mesurer l'ampleur de la révision par rapport au texte de 1922, la transcription accorde une bonne place aux corrections et aux variantes.

Scène I¹⁾

Décor : Une Rue
Entrent Madame, suivie de Margot.

MARGOT. – ... Et que la propre fille de Monsieur le Premier Échevin aurait, dans l'affaire, reçu un mauvais coup, et aurait été, la pauvre bichette, étendue roide morte d'un horion déchargé sur sa tête.

MADAME. – Voyez cette langue.

MARGOT. – Madame me croira si elle veut. Et ce horion déchargé par son père, par le Premier Échevin lui-même.

MADAME. – Tu me^{a)} contes des contes.

MARGOT. – ^{b)}Non, Madame. Et du haut de sa croisée.

MADAME. – Qu'on se taise.

MARGOT. – Je me tais. Et par le moyen d'un pot de fleurs.

MADAME. – Ça ! qu'ai-je dit ?

MARGOT. – C'est bien, Madame. Et d'un pot de fleurs en terre venu se briser sur son crâne.^{c)}

MADAME. – Tu veux un soufflet ?

MARGOT. – Comme il plaira à Madame.

MADAME. – Eh bien ?

MARGOT. – Je ne dis rien.

MADAME. – Quoi encore ?

MARGOT. – ^{d)}Non, non.

MADAME. – Je t'entends ?

..MARGOT. – Pas ça.

MADAME. – Et... un pot de fleurs ?

MARGOT. – Hum.

MADAME. – Et précipité du haut de la croisée ?

MARGOT. – Hon.

MADAME. – Et par son propre père ?

MARGOT. – ^{e)}Ouais.

MADAME. – Et la pauvre mignonne^{f)} étendue sur place ?

MARGOT. – ^{g)}Houin.

MADAME. – Ah ça ! parleras-tu ?

MARGOT. – ^{h)}Ah non !

MADAME. – ⁱ⁾Un soufflet ?

MARGOT. – De toute façon, j'en recevrai un.

MADAME. – Eh bien ! contente au moins ton envie de^{a)} bavarder.
MARGOT. – J'ai fini.
MADAME. – Oh ! Sainte Patience ! (*Elle la^{b)} giffle.*)
MARGOT. – Hé ! Madame, il fallait le dire plus tôt !
MADAME. – Qui t'a conté ces choses ? Que t'a-t-on dit ? Quand l'enterre-t-on ?
MARGOT. – Madame entend bien les cloches.
MADAME. – Mais que faisait-elle donc qui l'a mise en état de recevoir ce pot de fleurs sur sa tête ?
MARGOT. – Sous les fenêtres de son père, par la nuit noire et prête à suivre son galant.
MADAME. – Une pécore. Une effrontée !^{c)}
MARGOT. – Elle ? ^{d)}Si Madame l'avait vue, si douce, si modeste, si bichette.
MADAME. – Assez ! Elle se^{e)} révoltait contre l'autorité paternelle^{f)}. Et si mon neveu Bertrand ne songe à changer de conduite, qu'il redoute pareil malheur.
MARGOT. – Mais pour le petit écolier...
MADAME. – Quel petit écolier ? Oui, quel ? Voyez la^{g)} dessalée.
MARGOT. – Madame se rappelle bien, ce joli bouclé qui fit, l'autre nuit, si belle peur à Madame ?
MADAME. – La petite garce, avec son bouclé.^{h)} Ces contes de filles dissolues, d'écoliers luxurieux et d'échevins infanticidesⁱ⁾ me mettraient bien en colère.^{k)} Mais quels sont ces gens-là ?
MARGOT (*niaise*). – Madame, je ne sais.
Pièdeboeuf et le Cabaretier sont entrés et causent entre eux.
MADAME. – Ils^{l)} marquent bien mal. Tu dois les connaître.
MARGOT. – Madame me flatte.
MADAME. – Va leur demander, va leur demander. Eh bien, te grouilleras-tu ?
MARGOT. – Que faut-il que je leur demande, Madame ?
MADAME. – Dieu, la stupide bourrique ! Va les interroger, je te dis.
MARGOT. – Sur quoi faut-il que je les interroge, Madame ?
MADAME. – Prends garde à ne pas faire la bête.
MARGOT. – Mais encore, Madame ?
MADAME. – ^{m)}Va t'informerⁿ⁾ de cette affaire et des suites de ce grand malheur.
MARGOT. – Quelle affaire, et quel malheur ?
MADAME. – Ah !

MARGOT. – J’y vais, Madame, j’y vais.^{a)} Messieurs, je suis votre servante. Ma maîtresse, Madame la Marquise de Hauterive, est là qui voudrait savoir de vous...

MADAME (*s’approchant vivement*). – Mon Dieu, que de paroles! Cette fille ne vient à bout de rien. Mes braves gens, contentez un peu ma curiosité. Que se passe-t-il de neuf, que dit-on touchant cette triste aventure ?

LE CABARETIER. – Mon Dieu, Madame la Marquise, tout est^{b)} dans un désordre étrange.

MADAME. – Qu’entendez-vous par là? Quel désordre ? En quoi étrange ?

LE CABARETIER. – Eh bien, Madame la Marquise, est-ce à y rien comprendre ?^{c)} Hier matin, tout était en repos, dans la ville^{d)}, et voici qu’en un tourne-main^{e)} le trouble se répand, des bandes se forment, l’incendie s’allume, les hommes les plus doctes sont convaincus de larcin, les filles les plus réputées, de sorcellerie, les jeunes demoiselles vertueuses s’enfuient de la demeure paternelle avec des jeunes écoliers innocents, on crie, on s’interpelle, on s’accuse, on se frappe, le sang coule, il y a mort d’homme, il y a mort de femme, la maison du premier citoyen est plongée dans le deuil, la cité entière dans l’inquiétude et l’étonnement. D’où vient cela ? qui l’a causé ? Est-ce un mauvais air qui a soufflé ? Madame la Marquise peut-elle répondre à cette question ?

MADAME. – Que [cet] idiot me fatigue avec ses interrogations perpétuelles. Au fait, mon brave homme, au fait !^{f)}

LE CABARETIER. – Si Madame la Marquise veut bien me le permettre, je ne suis pas sorti du fait. Il y a, par exemple, Maître Benedictus, un homme instruit, Madame la Marquise, et, notez bien, un homme très instruit, eh bien ne le voilà-t-il pas tomber sous le coup des^{g)} lois, sous l’inculpation d’avoir détourné le bien de ses^{h)} pensionnaires, et comme tel, lui, un docteur, Madame la Marquise, un homme instruit, emmené...

LA MARQUISE. – Dieu ! ceⁱ⁾ damné n’en finira jamais avec ses hommes instruits et ses Madame la Marquise.^{k)} Parlez, vous.

PIÈDEBOEUF. – Eh bien, comme mon^{l)} camarade vous le dit, ce grand savant était un voleur d’argent,^{m)} autant que voleur de filles, débauché, ivrogne...

MADAME. – Comme on parle en ma présence ! Où sommes-nous tombés ? Quel siècle, quelles moeurs, quelle société !

LE CABARETIER. – Si Madame la Marquise veut bien écouter...

MADAME. – Vous êtes une bête, laissez-moi.

PIÈDEBOEUF. – On écoute les gens, quand on les a questionnés.

MADAME. – Vous êtes un grossier, taisez-vous. Et toi, putain, viendras-tu ? ^{a)}(*Exeunt.*)¹⁾

PIÈDEBOEUF. – Si le respect ne nous bridait pas !

LE CABARETIER. – Bah ! elle est connue pour être une vieille folle. Mais ^{b)} qu'avais-tu donc de si urgent et de si mystérieux à me dire ?

PIÈDEBOEUF. ^{c)} – Je suis ici comme un homme qui sent déjà la corde autour de son cou. Tu sais ce qu'il s'est passé, la nuit dernière ? On donnait la chasse à ce gros sac à graisse, on est entré dans sa maison à sa suite, et, je ne sais comment, le feu s'est trouvé mis à la mesure.

LE CABARETIER. – Voire, mon compère Pièdeboeuf, si tu me le dis, je dois te croire.

PIÈDEBOEUF. – Je t'en fais serment devant Dieu et le jure par le feu rouge. Toi, mon compère, tu es un homme bien disant et tu sais te faire écouter. Répands hardiment ^{d)} le bruit que je suis mort. Pièdeboeuf est mort.

LE CABARETIER. – Qu'il repose en paix. Mais, ce magot, que vous avez, soi-disant, déterré sous une pierre de foyer ?

PIÈDEBOEUF. – ^{e)} Les monnaies ont été reconnues par ce petit écolier qui fréquente chez toi...

LE CABARETIER. – Ah ? Le petit Jean ?

PIÈDEBOEUF. – C'est cela même : ^{f)} elles leur avaient été détournées, à ses compagnons et à lui, par son maître. Eh bien, il m'a donné sa part. C'est un gentil garçon. La voici. Voici les angelots et les ducats. Mais, tu comprends, on n'aurait qu'à les trouver sur moi... Les gens sont si malintentionnés ! Il vaut mieux que je disparaisse un peu. Quand mon innocence sera bien prouvée, je reviendrai.

LE CABARETIER. – Eh bien, va, les gens du Roi n'auraient qu'à paraître.

PIÈDEBOEUF. – Je reviendrai sûrement. D'ici là, je dois prendre le large.

LE CABARETIER. – Bien. Retire-toi alors. ^{g)}

PIÈDEBOEUF. – Le gros sac à graisse est en fuite. Un bon hasard peut l'amener sur mon chemin. Le ciel me doit ^{h)} ce plaisir. Sa vieille sorcière de soeur est en prison. Toi, occupe-toi à rendre ma réputation aussi nette que le derrière de la Très-Sainte-Vierge.

LE CABARETIER. – Fie-t-en à moi. Adieu. Va-t-en.

LE CUISTRE MYSTIFIÉ – ÉPILOGUE (LA MORT)

PIÈDEBOEUF. – Pour tout le monde j'étais ivre, et j'ai, cette nuit, péri dans l'incendie de cette maison.

LE CABARETIER. – La chose est entendue^{a)}. Éloigne-toi. Va-t-en.

PIÈDEBOEUF. – Plus vite ton éloquence travaillera et plus il restera de cette bourse à dépenser à l'enseigne des Trois Dames de Coeur. Tu me comprends ? ^{b)} Encore un mot. Accompagne-moi trois pas pour que je te confie un détail encore...

LE CABARETIER. – Ah,^{c)} le misérable, tu veux donc ma mort.

Pièdeboeuf sort en traînant le cabaretier derrière soi.

La chanson d'Octave (H f. 304)

1^{er} couplet

(Acte IV, Scène I, v. *supra*, p. 79.)

La Belle s'en va au bois d'amour...

2^e couplet

(V. *supra*, p. 90.)

Berger, berger, mon doux berger, etc.

3^e couplet

Dans ses mains tient un p'tit oiseau

A qui elle raconte ses peines

Et moi je suis son amoureux

Et n'ai jamais eu ce bien d'elle

4^e couplet

Faut-il être si près d'un ruisseau

Endurer les soins que j'endure ?

Beuvez, beuvez, chers amants beuvez,

Car c'est pour vous qu'le ruisseau coule.

5^e couplet

(Acte IV, Scène I, v. *supra*, p. 79.)

Faut-il être si près du rosier...

Notes et variantes

Page 1

¹⁾ Le titre est suivi d'un début de dédicace : *en l'honneur et à la mém*, biffé, dont on peut lire le texte intégral sur le f. 145 qui devait probablement précéder la page de titre (*H*, f. 151) : « en l'honneur à la mémoire de / Richard Wagner cet hommage / indigne ». Voir *infra*, *Préfaces*, p. 115.

Page 3

a) Parler, terminer... ? Tu ne vaux pas une rime riche (*R*).

Page 4

a) galants (*R*)

b) Réplique de Jean : Je ne le nie pas. Est-ce toi qui m'as rencontré ? (*R*)

Page 5

¹⁾ Suivent six lignes, plus une réplique d'Octave, retranchées.

a) Elle m'a rendu tout guilleret. (*R*)

Page 6

a) Je m'arrête tant que je peux, mais je sais où il me conduit. Vers (*R*)

b) massif (*R*)

c) frissonnant (*R*)

d) Je me sens plein de sympathie pour lui. (*R*)

e) Son inlassable babil me fait mal. (*R*)

f) Mais nos deux crânes ne sont pas des logis de même espèce. Il y abrite le rire, la joie, l'image des femmes. Moi, je... (*R*)

Page 7

a) Tiens-toi à l'écart de son influence. (*R*)

Page 8

¹⁾ Aucun personnage ne répond à ce nom dans la pièce.

a) (c'est en passant par hasard chercher un pot de confitures de prune que je l'ai entendu) (*R*)

b) Comme c'est drôle ! (*R*)

Page 9

- a) Ton expérience ne me fournirait pas une seule raison des choses qu'il va falloir que je me persuade. (R)
- b) pour moi (R)

Page 10

- a) Mais pourquoi, mère, pourquoi changer ? (R)
- b) au milieu des choses que tes mains, celles de mon père, de maman autrefois m'ont une à une apportées ! (R)

Page 11

- 1) « Lugete, o veneres cupidinesque », dans la traduction *rimée* de Bloch. L'original n'est pas rimé.
- a) rythmes (R)

Page 12

- 1) Azay-le-Rideau, entre Chinon et Tours.
- a) Depuis mon enfance j'ai toujours vécu seul, ou avec quelques garçons comme compagnons [...]. (R)

Page 15

- a) Il me semble que je l'aimerais si j'avais la chance de lui être présentée.

Page 16

- a) Vous ne pouvez pas imaginer de spectacle plus affligeant, Messire, que ce petit enfant et ce vieil homme ensemble. (R)
- b) Quand il veut le prendre dans ses bras, il lui met la tête plus bas que les pieds, quand il veut lui apprendre à marcher il le campe de travers sur ses jambes ; il oublie de lui essuyer la bouche, et quand il y pense, il lui écorche le nez à force de la frotter, et le fait crier. (R)

Page 17

- a) fermières (R)
- b) et qui fait la vendange. (R)
- c) S'il lui venait moitié autant d'honneurs qu'à vous, pensez-vous que je n'en serais pas plus heureuse que lui ? (R)
- d) (*touchée, trouve dans son instinct la sûre indication de sa conduite et dit souriant*) (R)

Page 18

1) *impluvium* : ouverture carrée laissée au milieu d'un toit (surtout de l'atrium) pour recevoir le jour et les eaux pluviales.

2) Large bande pourpre. *Laticlave* est masculin (*laticlavium*), mais le féminin existait aussi (*TLF*).

a) nous ramenons tout à la mesure des besoins de notre corps (*R*)

b) flottante (*R*)

Page 19

a) BENEDICTUS. – Les hauts faits ont toujours eu leurs poèmes épiques, les grands hommes leurs panégyriques. (*R*)

b) (*pourpre de confusion*) (*R*)

Page 20

a) (*légèrement agacée et tout de même, pour la première fois, satisfaite qu'il soit parlé d'elle*) (*R*)

Page 21

1) Orthographe ancienne de « jaseran ».

2) *Oiseau rare*. L'expression vient soit de la première satire du poète latin Aulus Persius Flaccus, de l'époque de Néron, soit de Juvénal (6, 165).

a) à l'italienne (*R*)

b) les bonnets à l'italienne (*R*)

Page 22

1) La vertu est quelque chose d'élevé, de sublime, de majestueux, d'invincible, d'infatigable ; le plaisir, mesquin, servile, anémié.

2) Une douzaine de lignes rayées, Benedictus cherchant encore à étaler son érudition et celle de son élève, avec notamment une citation tirée d'un « philosophe » qui n'est pas nommé.

Page 23

1) Traduction assez libre par Bloch du poème non rimé de Catulle, « Vivamus, mea Lesbia, atque amemus ».

a) J'aimerais tant à l'entendre. (*R*)

Page 25

1) Saint Colomban, moine irlandais (né vers 545, mort en 615), fondateur de nombreux monastères sur le continent, dont celui de Luxeuil. Saint Gall (551-646), disciple de saint Colomban, fondateur en Suisse du monastère de son nom. Saint Kilian (640 ? - 689 ?), évêque de Würzburg, martyr. Saint

Willibrod (658-739), archevêque d'Utrecht, évangélisa la Frise, la Flandre et le Luxembourg.

2) Sainte Radegonde, morte en 587 à Poitiers, où elle fonda le monastère de Sainte-Croix.

a) Où est la vieille sorcière que l'enfer lui a donnée à lui pour soeur et à nous pour marâtre ? (R)

Page 27

1) « Iamque pedem referens » : Il est justement de retour.

Page 28

1) Sainte Monique : mère de saint Augustin. Fête le 4 mai.

a) *Jean grince des dents* (R)

Page 30

a) Si cela était, ce serait effrayant. (R)

b) Laissons-là le maudit gaillard. Toutefois, je (R)

c) sincèrement (R)

Page 31

a) Les injures viennent de trop bas, elles me passent sous le pied. (R)

b) HORACE (*saisi, à part*). – Qu'a-t-il ? (R)

Page 32

a) Allez-vous l'insulter en lui jetant des sacs d'or sur les genoux ? (R)

Page 33

1) La suite de la réplique se présente ainsi : Et le voilà maintenant qui rôde (R) sous la pluie comme un chien en quête de charogne.

a) Il ne sera jamais assez tôt pour ce jeune présomptueux d'apprendre ce qu'est la vie, et de connaître qu (R)

b) d'avoir damé le pion à Jérôme et (R)

c) sans avoir pensé à la récolte qu'elle lui donneront (R)

d) et la haine (R)

Page 34

1) **sort** : au pluriel, procédés magiques censés faire connaître l'avenir (TLF).

a) Avant huit jours, Horace complotera avec Jean. (R)

b) J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai chassé Jean, j'ai rendu Horace amoureux, je me suis assuré d'Octave, je l'ai lâché sur leur piste. (R)

c) Dans *V¹* suivent les répliques suivantes :

BENEDICTUS. – Vieille sorcière, explique-toi !

CATHERINE. – Qu'il ne lui adviene rien de fâcheux, ou ta réputation y restera. Crois-moi, Benedictus, cet enfant est marqué, plusieurs destins sont liés au sien. La nuit dernière à minuit, une voix d'homme m'a appelée trois fois mon nom, je me suis relevée, j'ai marché vers le couchant les yeux fermés, et les yeux fermés, je suis arrivée au seuil du jardin ; là j'ai compris qu'il fallait voir et j'ai regardé. Benedictus ! il y avait au fond du petit jardin trois spectres qui remuaient la terre pour y creuser chacun une fosse ; l'un c'était Horace, le second c'était toi, le troisième...

BENEDICTUS. – Le troisième ?

CATHERINE. – C'était une femme. Prends garde à l'enfant, qu'il ne lui arrive aucun mal.

BENEDICTUS. – Viens boire, vieille sorcière, et cesse de me faire des contes. Tu as rêvé.

CATHERINE. – J'ai vu.

BENEDICTUS. – Alors prends garde de te taire, ou tu risques de monter sur le bûcher avant que je ne descende dans la tombe que tu m'as creusée.

CATHERINE. – Veille sur Horace, Benedictus. (*R*)

Page 36

a) Les répliques qui suivent dans *V¹* :

HORACE (*avec un rien de gloriole*). – Je me suis quasiment enfui de chez Benedictus.

JEAN (*au comble de la stupeur*). – Non ?

HORACE. – Voilà.

JEAN. – Tu as donc offert la fleur de ton amour à la vieille sorcière ?

HORACE (*avec un sourd tremblement dans la voix*). – Benedictus et Octave m'ont raillé jusqu'au sang.

JEAN. – Saint Hilaire ! La pelle qui s'est moquée du fourgon !

HORACE. – Je ne me sens pas plus d'humeur à subir tes sottises que celles d'Octave, elles ne valent pas mieux.

JEAN. – Ce n'est pas mon avis ; plaisanterie de coquebin sent l'aigre.

HORACE. – Adieu.

JEAN. – Ha ! compagnon, ami, tu ne te sauveras pas avant de m'avoir appris à qui tu portes ton coeur et ce petit bouquin. (*R*)

Page 37

a) Mais as-tu seulement songé à te réformer toi-même, toi que Benedictus vient pendant six ans de modeler à son image ? (*R*)

b) eh bien, va maintenant chez Georgine, mon cher, et (*R*)

c) La première souillon de cuisine ne fait-elle pas la différence de qui vient à elle les yeux ouverts ou de qui vient les yeux tournés derrière ? (R)

Page 40

- a) c'était une petite personne que je vous nommerai pas (R)
- b) comme un petit Jésus (R)
- c) reprend goût à la vie (R)

Page 41

- a) J'ai vu ce que j'ai vu. (R)
- b) Et si vous avez peur qu'on ne se répande en mauvais propos, apprenez que je n'ai jamais trahi un secret (R)
- c) et toute mon insistance ne pouvait rien sur sa réserve.(R)

Page 50

- a) (Avec désespoir) (R)
- b) Est-ce que je l'aime ? Voilà la première fois que je me pose cette question. (R)
- c) depuis hier
- d) Aime-t-on, quand on ne sait encore ce qu'est ainsi la première femme que l'on rencontre ? (R)

Page 51

- a) Vous me semblez craindre bien fort que je ne l'envoie passer quelques mois dans un cul de fosse. (R)

Page 52

1) Dans V', s'intercale ici un long monologue à l'état de brouillon. Le texte retranché va du f. 83 v° au f. 84 r°) :

Je peux le faire à présent puisque je suis libre. (*Il s'arrête.*) D'où vient que mon coeur se pince ? (*Il penche petit à petit la tête.*) Si je pouvais savoir exactement à quoi je pense tout au fond de moi, à quoi je pense sans arrêt et qui m'empêche de rejoindre cette grosse fille ! (*Avec un grand soupir.*) Qu'est-ce donc qui a mal en moi, qui est triste en moi ? Est-ce ce soir de printemps ? est-ce l'odeur de la terre mouillée qui me prend à la gorge ? Ou serait-ce – serait-ce Georgine qui souffre là-bas ? [et à qui j'ai fait un mal irréparable (R)]. (*Avec un intense effort de réflexion.*) Georgine ! Est-ce que je ne lui ai pas fait un mal irréparable par ma sottise vani [*sic*] Est-ce que je n [*sic*] Est-ce que je n'ai pas été assez misérable pour lui jouer la comédie ? Georgine qui se sera [*sic*]

Qui me dit que nous avons été deux à jouer la comédie ? [Qui me dit qu'elle n'était pas plus sincère Est-ce qu'il n'était pas visible clair com Et si elle avait (R)] Mais alors... Mais alors je suis un misérable, je suis vraiment un meurtrier ! Et quoique je souffre, de la souffrance de Georgine, serait-ce vraiment que... ? [je l'aimerais je l'aime ? (R)]

Oh ! je suis là seul, au fond de la nuit noire, à me monter la tête. Il sera bien temps de penser à tout cela demain.

a) Cela me donne envie de te caresser. (R)

Page 54

1) *coquebin, -ine* : (masc. le plus souvent) : jeune personne, le plus souvent jeune homme naïf, innocent (TLF).

a) Elle ne sait ce qu'elle dit. (R)

b) dans quel bouge ces deux-là se sont-ils glissés, Au diable (R)

Page 55

a) et les coeurs de toutes les femmes traînent après ses talons (R)

Page 56

1) *Non olet* : N'a pas d'odeur. Allusion au mot devenu proverbial, attribué à l'empereur Vespasien qui soumettait à l'impôt les latrines : « Pecunia non olet » (L'argent n'a pas d'odeur).

a) (donnant une poignée de main à Horace) (R)

Page 57

a) (Le reste se perd dans le brouhaha constant que font les buveurs.) (R)

b) La plus belle poitrine (R)

Page 59

a) « Et qu'alors par cela elles me font horreur ? » (V^l)

Page 60

1) *frocard* : péj. Moine (TLF).

Page 61

1) Dans la première version : « comme Phébé est à l'orient ». Phébé : Diane, déesse de la lune et de la chasse et, au sens figuré, nuit au clair de lune.

Page 64

a) – Je ne m'en doutais pas (R)

Page 67

- a) de fer (R)

Page 68

- a) Horace, vous êtes mon précieux (R)
b) et que rien n'existe plus à côté de lui (R)
c) Je le sais depuis que vous me l'avez dit (R)

Page 69

- a) (*Il pose sa tête sur ses genoux.*) (R)
b) et de la bercer doucement (R) [pour y] apaiser (R)
c) quand vous en êtes-vous aperçu ? (R)

Page 70

- a) Je vais tout vous dire Vous allez comprendre pourquoi je vous ai quittée tout à l'heure si brusquement (R)

Page 71

- 1) **grabouiller** : certains le mettent en relation avec « grabuge » (TLF).
a) HORACE. – C'est une chose folle d'être compris comme je le suis par vous. (R)
b) (*souriant à un souvenir de leur première conversation qui lui revient*) (R)
c) Vous ne savez pas tout ! (R)

Page 72

- a) vous m'aimez, n'est-il pas vrai ? (R)
b) et que les mots que nous prononcions faisaient monter et battre mon coeur dans ma gorge, j'ai perdu la tête (R)
c) senti (R)
d) cette liberté que je revendiquais contre toi en passant cette porte ! La liberté de tout devoir toujours à tous, d'être sur la piste de la femme comme un pauvre loup en quête de son dîner, d'être l'éternel créancier d'un monde qui ne vous paye jamais le bonheur qu'il vous doit Et c'était ça (R)
e) Mon adoré (R)

Page 73

- a) Il faut donc partir (R)
b) pour la mettre en terre. (R)

Page 74

- a) Ah ! me voilà fraîche ! (R)

Page 75

- a) Tu veux notre mort. (R)

Page 76

- a) (*Il l'embrasse.*) (R)

Page 79

- a) ce bras et cette main ? C'est le bras de Jérôme tu peux venir tâter, et (R)
b) Tu peux venir tâter (R)
c) Encore toi, petite misérable (R)
d) Je t'écraserai la cervelle sous le talon (R)

Page 80

- a) Silence ! (R)
b) Ce que je fais ? Je voudrais bien qu'on me le dise ? (*Il lui saisit le bras.*) Tu ne savais pas ce que c'est que de faire rougir un vieillard de sa fille devant le monde ? (R)
c) Je t'en débarrasse. (R)

Page 81

- 1) Le ms de V² donne, par inadvertance, « second acte ».
a) Oui ! Cet homme est mon maître sa femme sa chose [*sic*] (R)
b) qu'on ne te revoie jamais (R)

Page 82

- 1) *Optime, pulcherrime ; bene dictu, suaviter auditu* : Rien de meilleur, rien de plus beau ; bon à dire, doux à entendre.
a) J'étais le laquais, vous étiez les maîtres, il (R)
b) C'est très gentil à dire Ça vous donne (R)
c) Il faudra apprendre ce que c'est que la vie (R)

Page 83

- a) Jérôme m'a débarrassé d'un triste métier (R)

Page 86

- a) Ma main en est rendue tout humide (R)

Page 87

- 1) C'est ici la fin de la version *V'*.
- 2) Suivi de cette indication scénique : « (Mais la première scène de l'*Épilogue*, qui peut se jouer sur le proscenium, s'entame sans interruption.) »
 - a) PIÈDEBOEUF. —Hohé ! avez-vous rencontré le blondin ? Quelqu'un a-t-il rencontré le blondin ? Dites-lui qu'il reste dans ma trique une petite provision. (*R*)

Page 88

- a) dans le noir (*R*)

Page 89

- 1) *Ride* [*sic*] (*R*)

Page 93

- 1) « Chapitre premier » dans *DA*.
- a) fais (*R*)
- b) Nenni (*R*)
- c) *PR* : Et d'un pot de fleurs en terre qui s'est venu rompre sur son crâne.
- d) Nul mot. (*R*)
- e) Hin. (*R*)
- f) restée (*R*)
- g) Hin. (*R*)
- h) Je n'aurai garde. (*R*)
- i) Veux-tu que je te baille un (*R*)

Page 94

- a) jaser (*R*)
- b) bat (*R*)
- c) *PR* : Voilà bien nos bourgeoises d'aujourd'hui, à la fois pécore et effrontée.
- d) Bonne Vierge, Madame, (*R*)
- e) rebellait (*R*)
- f) Dieu l'a punie. (*R*)
- g) dévergondée (*R*)
- h) Je vous caresserai le dos du bois de ma canne, méchante effrontée, si vous me touchez encore un mot d'une si sottie aventure.
MARGOT. — C'est bien, Madame. (*R*)
- i) ne font qu'échauffer ma bile (*R*)
- k) Tu as compris ?

MARGOT. – Il en sera comme Madame voudra.

MADAME. – Il en sera comme Madame voudra ? Ardez la sainte N'y touche. (R)

l) ont la mine fâcheuse (R)

m) Faudra-t-il te le répéter cent fois ? (R)

n) t'enquérir (R)

Page 95

a) Bonnes gens (R)

b) jeté (R)

c) PR : est-ce à y comprendre miette ?

d) PR : Hier matin, tout, dans cette bonne ville, était quiet et repos

e) l'émoi (R)

f) PR : Que ce manant idiot me fatigue ... Au fait, bonhomme, au fait !

g) justes édits de Sa Majesté (R)

h) disciples (R)

i) maraud (R)

k) C'est un sot, il n'y entend rien. (R)

l) compère (R)

m) PR : autant qu'il était voleur de filles, un paillard, un ribaud...

MADAME. – Comme ce croquant me parle. Mais où sommes-nous tombés ? Quel siècle, quelles mœurs, quelle société ! Suis-moi, gaupe, je ne veux plus rien avoir à faire avec cette canaille.

Page 96

l) *Exeunt* (lat.) : Elles sortent.

a) PR : Vous êtes un rustre, plus un mot. Et toi, carogne, viendras-tu ? Allons, marchons. Elles sortent.

b) laissons cela, mon compère Pièdeboeuf, et explique-moi pourquoi tu m'as forcé à sortir de mon auberge pour m'entretenir avec toi (R)

c) PR : PIÈDEBOEUF. – Eh bien, mon compère, je suis ici comme un homme qui sent déjà la corde nouée autour de son cou. et l'on doit être présentement à me chercher dans tous les mauvais lieux de la ville, et tu voudrais que je m'attarde dans ton cabaret ?

LE CABARETIER. – Mille grâce pour mon enseigne.

PIÈDEBOEUF. – Tu sais ce qu'il s'est passé, la nuit dernière ?

LE CABARETIER. – Hélas, mon Dieu, mon compère Pièdeboeuf...

PIÈDEBOEUF. – Quitte là tes Hélas mon Dieu et ne fais pas plus longtemps l'hypocrite, car le poing me démange terriblement d'avoir à s'expliquer en douceur avec un chrétien sur toute cette affaire.

LE CABARETIER. – Soit, et ne nous brouillons pas quand peut-être tu n’as plus que peu d’instant à vivre.

PIÈDEBOEUF. – Holà, quoi ? qu’est-ce donc ? Peu d’instant à vivre ? que dis-tu là ? De qui le tiens-tu ? As-tu appris quelque chose ? Oh, mon compère, mon ami, pour Dieu, sauve-moi.

LE CABARETIER. – Je ne sais rien de plus que ce que tu m’as dit, que la corde te serrait déjà la gorge.

PIÈDEBOEUF. – Ah, le brutal, me tourner le sang de la sorte. Tu connais le gros de l’histoire. Cette nuit, quand donnant la course à ce gros sac à graisse, on est entré dans sa maison à sa suite, nous avons forcé la porte d’une pièce retirée, nous y avons découvert des instruments qui ne laissent aucun doute sur les diableries que sa soeur pratique et qui prouvent sa sorcellerie aussi sûrement que ma vie ne tient qu’à un fil et, je ne sais comment, le feu s’est trouvé mis à la mesure.

LE CABARETIER. – Et c’est alors que, de courroux, vous avez bouté le feu à la maison ?

PIÈDEBOEUF. – Voilà, mon compère, à quoi je voulais en venir avec toi ; le feu, c’est la sorcière elle-même qui l’a mis à son antre pour anéantir ce qui la trahissait si bien ; tu penses que nous n’avons eu garde de tout laisser périr ; il s’en est sauvé assez pour la conduire droit au bûcher, mais il s’en est consumé assez pour m’envoyer, moi, baller sans autre forme de procès, au bout de trois pieds de chanvre.

^{d)} *PR* : Répands hardiment tout ce que je viens de te dire. Quand mon innocence sera bien établie, je reviendrai. D’ici là, Pièdeboeuf est mort. Qu’il repose en paix.

^{e)} Autre histoire dont ma conscience n’a pas plus à s’embarrasser, mais où les mauvais propos trouveront un cours trop facile. Ces doublons (*R*)

^{f)} pour leur avoir été détournées, à lui et à ses compagnons, par son maître indigne, et il m’a sur le champ fait libéralité de sa part. Voici les angelots mignons et les ducats chéris. Interroge le garçon, il te confirmera ce que je te déclare ici. Mais je ne puis m’attarder. (*R*)

^{g)} *PR* : C’est fort bien dit. Retire-toi au plus vite.

^{h)} cet amusement (*R*)

Page 97

^{a)} mais compère Pièdeboeuf, quitte la place (*R*)

^{b)} LE CABARETIER. – Je comprends à merveille, mais pour l’amour du ciel qu’on ne nous voie pas ensemble, va-t-en, va-t-en. (*R*)

^{c)} traître (*R*)

Préfaces

Les textes préfaciels qui suivent (H. f. 142-144 et 146-150) sont conservés avec les manuscrits autographes et copies d'*Horace* et du *Cuistre mystifié*.

Le premier texte, qui est un brouillon incomplet, est précédé d'une page de titre (f. 140) :

Le Cuistre mystifié
Conte dramatique en quatre actes

[En bas du feuillet :] 1900-1910 / Jean Richard-Bloch

Le f. 141 qui suit est un bout de papier avec cette indication :
« Publication de *l'Inquiète* et d'*Un Début en amour*

Décision qui n'a pas été exécutée (mais *l'Inquiète* avait été jouée en 1910-11 »¹

La mémoire des dates n'est pas le côté fort de J.R.B. Il est vrai que ce texte, qui n'a pas sa place ici, doit dater de 1927, puisque *Le Cuistre mystifié* y est débaptisé².

Dans son *Avertissement* de 1912, Bloch se souvenait encore très exactement de son expérience de janvier 1911 (voir *infra* p. 115). Dans une note bio-bibliographique, rédigée également en 1912, il se trompe en revanche grossièrement, en datant la première de *L'Inquiète* du 31 janvier 1909. Ce texte a été publié par Jean-Marie Comte dans le bulletin n° 1 de l'Association Études Jean-Richard Bloch (1994), p. 5-8, p. 6 pour la datation.

¹ Sic – sans parenthèse fermée.

² Je me suis donc trompé, dans mon article sur *L'Inquiète*, en tenant ce feuillet pour « contemporain » de l'« Avertissement » (« Autour de *l'Inquiète* ». Dans *Regards sur le théâtre de Jean-Richard Bloch*. Textes réunis par Sylvie Jedynak. Publication de l'Association Études Jean-Richard Bloch. Cahier N° 2, Paris, 2005, p. 103).

Projet de préface
(H. f. 142-144)

Les deux oeuvres que l'auteur soumet aujourd'hui au public qui lit et qui pense, sont des oeuvres de théâtre. Et comme telles il semblerait que de les publier sans avoir tenté de les faire jouer¹ soit un aveu d'impuissance dramatique. C'est du moins ce que prétend le lieu commun de la bourgeoisie, d'après lequel une [pièce de théâtre] est faite² avant tout pour être représentée ; – qui se contente même de grandes pauvretés qu'on lui offre avec cette réflexion : « qu'importe, puisqu'elles tiennent bien la rampe »³.

Et les deux oeuvres ne sont pas opportunes (le public qui lit est plus [sic] que le public de théâtre). Ce que recherche le théâtre d'aujourd'hui. Ici nulle autre chose qu'une recherche de logiques de caractère – et de vérité d'émotion.

[Au-dessous d'une ligne horizontale, dans la marge :]

Ce qui fait la différence du critique et de l'auteur : / le critique cherche la logique des systèmes / l'auteur cherche la logique des caractères. / Le critique cherche la nouveauté scénique. / l'auteur[Laissé en blanc. Suivent deux paragraphes rayés :]

La résolution de confier ces deux oeuvres aux typographes au lieu de les livrer aux metteurs en scène résulte d'un certain parti pris dont je dois les raisons au bon lecteur.

La première, la plus grave, pour le public et pour moi, c'est qu'elles sont *inoportunes* – ou pour mieux dire *inactuelles*. On sait assez de quoi est fait le théâtre [actuel. D'une part la queue du romantisme, et du (R)]

Ce n'est pas que l'auteur ait un superbe mépris pour toute oeuvre qui supporte la représentation et la plus ésotérique des admirations pour ces dialogues philosophiques dont chacun dit : [que c'est beau ! (R)] quelle pensée ! en étouffant un bâillement justifié. [Eschyle (R)] Molière et Shakespeare, voire Ibsen (f. 142) furent [directeurs (R)] des gens de théâtre parfaitement informés des « nécessités du métier ». [Il

¹ Il s'agit donc du *Mouton enragé* et du *Cuistre mystifié*.

² d'après lequel qu'une [sic]. Jean-Richard Bloch écrivait d'abord : « C'est du moins ce qui ressort de l'opinion bourgeoise qui veut qu'une », biffé, sans accorder la nouvelle rédaction, restée lacunaire. Mais l'idée est claire.

³ Ici, Jean-Richard Bloch note dans la marge : « Aucun mépris du théâtre scénique, mais il y a une question d'opportunité. »

n'y a pas incompatibilité Ils n'ont pas eu à s'en plaindre (R)¹. La contrainte que l'exigence pratique exerce sur l'esprit est même une de ces disciplines d'où l'idée sort concentrée et plus élancée. La vraie [force de l'art est de pouvoir (R)] maîtrise en art consiste à savoir sacrifier [sans rien perdre d'une façon qui ne fasse rien perdre (R)] sans rien détruire. Il est devenu banal de répéter que le triomphe de l'artiste est de plier sa conception à l'*objet* de son travail. L'escalier doit se deviner sous le revêtement plastique et [frémissant (R)] souple de sa façade. [Le jeu de l'action doit L'action doit bondir hors des pages du (R)]

La conformité du drame à son objet est de rester une oeuvre scénique. Le jeu doit s'y sentir à la lecture, comme [on sent le bond dans le chat le bond (R)] dans le chat qui dort on sent le bond. Or, ici, l'auteur se fie au jugement de ceux de ses lecteurs auxquels il destine ce livre, pour déterminer si ces deux oeuvres sont ou ne sont pas dramatiques. Pour lui, il le croit. Et ce n'est pas la crainte d'un démenti qui l'a résolu à leur éviter – provisoirement – l'épreuve de la scène.

Ni la difficulté de la [mise en scène (R)] décoration. Le snobisme s'est si bien attaché aux problèmes du décor, depuis quelques années, que dix directeurs pour un seraient sans doute disposés à monter des pièces d'une coupe si contraire aux usages modernes. Et sans attendre le snobisme, il en existe un de qui l'auteur (il s'en est assuré) pouvait attendre en ce sens la plus généreuse initiative².

Mais la résolution de confier ces deux pièces aux (f.143) typographes au lieu de les livrer aux metteurs en scène, résulte d'un parti pris dont il doit les raisons au bon lecteur.

La première, la plus grave, pour le public comme pour moi, c'est qu'elles sont *inopportunes* – ou pour mieux dire *inactuelles*.

On sait assez de quoi est fait le théâtre contemporain. La queue du romantisme [y triomphe (R)] s'y étale, la queue du naturalisme y tient une place honorable. Bien d'autres queues, diversement fournies et poilues, y signalent la descendance des écoles qui nous ont précédés. Notre art, quoiqu'il ne fustige plus rien, en a bien neuf, comme le

¹ Dans la marge, cette note: « Ils ont peut-être été amenés à pester là contre, mais leur art n'en a nullement pâti.

² Allusion évidente à Antoine.

chat¹ de l'ancienne marine. Tout bonnement sa matière n'est faite que de queues, on lui cherche vainement un corps.

Le fils Dumas triomphe dans l'espèce de ses descendants abâtardis. Le romantisme y trouve ses derniers beaux jours [et pose, en les raffinant, des problèmes moraux à la manière de son patron (R)]. Il est chrétien, c'est-à-dire individualiste et moral. Du fils Dumas, il tient le goût de poser des problèmes de mœurs, mais le besoin de renouveler l'a conduit à [poser de bien étranges (R)] ouvrir sous le patronage de morale, des controverses bien étranges où je crains que (f.144) [*La suite manque.*].

Avertissement de l'auteur

(H. f. 146-150)

Ce texte non daté, qui ne comporte que quelques rares corrections, doit correspondre à celui du « court avertissement » dont il est question dans la lettre du 30 décembre 1912 à Jacques Copeau. Il devait introduire la publication en volume d'un ensemble qui aurait compris *L'Inquiète*, *Un Mouton enragé* et *Le Cuistre mystifié*. Le projet de publication remontait à l'été 1911, si l'on en croit la correspondance de l'écrivain (cf. *infra*, p. 135-136).

Le texte est précédé d'un feuillet (f. 145) où on peut lire cette dédicace qui devait probablement précéder la page de titre (f. 151) :
en l'honneur à la mémoire de / Richard Wagner cet hommage /
indigne

Les trois pièces que l'on trouve dans ce volume datent, pour l'auteur, d'une époque de la vie où les conceptions vont plus vite que l'exécution.

L'auteur s'est rapidement rendu compte qu'à peine achevées, elles cessaient, l'une après l'autre, de refléter avec exactitude l'idée qu'il se faisait de la vie et du théâtre.

Une vue plus claire des besoins de son temps, puis une expérience acquise en janvier 1911, à l'Odéon, l'ont convaincu que l'art dramatique exigeait un renouvellement d'esprit radical. Et il a estimé que ces oeuvres de jeunesse ne répondaient pas d'une façon suffisante à cette exigence.

¹ « Chat à neuf queues », fouet à neuf lanières (TLF).

C'est la raison pour laquelle il s'est résolu non seulement à ne plus en poursuivre la représentation, mais encore à ne pas les publier en librairie.

Il s'est toutefois rencontré quelques personnes pour prendre du plaisir à ces essais¹. L'auteur lui-même ne les désavoue pas. Il y voit les germes d'une (f.146) forme dramatique où les caractères et les sentiments, pour ne parler que d'eux, s'affranchissaient des règles conventionnelles de la comédie moderne.

L'espérance que ces indications n'échapperaient pas à la perspicacité de certains lecteurs l'a alors décidé à donner, de ces pièces, une édition restreinte.

Le titre d'*Études théâtrales* marque d'ailleurs suffisamment ce qu'il faut chercher dans ce volume, mais aussi ce qu'il ne faut pas s'attendre à y trouver.

Les trois oeuvres qui y sont réunies ne relèvent, en particulier, d'aucune thèse, d'aucun système ni d'aucune direction préconçue.

On n'y rencontre rien d'autre que la recherche toute nue [de la vérité (R)] du vrai et de l'intense dans l'expression des êtres et de leurs passions.

La première en date est *L'Inquiète*. Elle a été commencée en 1904 et achevée en 1909, à travers les hasards d'une vie qui était loin d'être consacrée à la production littéraire². Elle porte le poids de cette longue (f. 147) étape de cinq années³. Les idées de l'auteur, entre autres choses, sur le rôle et les droits de la femme, n'ont pas laissé, naturellement, d'y subir des modifications dont l'effet est sensible dans le développement logique de l'action.

Le texte donné ici est, à peu de choses près, le texte primitif, et non la version tronquée qui a été représentée à l'Odéon.

¹ Jenny de Vasson et sa femme, Marguerite en particulier, à la différence de Marcel Cohen dont il a senti les réticences (cf. sa lettre du 4 juillet 1911, *Annexe 3*, p. 135..

² De 1905 à 1907, JRB préparait l'agrégation d'histoire et de géographie qui lui mangeait à peu près tout son temps.

³ A propos de la genèse de *L'Inquiète*, achevée en effet en janvier 1909, Jean-Richard Bloch a avancé des affirmations pour le moins contradictoires. Cf. à ce propos mon article cité p. 112, n. 2.

La seconde de ces pièces, *Un mouton enragé*, est un « sketch » plutôt qu'une comédie. Elle date de décembre 1909. Le sujet en est [tiré (R)] inspiré par une nouvelle de Wells, parue en traduction française dans le volume intitulé *L'île de l'Aepyornis*¹.

Le troisième, *Le Cuistre mystifié*, dont le premier acte fut en partie rédigé dix ans avant le reste de l'oeuvre, date de mars et d'avril 1910². Le choix de la période où se déroule l'action procède d'un parti pris : en s'exilant au XVI^e siècle pour y suivre le développement d'un drame d'amour, l'auteur a obéi au désir de se dégager, d'une façon (f. 148) aussi complète que possible, des conventions qui régissent, à chaque époque, le vocabulaire de la passion.

L'auteur prend, en terminant ces quelques mots d'explication, la liberté d'offrir ce livre à M. André Antoine en hommage d'estime, de sympathie et de reconnaissance.

Il le fait d'autant plus volontiers que le directeur de l'Odéon est, ou a été en butte à un déchaînement d'attaques injurieuses.

Il est certain que le Réalisme et le Naturalisme qui triomphèrent avec lui sur la scène du *Théâtre Libre* et du *Théâtre Antoine* sont en passe de tomber dans le discrédit en tant qu'*écoles littéraires*. Notre temps souhaite autre chose.

Mais il y a de la bassesse à couvrir d'insultes les défenseurs d'un système qui disparaît. Les nouveaux venus lui doivent toujours plus qu'ils ne veulent l'avouer. Et ils oublient trop facilement que leurs prédécesseurs ont montré autant d'initiative, (f.149) d'invention et de courage pour imposer leur idéal artistique à leur génération, qu'ils en apportent eux-mêmes à y substituer des règles nouvelles.

Toutefois il appartient à ceux qui ont approché Antoine de déclarer que nul n'apporta dans le jugement plus de mesure et de clairvoyance. Son goût n'est pas enfermé dans un système. Sa curiosité est inlassable. Sa destinée est de toujours remettre sa chance au hasard. L'enjeu de cette loterie est son repos. Le gros lot est ce génie dramatique inconnu dont il a passé vainement sa vie à guetter l'apparition.

De là cet amour de la jeunesse, de laquelle il attend la résurrection de l'art dramatique. De là cette indifférence relative aux individus

¹ H.G. Wells, *Aepyornis island*. Nouvelles traduites par A. Laurent, Paris, P. Ollendorf (1909). In-18°, 327 p.

² Sur cette affirmation gratuite, voir *supra*, « Les manuscrits », p. XX.

dont tant de gens lui font un grief, parce qu'ils ne comprennent pas qu'Antoine sacrifie tout et lui-même au théâtre qui est sa seule passion.

Jean Richard Bloch¹

Un début en Amour

Les textes préfaciels qui suivent, destinés pour la publication en volume d'*Un début en Amour*, se trouvent, le premier sur le v° des f. 339-342, le second sur le r° des f. 338-343 des *Oeuvres inachevées*, t. XXXVIII du *FB*. Sur le feuillet servant de page de titre (f. 337), on lit :

Un début en Amour
Amour et Littérature (*R*)
Mystère en cinq temps²
Manuscrit de l'introduction
Plan³.

Le premier texte est un brouillon, chargé de corrections, de l'« Avertissement au lecteur », texte finalement biffé. Le début est de la main de Marguerite, avec des corrections de Jean-Richard Bloch. Cet avant-texte est reproduit ici sans les corrections et les variantes.

L'« Avertissement au lecteur » n'est pas non plus d'une rédaction achevée. La pagination des feuillets correspond toutefois à celle indiquée dans la *Table* du volume (voir *Annexe 2*, p. 130).

La transcription de l'« Avertissement » suit de plus près l'original, sans en reproduire pour autant toutes les variantes.

¹ *Sic*, f. 150.

² Écrit au crayon bleu.

³ Écrit à l'encre.

*Avertissement au lecteur
(Brouillon)*

Ceci est l'histoire de la façon dont les mots s'affranchissent. Un adolescent pourri de littérature et de vanité scolaire, s'amuse à débiter devant une enfant de son âge¹ les sornettes dont il est fier, les niaiseries qu'on lui a enseignées dans les classes. Mais la jeune fille n'est ni une savante ni une pédante. Elle est vivante et sensible, et de bonne race. Chacun de ces mots fait balle et trouvera son esprit, son cœur. Ce qu'il en résulte dans la destinée du garçon, quand il découvre le dégât tout à coup, c'est là le sujet de ce conte. Le lecteur y verra comment, ayant reçu la vie, les mots se vengent en tuant.

[Ici plusieurs lignes laissées en blanc, la suite étant de la main de Jean-Richard Bloch.]

Ceci est encore l'histoire d'une grande haine et d'un grand désespoir. Une manière de vengeance (f. 339 v°).

Cet ouvrage est né de la haine et du désespoir.

Ne souriez pas de ces termes véhéments. J'avais quinze ans quand je l'ai conçu et commencé. J'étais élève de rhétorique et, depuis la dixième, dans les lycées de la République. Ce conte a été ma revanche et ma libération. Il m'a aidé à tenir et à vivre. Il me purgeait d'un enseignement hostile à tous les besoins du corps et de l'esprit. Il donnait forme à mes souffrances.

Encore une fois je sens le besoin d'excuser la vivacité des mots que j'emploie, effets d'une adolescence qui, sinon se prolonge, du moins se répercute et se réveille au moindre choc. L'enfance est l'âge des passions fortes. Il tient plus de douleur dans un complet marin pour garçonnet que dans un veston d'homme. Je ne suis pas le seul à avoir éprouvé la suffocation intellectuelle de cet âge à en mourir.

Nos successeurs ne peuvent imaginer l'étouffement que réalisaient les vieux programmes classiques. Discours, dissertations, dialectique (f. 340 v°)², faux-semblant, cartes truquées, des mots, des mots, des mots. Une interminable ratiocination abstraite autour de quelques truismes moraux, pauvres de vérité, vides d'humanité. La poursuite somnolente d'une pureté de forme exsangue, la vénération alanguie d'un idéal conventionnel d'ordre, de clarté, de bon ton, d'harmonie,

¹ *de son âge* ajouté par JRB.

² La suite sur f. 343 v°, numéroté p. 2.

d'élégance qui ne sentait même plus le musée, mais l'odeur froide et fade du magasin de moulages, cette sacristie de l'art.

Nul contact avec le réel, la nature, le travail, la vie. Une aumône de quelques heures était accordée à l'histoire naturelle, vers la douzième et la treizième année. Cette échappée, si brève qu'on la fit, nous grisait. Peu d'enfants ont (f. 343 v°)¹

[*Le texte qui suit se trouve f. 341v°.*]

Cet ouvrage est né de la haine et du désespoir. Qu'on n'aille pas sourire de ces termes véhéments. J'avais quinze ans quand j'ai écrit les premières pages de ce conte. J'étais élève de rhétorique, et dans les lycées de la République depuis la neuvième. J'ai conçu ce sujet comme une revanche et une libération. Elle me libérait de la contrainte où me retenait un enseignement contraire à tous les besoins du corps et de l'esprit.

Nos successeurs qui ont connu les programmes de 1902 un peu moins vides [*La suite manque.*]

J'ai commencé à quinze ans, élève de lycée de rhétorique (R). Je l'ai terminé à vingt-neuf, professeur de lycée.

En fait je ne l'ai pas tout à fait terminé dans l'esprit où je l'avais commencé. Non pas que je fusse réconcilié avec le système d'instruction et d'éducation²

AMOUR ET LITTÉRATURE

(comme on aime à seize ans)

Chez beaucoup de natures la sincérité est le fruit de l'âge, l'adolescence est menteuse. La jeunesse imite, se joue la comédie de ses héros préférés.

[*Plusieurs lignes laissées en blanc.*]

J'ai essayé de montrer ce qui arrive à un tel adolescent qui par jeu et bravade effleure de la main un des ressorts *authentiques* de l'existence. A l'instant sa vie se trouve engagée dans les conséquences de cet acte futile. Et non seulement sa vie mais celle de tous les témoins de ce geste. Le décor social s'effondre et laisse apparaître le chaos, qui menace en arrière de lui.

Adolescent moi-même lorsque j'ai conçu cette histoire à laquelle

¹ La suite manque, la réflexion se trouve dans l'autre version, f. 340 r°.

² Plusieurs lignes laissées en blanc. Le texte qui suit se trouve f. 342 v°.

je n'ai cessé de rêver et de travailler pendant treize années¹, j'ai tout naturellement été porté d'abord à imiter. J'ai repris, sans songer à les modifier, les

[La suite manque. Dans la marge du même feuillet, cette note écrite avec une autre encre :]

Pourquoi le nom de mystère. Mystère de l'initiation à la vie. Transsubstantiation. Passage de l'état littéraire à l'état vivant. Du mythe à la réalité. Incarnation d'un adolescent *[La suite manque.]*

Avertissement au lecteur

Ceci est l'histoire de la façon dont les mots s'affranchissent. Et comme cet affranchissement forme une des opérations les plus mystérieuses de [la destinée (R)] l'aventure humaine, ce conte a été appelé *mystère*.

Un adolescent [pourri de littérature et de vanité scolaires (R)] bien doué a été nourri [de littérature (R)] d'euphuisme, de rhétorique, de triomphes scolaires. Il [croit à la réalité de ces (R)] s'amuse à essayer sur une enfant de son âge les [formules (R)] niaiseries qui le grisent. Or la petite fille n'est [ni] une savante ni une pédante. Elle est bien en vie, sensible et de bonne race. Elle ignore d'ailleurs qu'il existe un raffinement détestable du mensonge qui est la littérature.

Chacune des sornettes de l'écolier atteint l'esprit, le cœur de la jeune fille. Ce qu'il en résulte dans la destinée de ce garçon, quand il découvre le dégât commis, c'est en bref le sujet de ce [récit (R)] mystère. Le lecteur y verra comment, ayant reçu la vie, les mots savent se venger de ce [beau (R)] triste cadeau.

Pour le dire en passant, voilà une des raisons pour lesquelles l'action de ce mystère a été reculée à une époque lointaine, au risque d'encourir le discrédit qui s'attache aux coutumes et au [langage (R)] ton des reconstitutions historiques. L'auteur avait besoin chez son héroïne d'une certaine virginité [spirituelle (R)] intellectuelle. Il a fait celle-ci à peu près contemporaine de l'imprimerie et provinciale. Il obtenait ainsi un milieu relativement pur. Le pullulement du vibron rhétorique dont les effets sont si remarquables depuis quelques années, apparaît avec plus [de clarté/nudité (R)] d'évidence qu'il n'eût fait dans un jeune esprit qui eût été notre contemporain².

¹ Les mots en italique ajoutés dans la marge.

² Ici s'achève le f. 338 r°, le v° resté blanc ; le f. 339 r° est numéroté p. 2.

*

En second lieu, cet ouvrage est né de la haine et du désespoir.

Notre époque est si dévotement adonnée au culte des muses souriantes, qu'un écrivain se voit contraint de s'excuser s'il emploie aujourd'hui un vocabulaire aussi véhément.

J'avais quinze ans quand j'ai écrit les premières pages de ce drame. J'étais élève de rhétorique, et, depuis la dixième, dans les lycées de la République¹. J'ai imaginé ce sujet comme une revanche et une libération. Il m'a aidé à tenir et à vivre. Il me soulageait de la servitude où m'astreignait un enseignement absurde, purement formel, hostile aux besoins du corps et de l'esprit.

Nos successeurs ont été élevés sous le régime des programmes de 1902, si injustement décriés. Ils ne peuvent se représenter l'étouffement du vieux verbalisme classique : discours, dissertations, dialectique, faux semblant, cartes truquées, des mots, rien que des mots². Une interminable ratiocination abstraite autour de quelques truismes moraux, pauvres de substance, vides d'humanité, niaisement transmis de génération en génération depuis [Cicéron, Sénèque et (R)] les [pitoyables (R)] bavards du Forum ; – la poursuite somnolente d'une pureté de forme exsangue, la vénération alanguie d'un idéal [conventionnel (R)] d'ordre, de bon ton, d'élégance et de clarté, qui aurait eu de grandes verrues s'il n'était tombé dans la routine, et qui ne sentait (f. 339) même plus le musée, mais l'odeur [froide et fade (R)] du magasin de moulages, – même plus l'église mais la sacristie³.

Nul contact avec le réel, avec le naturel, avec le travail. Une aumône de quelques heures était accordée à l'histoire naturelle vers la douzième et la treizième année. Cette [échappée (R)] ouverture, si brève qu'on la fût, nous grisait. Bien peu d'entre nous ont échappé à la fascination de la géologie. Tel était le pouvoir des premières images véritables offertes à des esprits [rassasiés] d'abstraction⁴. Les éléments

¹ L'élève Jean Bloch entre en Rhétorique B du lycée Condorcet au premier semestre de l'année 1900.

² Je me permets de renvoyer à ce propos à mon article, « Le XVIII^e siècle dans les dissertations scolaires d'un lycéen français (1894-1902) » [Jean-Richard Bloch], in « *prismes irisés* », Szeged, Éditions universitaires Klebersberg Kuno, 2006, p. 175-184.

³ Un ajout dans la marge, biffé : « C'était avec ce qu'on appelait la clarté que s'obtenait, si vous voulez bien vous en souvenir, la célèbre clarté française, produit national universellement connu. »

⁴ Ces deux dernières phrases dans la marge.

de physique et de chimie que nous dispensait, plus tard, notre classe de philosophie, éveillaient en nous un enthousiasme pareil.

*

Mais si j'ai commencé ce mystère à quinze ans, élève, je l'ai terminé avant la guerre, professeur, et je le publie aujourd'hui, où je vois mes enfants parcourir le cycle à leur tour¹. C'est que j'estime sans doute que rien n'a beaucoup changé.

S'il avait fallu une incitation de plus à exhumer cet ancien travail, je l'aurais trouvée dans la fièvre de [rhétorique (R)] littérature, la vague de turlupinade, l'épidémie d'euphuisme, la contagion de préciosité dont nous sommes, [les témoins et les victimes] depuis [la guerre (R)] dix ans, les témoins indulgents (f.340 r°, numéroté p. 3).

*

Je justifierai enfin (R)

Il mérite aussi le titre de mystère pour une autre raison. Lorsque j'ai conçu et entamé cette histoire, j'étais un adolescent rebuté par les valeurs purement dialectiques, désireux par dessus tout d'authenticité ; je me suis complu à imaginer ce qui arriverait au jeune garçon qui, par jeu et bravade, effleurerait de la main un des ressorts *authentiques* de l'existence. A l'instant sa vie se trouverait engagée par les suites de cet acte futile. Et non seulement sa vie, mais celle de tous les témoins de ce geste. Le décor s'effondrerait, démasquerait le chaos qui se tient en arrière de toutes nos positions.

Cette initiation à la vie, ce pass (R) Ce passage de l'état littéraire à l'état vivant s'accompagne d'une initiation. L'initié, le myste, subit une sorte de transsubstantiation, ou, si l'on préfère un autre langage, [zoologique (R)] une métamorphose. La chenille ponctuée de couleurs éclatantes se change en un triste papillon gris.

*

La sincérité est le fruit de l'âge. L'adolescence est menteuse par nature. La jeunesse imite. Elle se joue la comédie de ses héros préférés. Le garçon de quinze ans [que j'étais (R)] a été porté spontanément à imiter. Il a repris, [sans songer à les modifier (R)] tels quels, les personnages (f. 341 r°, numéroté p. 4) traditionnels de la

¹ Marianne (née en 1909) venait de passer son baccalauréat en juillet 1927, Michel (1911) et France (1913) faisaient leurs études, l'un au lycée Janson, l'autre au collège Sévigné, à Paris, Claude (1915) travaillant encore « en privé » (lettre du 4 déc. 1927, à M. Martinet).

farce classique : le jeune premier, l'ingénue, la nourrice, le père noble, le docteur ridicule, le traître, le duègne, le matamore, le mauvais sujet et la soubrette. Le ton du dialogue est emprunté, sans aucun effort de dissimulation, aux auteurs qui se partageaient mes premières prédilections. Le lecteur saluera tour à tour, au passage, des sonorités de Shakespeare, de Molière, de Musset et de Wagner.

On ne s'étonnera pas que je n'aie jamais reconnu mon véritable visage mieux que dans ce poudingue de littérature. J'ai longtemps hésité à publier [ce conte (R)] un livre où le manque d'originalité s'étale si paisiblement, et dont l'insincérité s'affirme si parfaite et ingénue. [Mais l'imitation chez un artiste est aussi un mystère. (R)] Mais je n'ai pas de honte d'avoir commencé à imiter beaucoup et à copier les maîtres avec amour et zèle. Chez un artiste qui se respecte et qui a toujours eu le respect de son public, l'imitation est une forme du mystère de la création. Je dépose ce document au procès. Je ne l'aurais peut-être pas osé le faire plus tôt. Mais cet ouvrage s'adresse à ceux de mes lecteurs auxquels mes (f. 342 r^o, numéroté p. 5) ouvrages ont pu donner [la curiosité de mon passé (R)] de la sympathie et de la curiosité pour mon passé.

J-R. B.¹

¹ [Sic.] Précédé de Jean (R), f. 343 r^o, numéroté p. 6.

Annexe 1

Plans pour la première version

Au départ la pièce ne s'intitule pas *Horace*, pour la bonne raison que l'élève de Maître Benedictus s'appelle Octave. Une indication dans le haut du f. 1 (papier réglé) précise : « Imaginée le 14 avril 02 ». Le titre *Horace* qui suit a été ajouté ultérieurement.

Résumé du sujet (f. 1 r°)

« Le pédant Benedictus amène son élève dîner chez Maître Jérôme, bourgeois de Tours. Il enseigne François, fils de Jérôme. [...] Maître Jérôme a Jeanne pour sa femme et Georgine pour sa fille. Octave, le disciple [...] débite [à Georgine] des madrigaux fades, il fait le pédant, récite Térence en français. C'est d'ailleurs un gentil élève qui sait bien mettre en rondeaux les adieux de Didon.

La pauvre Georgine, douce et naïvement sentimentale, se laisse prendre aux leçons du jeune pédant. Elle l'aime. » Octave revenant à la charge, Georgine « devient folle d'amour ». Or, « la violence douce, la fureur de cet amour de seize ans dans la jeune fille étonne Octave. Il en oublie ses fadeurs et ses leçons bien retenues ; il redevient naturel, il aime à son tour. Il envoie promener Benedictus et sa rhétorique : il revient à la nuit sous les fenêtres de Georgine et [est tué d'un pot de fleurs que le père réveillé, lance dans la nuit]. »

Sur le v° du même feuillet, un début d'exécution (4 lignes) :

I. 1. Benedictus et Octave chez Jérôme.

2. [Georgine arrive (R)] Arrivent Jérôme, François et Georgine. Benedictus se fait gloire de son élève, il pontifie, dit des maximes, cite les latins. Contre-partie : Octave dans son coin commence un cours de galanterie pédante à Georgine

f. 2 r° (papier différent) : Bloch opte pour le titre *Horace* qui remplace *Les Amours d'Horace*. Suit la liste des personnages qui fait apparaître des modifications par rapport à la première distribution :

HORACE – écolier 17 ans
BENEDICTUS – régent
JÉRÔME – bourgeois

OCTAVE – écolier

JEAN – écolier

GEORGINE – fille de Jérôme, 16 ans

[JEANNE – femme de Jérôme (R)] JEANNE – nourrice de Georgine

FRANÇOIS – fils de Jérôme – 11 ans¹

*Suit une analyse des trois actes*².

I. Benedictus amène chez Jérôme Horace, « digne élève du régent », qui « débite à Georgine quelques galanteries pédantes et livresques ». Georgine s’y laisse prendre et tombe amoureuse.

II. Horace envoie une « épître amoureuse » à Georgine. Profondément frappé par la violence de son amour, « il revient à la nature », tombe à son tour amoureux.

III. « Chez Benedictus, Horace apporte la révolte dans le sanctuaire du régent ; il en est ignominieusement chassé ; il n’a plus de toit ; il vient sous la fenêtre de Georgine, il lui dit sa passion, elle l’appelle, il va monter ; mais le bonhomme Jérôme [ulcéré par le bruit, lui jette un pot de fleur à la tête et le tue (R)] est prévenu par Benedictus qui a favorisé l’amour en vers latins, mais veut se venger d’Horace ; entendant du bruit, le bourgeois veut mettre Horace en fuite ; il lance un pot de fleurs, et le tue.

f. 2 v° : Bloch reprend en plus détaillé le canevas d’où il ressort que la fureur de Benedictus contre Horace est provoquée par le fait qu’il a écrit des *vers français*, au lieu de *vers latins*, d’où échange de paroles de plus en plus véhémentes entre eux. Dans l’Acte III, ce n’est pas Georgine qui appelle Horace, mais le contraire. Puis Horace monte. Atteint dans la rue par le pot de fleurs, il meurt. Arrivent Jean et Octave, qui constatent sa mort ; Georgine qui les entend à sa fenêtre, tombe évanouie.

f. 3 r° (papier différent, de format plus petit) :

« Scène 1 – Chez Benedictus – / les 3 garçons – / L’argent de la semaine. / Les vers de du Bellay / L’envoi d’un livre à G.

Scène 2 – la Rue / Horace, Jean [et Jérôme Georgine (R)] / Georgine et Jeanne. Le livre – du Bellay [ajouté en surcharge]. [Georgine et Jeanne (R)] Le vieux pèlerin.

Scène 3 – La cuisine – Le vieux pèlerin. Jeanne, puis Jérôme.

Scène 4 – La Rue – Horace, puis Jérôme – Jean, Catherine

¹ Jean-Richard Bloch oublie de marquer la suppression de ce rôle dans *V*^l.

² Texte abrégé.

Scène 5 – La chambre de Georgine / G. seule – puis le père (il sort)
puis Jeanne – puis le pèlerin. (puis Horace)
L'autre moitié du feuillet reste blanche.

Annexe 2

Un début en Amour (Divers fragments)

Les f. 344-347 sont numérotés et comportent en plus des indications typographiques. Pour la pagination, f. 344 r°/v° = p. I et II ; f. 345 = p. 3 ; f. 346 = p. 14 ; f. 347 = p. 27.

Le f. 344 est à rattacher à l'*Avertissement* auquel il est postérieur. En voici le texte :

Époque et lieu du mystère

La Renaissance, à Tours.

Pourquoi la Renaissance ? Pour les raisons données dans l'avertissement, et aussi parce que c'est une grande époque, plaisante et dramatique, [?] et passionnée, mobile et solide, le lieu géométrique du lyrisme français et de la véhémence française, encadré par Rabelais et Ronsard, du Bellay et Agrippa d'Aubigné.

Et pourquoi Tours ?

Pourquoi pas Tours ?

Entre la ville de la Pucelle et la [douceur (R)] mollesse angevine, au coeur de la Renaissance [royale et (R)] bourgeoise (f. 344).

Les f. 345-347 sont consacrés essentiellement aux personnages, en fonction du statut thématique des « chapitres ». A en juger d'après la pagination de ces feuillets, ces trois textes étaient destinés à introduire les « chapitres » respectifs. Dans l'état actuel de nos connaissances, cependant, on ignore si Jean-Richard Bloch en a rédigé d'autres ou s'il a abandonné cette idée. Quoi qu'il en soit, la façon dont il interprète ses personnages dans les fragments conservés de l'ultime version de 1927, présente un intérêt certain, vu d'une part leur apparemment à des figures mythiques, et d'autre part, le souci de l'auteur de les expliquer soit sur le plan psychologique, soit dans le contexte d'une

typologie historique. Dans la transcription, les corrections apportées au texte sont reproduites, mais non les indications typographiques.

Chapitre premier
*Les coquebins*¹

Décor : La rue, devant la maison de Jérôme. C'est la fin de la matinée, par un joli jour de printemps français.

Entrent trois jeunes écoliers : Mercure, Jupiter, Saturne², autrement dit³ : le militant, l'assistant, le triomphant. Toutefois⁴ les caractères de Mercure s'unissent en eux à ceux d'Apollon, ceux de Jupiter à ceux de Vénus, ceux de Saturne à ceux de la Terre⁵, et ces mélanges produisent le poète, le témoin et l'ouvrier, – le sensuel, le voluptueux, l'abstinent, – le souffrant, le compatissant, l'indifférent, – l'aristocrate, le bourgeois, le vilain, – le prodigue, le libéral, l'avaricieux, – l'amant, l'ami, le solitaire, – le confiant, le sceptique, le crédule, – l'enthousiaste, le dilettante et le méfiant, bref Horace, Jean et Octave, la destinée⁶ douloureuse, la destinée⁷ harmonieuse, la destinée laborieuse⁸ (f. 345).

[Les répliques qui suivent sont rayées. Elles renvoient au début de l'Acte I, Scène I.]

HORACE (à Jean). – Quand tu auras fini de tourner sur toi-même
JEAN, qui chante en dansant. – Tourne, tourne toujours ma b[oule !]

¹ Voir sur ce mot *supra*, p. 105 (54/1).

² ou encore : Apollon, Vénus, la Terre. Mais Le poète, le spectateur, Mais Mercure c'est-à-dire le poète, le témoin, l'ouvrier, ou encore le sensuel, le voluptueux encore (R)

³ « autrement dit » ajouté dans la marge.

⁴ Mercure se marie s'unit à Apollon ; Jupiter [?] en eux (R)

⁵ et par dessus le souffrant, le compatissant, (R)

⁶ militante (R)

⁷ assistante (R)

⁸ En marge, biffé: triomphante.

Chapitre II
Les ingénues

Décor : la chambre de Georgine.

Jeanne et Georgine

Georgine : l'ingénue préclassique, celle qui n'était pas encore¹ atteinte par la littérature, l'ingénue d'avant *l'École des Femmes* et *la Nouvelle Héloïse*. Une ingénue² telle qu'il pouvait s'en rencontrer à cette époque, dans cette Touraine mi-rurale, haute en couleur et forte en gueule, où d'exquises délicatesses d'expression se mêlaient aux verdeurs du langage et les préciosités de l'esprit aux matérialités de l'étable et de l'écurie. Une jeune fille française, odorante comme une pomme, unie comme un lac, mais autant qu'une pomme et qu'un lac, complexe, profonde et raffinée. Et comme la beauté ne gêne rien à l'affaire, nous la disons fort jolie et parfaitement gracieuse³.

Jeanne : la nourrice du répertoire. Pas plus. Mais pas moins. Autre genre d'ingénue. Le verso de l'innocence dont Georgine est le recto (f.346).

Chapitre IV
Naissance du désordre

Décor : Une salle chez Jérôme. Intérieur de riche bourgeois à l'époque du Primatice et de Jean Goujon.

Jérôme entre d'une part, sa fille au bras ; de l'autre arrive Benedictus, suivi d'Horace. Et comme il arrive souvent, voici qu'en présence de Jérôme, l'importance de Benedictus se dégonfle, sa Compétence apparaît subordonnée, sa Rondeur, sa Rondeur souflée, sa Suffisance empruntée, son Autorité⁴ présumée, et il n'est plus l'Assise de rien du tout. C'est-à-dire que Jérôme attire subitement tous ces caractères à lui. Ils étaient fictifs dans l'autre, ils sont réels chez lui.

Au reste ils font, l'un devant l'autre, deux bons pères nobles de comédie, corpulents et ronds (f.347).

¹ touchée (R)

² française (R)

³ avec cette touche d'inquiétude (R)

⁴ diminuée (R)

Annexes

C'est le f. 348 qui contient la dédicace dactylographiée à Camille Mauclair dont voici le texte intégral¹:

A Camille Mauclair / dont l'amitié spontanée, ardente, indéfectible, / m'a comblé dès mon premier livre, / le fruit venant ainsi en même temps que l'arbre / et préférable à lui.

Suit un feuillet dactylographié (f. 349, p. 173), fragment de dialogue entre Horace et Georgine². Du f. 350 au f. 364 (p. 209-223) on trouve la *Première scène* de l'*Épilogue*, mais les feuillets sont rayés au crayon bleu (cf. *supra*, p. XXI).

Le f. 365 (numéroté p. 212 !) donne la *Table* du volume.

TABLE	Pages
Dédicace	II
Avertissement au lecteur	III
Époque et lieu du mystère	VII
Personnages du mystère	VIII
<i>PREMIER TEMPS : la Littérature</i>	1
Chapitre I : Les coquebins	2
Chapitre II : Les ingénues	14
Chapitre III : Les menteurs	22
Chapitre IV : Les mots attaquent	27
<i>DEUXIÈME TEMPS : la vanité</i>	53
Chapitre I : Le défi	54
Chapitre II : Les coqs	80
Chapitre III : Les mots entraînent	88
<i>TROISIÈME TEMPS : la sensualité</i>	115
Chapitre I : Le monde révélé à la lumière de la nuit	124
Chapitre II : Éveil de l'épiderme	134
Chapitre III : Les mots triomphent	146
<i>QUATRIÈME TEMPS : l'amour</i>	156
Chapitre I : Harmonique de	157
Chapitre II : Les mots se vengent	192
<i>CINQUIÈME TEMPS : La réalité</i>	208
Chapitre unique : Les mots consolent	209
TABLE	212

¹ Sur Mauclair, voir *infra*, *Annexe 6*, p. 144-148.

² Voir Acte IV, Scène I, cf. *infra*, « Les manuscrits », p. XXI.

Annexe 3

La genèse de l'oeuvre d'après la correspondance¹

1909

Lettre du 23 mars, à Marcel Cohen : « Je regorge de besoins de travail, de liberté. Je suis gros d'une pièce² ou d'un article de géographie, de n'importe quoi qui serait trente journées de pantoufles et de table de travail. »

Lettre du 18 juin, au même : il lui apprend qu'il a repris « timidement » *Horace*.

Lettre du 9 août, à Jenny de Vasson : il y fait allusion à une « petite pièce d'*Horace* », interrompue en juillet, puis abandonnée. « Et maintenant toute cette antiquaille, ce seizième siècle de pacotille me dégoûtent. »

Lettre du 31 décembre, à la même : il veut reprendre *Horace*, « la machine est remontée ». Parle du personnage de Georgine, de « la Georgine d'*Horace* ».

1910

Lettre du 3 janvier, à Jenny de Vasson :

« Je me suis remis à *Horace*³ avec un bon enthousiasme d'ouvrier méthodique et maître de son temps, aujourd'hui. Le début, après révision⁴, se tient bien. Mademoiselle, c'est effrayant ce que j'ai perdu en fraîcheur d'invention et en sensibilité spontanée depuis 1902, dont datent les deux premières scènes⁵ ! Je n'y aurais pas été capable de mettre sur pied une oeuvre viable ; mais j'éprouve le besoin de

¹ Pour la liste des correspondances citées, voir *supra*, p. XXII. J'ai inséré dans cette série épistolaire un document personnel qui date de 1914, voir *infra*, p. 137.

² Cette pièce pourrait bien être *Horace* qu'il n'aura le temps de remettre sur le métier qu'au mois de juin, accaparé qu'il est par ses obligations de professeur de lycée.

³ Une carte-lettre adressée le même jour à Marcel Cohen annonce la même nouvelle.

⁴ Cf. « Datations de JRB », V¹ f. 23, p. XXI.

⁵ En réalité, les trois premières scènes et le début de la Scène IV.

retrouver par moments des bribes du moi de ce temps là pour m'aider à secouer de dessus mes épaules le poids de l'école. »

Lettre du 8 janvier, à Marcel Cohen :

« Je ne me rappelle pas si tu en goûtais le plan et le commencement d'exécution. Les êtres s'y sont du reste enrichis de tout ce que la vie m'a révélé depuis 1902. En tous cas [*sic*] l'entreprise de faire parler deux gosses d'amour et que ces conversations soient la trame essentielle d'une action par ailleurs peu chargée, c'est une gageure à gagner contre moi-même et contre la tendance du théâtre moderne tout entier. Il ne doit s'agir ni de sensualité qui est ce que *tous* nos contemporains prennent pour l'amour (Bernstein, Sudermann, ...), ni de topo lyrico-romantique. Mais tout réside dans une question de précision d'instrument. C'est la *langue* et le détail de l'expression qui doivent me donner *toute* la variété des sentiments qui se passent dans mes deux êtres. Et de ces deux êtres l'un, t'en souviens-tu, est une fille gaie, simple, pratique, intelligente, raisonnable, clairvoyante, féminine et sentimentale par là-dessus. Une vraie petite française du Centre-ouest à un moment où la religion était nationale et ne travaillait pas à détourner les natures à leur vocation française. Lui est un garçon sincère, enthousiaste, mais terriblement faussé par le parigotisme et que l'amour de Georgine va remettre d'aplomb sur ses pieds en lui enseignant la supériorité du sentiment spontané sur la culture intellectuelle. Tu le vois, en résumé, une entreprise hérissée de difficultés : il ne faut tomber ni dans la manière ni dans le dégueulis, ni dans l'amphigouri, ni dans le précieux, il faut rester lumineux et simple. Travail qui m'épouvante et m'attire énormément. Il y aura à renverser un état d'esprit du public et avant tout d'ici là, à éprouver ma propre force. Si j'achève *Horace* comme je l'envisage, je me serai muni d'un outil joliment plus affiné que celui dont j'ai appris à me servir jusqu'à présent¹.

Lettre du 9 janvier², à Jenny de Vasson :

« Je viens de finir le premier acte d'*Horace*³. Je ne sais loyalement pas du tout ce que ça vaut. Maguite trouve ça bien, mieux que rien de ce que j'ai fait jusqu'à ce jour. Je ne sais pas encore si c'est scénique

¹ C'est ce qu'il dira en somme après l'expérience de *L'Inquiète*.

² JRB se trompe de date. L'enveloppe, pour une fois conservée, porte le cachet postal « Poitiers 8. 1.10 ».

³ Il en informe aussi Marcel Cohen, le 9 janvier. Le rideau du premier acte tombe f. 41.

et *intéressant*. Je ne le saurai d'ailleurs pas plus demain où je trouverai tout écoeurant et exécrable.

Lettre du 10 janvier, à Jenny de Vasson :

« Je suis submergé de travail. Je vais commencer le second acte d'*Horace*. »

Lettre du 20 janvier, à Jenny de Vasson :

« Horace me donne une peine monumentale. Et il faudra qu'on n'y sente ni effort ni volonté ! Je piétine sur le second acte. »

Lettre du 20 janvier, à Marcel Cohen : « Horace me donne un foutu mal. Je ne prévois pas quand je sortirai des débuts du second acte. »

Lettre du 26 janvier, à Marcel Cohen :

« Merci pour le Verrocchio. La girl me séduit beaucoup¹. Je ne vois pas d'inconvénient à en faire le prototype de Georgine. Mais ça c'est l'affaire des commentateurs et je m'en fous. [...] Je t'enverrai *Horace*, I^{er} acte, parce que je te crois capable de comprendre quelque chose à un tiers d'oeuvre. »

Lettre 30 Janvier, à Jenny de Vasson :

« *Horace* est aussi loin que possible et tout le reste dito. [...] « Merci des avis que vous m'envoyez sur *Horace*². J'avoue que je m'attendais à quelques sévérités. J'ai été tout étonné que vous aimiez autant cela. Vous avez raison pour Jérôme; il se présente au début en burlesque falot. Cela tient à ce que je l'ai imaginé d'abord abstraitement comme un type à la Musset, le père de Perdican. »

Lettre du 12 février, à Marcel Cohen : « Horace est en plan [...] »..

Lettre du 17 février, à Jenny de Vasson : « Le hasard m'a remis entre les mains le début du second acte d'*Horace* que j'avais abandonné il y a un mois, avec désespoir. Je l'ai retrouvé frétilant de vie. C'était ça qu'il me fallait. Aussi ça marche, il faut voir ça. Il ne faut pas croire que ce soit une fine joie d'aligner sans effort les lignes sous les lignes. Rien ne m'a jamais demandé tant de peine. J'écris dix pages pour une et me trouve récompensé quand une journée se solde par quatre ou cinq feuilles à peu près convenables. Mais enfin c'est de la vie. Je ne suis pas mal satisfait du tout.

Lettre du 17 février, à Marcel Cohen : « Me suis remis dans Horace, acte II ».

¹ Serait-ce « La Dame au bouquet », du musée du Bargello, à Florence ?

² C'est le premier acte et une partie du 2^e que Bloch a pu envoyer à son amie.

Lettre du 19 février, à Jenny de Vasson : « Horace avance à grands pas ».

Lettre du 8 avril, à Marcel Cohen¹ : a écrit le 2^e acte et près du quart du 3^e

Lettre du 16 avril, à Marcel Cohen : *Horace* est à son troisième acte, il espère l'achever.²

Lettre du 16 avril, à Jenny de Vasson [en P.S. :] « Horace est quasiment achevé. Mais vous n' imaginez pas à quel point il m'est devenu plus qu'indifférent, étranger. Il m'est désagréable de savoir que ça existe. »

Lettre du 4 mai de Marguerite Jean-Richard Bloch, à Marcel Cohen, 1910 : « [...] je copie *Horace*. Il reste encore à faire une petite fin de 3^e acte, mais ça ennuie Jean, il sait trop ce qu'il y a dedans. »

JRB continue cette lettre le **6 mai** : « *Horace* est virtuellement achevé. Il n'y manque plus que de petites choses. »

Carte du 3 juin, à Jenny de Vasson : « Avez-vous reçu les manuscrits expédiés il y a trois jours ? »

Carte du 7 juin, à la même : « Dites-moi des choses sur *Horace*, si vous pouvez. »

Lettre du 26 juillet, à Marcel Cohen :

« [...] je traverse depuis la fin d'avril et sans discontinuer, la plus puissante crise de réformation intérieure que j'aie connue. Tout mon moi d'avant gît brisé et vain, devant moi. Je ne me nourris plus que de pensées ou de lectures constructives. Je maçonne avec fièvre mes fondations nouvelles. Tu en verras les premiers résultats publics par l'*Effort*, dans l'*Effort*³, puis par ce que je te lirai à ton retour. »

Lettre du 9 septembre, à Marcel Cohen⁴ : « Quand je me serai suffisamment assoupli la main, je ferai, dans ce sens-là, un théâtre qui n'aura plus rien à voir avec celui qu'on écrit depuis un siècle. Mais je ne suis pas encore mûr pour cette besogne. »

¹ Continué le jeudi 14.

² Cf. V^J f. 114 (c'est la "confession" d'Horace).

³ Revue fondée par JRB au printemps de 1910.

⁴ Il y recopie pour son ami la lettre d'Antoine du 1^{er} septembre 1910.

1911

Lettre du 2 février, à Romain Rolland :

« L'anarchie est partout, au théâtre, ailleurs. Chacun attend, il ne sait pas quoi, quelqu'un ou quelque chose, un homme, un livre ou un verbe. Sans tomber dans ces espérances mystiques, il est certain que nous avons besoin d'un accrochement à une foi quelconque. Tout le monde trahit ce besoin, Antoine, Péguy, Gourmont, Sorel, Gide, Bouhélier, jusqu'à Léon Blum lui-même ! Et tous ces hommes perçoivent le malaise. Ils se tournent vers les jeunes avec une sorte d'anxiété (j'en ai eu la perception nette), se disant chaque fois : « Est-ce celui-là qui va nous tirer d'affaire ? »

Lettre du 11 mars, à André Gide, à propos de *L'Inquiète* :

« Si j'en ai laissé passer la représentation, c'est à la suite d'une délibération intérieure dont je me dois de vous faire connaître les termes : la représentation m'offrait l'occasion d'une inappréciable expérience morale et technique ; la seule oeuvre que je pouvais apporter à Antoine en remplacement de celle-ci était et est d'une coupe si insolite et exige de telles dépenses de mise en scène que je ne pouvais avoir aucune chance de la faire admettre¹. [...] Enfin je ne pense pas que le public ni la critique soient sensibles, à notre époque, à une oeuvre dont la marche n'a rien du « tassement » mis à la mode par le réalisme, – d'une oeuvre sans intérêt pittoresque d'intrigue et dont la seule valeur si elle en a une, vient de l'expression aussi rapprochée et aussi dénudée, qu'il m'a été possible, de la passion. Je vais tâcher de la publier en librairie. »

Lettre du 4 juillet, à Marcel Cohen :

« Depuis ce matin j'ai [...] corrigé des copies de manuscrit faites par la vieille Maguite à la machine². [...] Mon vieux, quoi que tu dises, je crains bien que ma littérature ne te soit jamais bien sympathique. [...] Il faut s'y résigner [...] Vois comme le *Cuistre mystifié* (titre définitif d'*Horace*) ne t'a pas atteint. »

Lettre du 8 août, à Jenny de Vasson : « Je relis le *Cuistre*, pour l'impression, en ce moment³. Je suis très satisfait, le trouvant aussi mauvais, de n'en être pas le moins du monde abattu. La première relecture m'avait surpris, presque charmé. Mais à force d'y

¹ C'est de toute évidence au *Cuistre mystifié* qu'il fait allusion.

² Il doit s'agir du manuscrit du *Cuistre*.

³ Rappelons que ce titre fut adopté pour la version V²,

retravailler¹ je constate la prodigieuse ignorance de celui qui l'écrivit et qui est mon moi du printemps dernier. Quel lyrique radoteur ! quel pauvre oseur il fut !

C'étaient de tristes coeurs de Maîtres
Sur qui longtemps pesa la vie.
Dans leur détresse affreuse
C'étaient de tristes coeurs de Maîtres
Sur qui longtemps pesa la vie.
Dans leur détresse affreuse
Ils firent une forme
Qui leur redit les Amours heureux ...²

Et qui me ligota comme un pendu, moi qui n'étais ni Maître ni Vieux. »

1912

Lettre du 10 mai, à Marcel Cohen :

« Tu me parles de mon travail en des termes qui m'auraient fait honte il y a un an encore. Non, je ne suis absolument pas content de ce que je fais. Je n'ai pas trouvé le flux égal que le début m'avait fait attendre. Je manque de génie au possible. J'ai un esprit à collectionner des faits sur des fiches ou à pêcher à la ligne, nullement à écrire des chefs-d'oeuvre. »

Lettre du 13 décembre, à Romain Rolland :

Lui fait part de la « réorganisation » de sa revue . Content d'être « soulagé du fardeau grossissant » que la rédaction de l'*Effort libre* lui avait demandé :

« J'entrevois, dans un délai humain, la fin de mon roman³ et la réalisation de deux pièces très différentes qui languissent à fond de tiroir. »

Lettre du 20 décembre, à Jacques Copeau.

Voir ci-après, *Annexe 4*.

¹ La rédaction de la deuxième version est donc en cours, mais le manuscrit de celle-ci ne comporte, à la différence de *V*¹ aucune datation.

² Note en marge : « Wagner / Maîtres Chanteurs ».

³ ...et *C^{ie}*.

1913

Lettre du 10 janvier, à Roger Martin du Gard ¹:
« Je vais sans doute publier trois pièces anciennes. »

1914

Mon testament², Poitiers, le 1 novembre 1914 :
« Instructions que je laisse à Maguite touchant différentes questions.
[...] 2^o: Manuscrits [...] d) Réclamer les manuscrits du *Mouton enragé* et du *Cuistre mystifié*, qui sont entre les mains de Jacques Copeau.
e) Poursuivre la publication en volume de ces deux pièces et de *L'Inquiète* (texte intégral).

1922

Lettre du 19 mars, à Jules Bloch³ :
« [Voulez-vous] emprunter à Marcel [Cohen] *le Cuistre mystifié* que je lui ai colloqué⁴ un soir ici ? Vous ne serez pas forcé de le lire.
Lettre du 29 avril, à Marcel Martinet⁵ :
« ... je reste suspendu à l'illusion que Gémier va se décider à me lire *le Cuistre* et à me faire signe de venir causer avec lui. »⁶

²¹ *Europe*, octobre 1963. Il est donc toujours en attente d'une réponse de Jacques Copeau. À noter qu'à ce moment-là, c'est avant tout la dactylographie de son roman, *...et Compagnie* qui est son principal souci.

² *Mon testament* fait partie d'un ensemble non classé, intitulé « Documents biographiques I », que j'ai pu consulter, il y a quelques années, avec l'aimable autorisation de Mlle Annie Angremy.

³ Sur le point de partir pour la Belgique, Bloch est de passage à Paris.

⁴ Au sens de « fourguer ».

⁵ Rappelons que Jean-Richard Bloch vient de se mettre à la rédaction de l'*Épilogue* du *Cuistre mystifié* le 28 avril.

⁶ Bloch est en relations depuis quelque temps avec Gémier. A l'en croire, celui-ci a « reçu » *Le Dernier empereur* (lettre du 11 septembre 1920, à Marcel Martinet). Mais « la déconfiture commerciale » du directeur met son drame « dans la flotte à sa suite » (au même, le 12 octobre 1921).

Lettre du 5 mai, à Marcel Martinet :

« *Le Dernier Empereur*, voici un mois que je suis dépossédé de tous mes exemplaires [...] ; tu auras le premier qui me reviendra ; je voudrais bien que tu l'aies lu. *Le Cuistre mystifié* aussi, qui plaît à Dujardin¹ et à Colin.² – et à moi (une vieille chose, finie en 1910, enterrée depuis lors, que je viens d'exhumer...). »

Lettre du 18 mai de Marcel Martinet :

« J'ai reçu un mot de la secrétaire de Pitoëff [...] laquelle m'annonce qu'elle va m'envoyer *Le Dernier Empereur*. Je l'attends donc et j'espère aussi *Le Cuistre mystifié*. »

Lettre du 16 juin, à Marcel Martinet :

« Ancien brave homme, Tu vas recevoir ce *Cuistre* auquel tu avais paru t'intéresser. Sans que ce que je vais dire témoigne d'un désaveu pour cet ouvrage, je dois cependant te prier de regarder les dates (1900-1910) inscrite en tête du conte, et qui t'expliqueront certaines choses, en y comprenant une vertu de jeunesse et d'audace que j'envie maintenant à ces années-là. »

Lettre du 25 juin de Marcel Martinet :

« Mon vieux, j'ai passé mon jeudi avant de partir avec le *Cuistre*. Et bon, mon garçon, tu détenais ça et n'en soufflais rien ? Ça se tient rudement bien, et ça ne sent la jeunesse que dans son bon parfum. La jolie émotion. Et autant qu'on devine, je crois que c'est fameusement théâtre. »

¹ Jean-Richard Bloch tenait en grande estime Édouard Dujardin (1861-1949), comme en témoigne une « note » du *Destin du théâtre*. V. *infra*, Annexe 7, p. 143-145. Dujardin est aussi l'auteur de *Les lauriers sont coupés* (1887), dont se réclamera Joyce et fondateur, avec Paul Morisse, en février 1917, des *Cahiers idéalistes français*, résolument pacifistes, s'élevant contre « le déchaînement des passions féroces », la haine et le mensonge. Martinet y collaborait. Sur les débuts et l'orientation des *Cahiers*, voir Christophe Prochasson - Anne Rasmussen, *Au nom de la patrie - Les intellectuels et la première guerre mondiale (1910-1919)*, p. 164-165.

² Paul Colin (1890-1943), écrivain, critique et journaliste belge, fondateur en 1919, à Bruxelles, de la revue *L'Art Libre* ; jusqu'en 1924, l'un des secrétaires de rédaction, avec René Arcos, de la revue *Europe*. Voir sur lui Philippe Niogret, *La revue Europe et les romans français de l'entre-deux-guerres (1923-1939)*, Paris, L'Harmattan, 2004 (p. 5 et passim) et, à propos du numéro Gobineau d'*Europe*, préparé par Colin, l'article de Nicole Racine, « Commémorations d'écrivains entre les deux guerres, dans *Europe*, 1923-1938 », *Europe*, n° hors série, 1998, p. 39-58.

Lettre du 4 décembre, à André Monglond :
« [...] j'ai achevé trois pièces de théâtre ; une d'elles est annoncée par le Vieux Colombier pour 1923 ; le sort des autres se débat. »

1927

Carte du 27 août, de Camille Mauclair¹ :
« Je serai fier et heureux de votre dédicace. »

Lettre du 10 octobre, à Marcel Martinet :
« Cet été a été de retraite et de reprise de contacts intérieurs. Je travaille à force. »

Annexe 4

Jean-Richard Bloch à Jacques Copeau²

Cher Monsieur,

Je viens franchement m'adresser à vous dans un cas qui ne laisse pas d'être assez embarrassant. Votre sympathie, votre sincérité et votre profonde science du théâtre me commandent tout naturellement ce recours. Je ne m'excuserai pas d'abuser de vos instants. Je vous assure seulement de ma vive reconnaissance, quel que soit votre verdict.

Voici de quoi il est question. J'ai, dans l'accumulation de mes manuscrits, trois pièces inédites, toutes écrites entre 1900 et 1908 et 1910, avant la représentation de *L'Inquiète* à l'Odéon.

Ces trois pièces comprennent du reste *L'Inquiète*. Elles sont très dissemblables entre elles. *L'Inquiète* a été la première achevée ; le *Cuistre mystifié* en est la première commencée (trois scènes en 1900), la dernière achevée (1910)³.

Je ne me dissimule ni les jeunesse ni les faiblesses de chacune de ces trois œuvres. Il y a un an encore je n'aurais supporté ni l'idée de

¹ Sur les relations de Bloch et de C. Mauclair, voir *Annexe 6*, p. 144-148.

² 30 décembre 1912. Extraits, éd. citée, p. 222-223.

³ Voir au sujet de ces datations p. XIX-XXI.

les relire, ni, à plus forte raison, celle de les publier¹. Je les vois aujourd'hui d'assez loin pour les juger avec froideur, sinon avec impartialité. J'ai remué ces poussières quand j'ai fait mes paquets pour venir à Paris, l'automne dernier². La curiosité m'a pris. Et j'ai finalement jugé qu'à la veille d'achever « ... *et Cie*³ », au moment d'aborder la réalisation d'un théâtre assez profondément différent de celui que j'entrevois il y a deux ou trois ans encore, il ne serait peut-être pas superflu de marquer les étapes et de faire voir le jour à ces essais.

Un court avertissement que je joins à ces manuscrits, en tête du *Cuistre mystifié*, suffirait, dans mon esprit, à donner à cette publication son caractère très net. Le titre même d'*Études Théâtrales* auquel je songe pour ce livre renforcerait cette signification.

De les faire paraître aurait, me semble-t-il, l'avantage de liquider mon passé, sans fausse honte et sans gloriole, en même temps que d'introduire l'avenir et de m'éviter de longues explications ultérieures. Car je crois que le germe de bien des réformes et de bien des formes que j'entrevois se trouve dans ces trois pièces.

Toutefois je ne voudrais rien entreprendre sans un avis désintéressé et éclairé sur leur valeur et sur l'opportunité d'un pareil geste. J'ai de suite pensé à vous demander cet avis. [...] je suis sûr d'obtenir de vous le conseil dont j'ai besoin. Sachez en tout cas que c'est à l'homme privé que je m'adresse [...]

Je vous envoie donc par ce courrier le texte du *Cuistre mystifié* [...], où manque la fin de la dernière scène pas du tout au point, – et celui du *Mouton Enragé*, une sorte de sketch écrit en 1909. Je n'y joins pas le manuscrit de *l'Inquiète*. Il est en effet moins inconnu. Il aurait démesurément allongé votre pensum sans renforcer la valeur déterminante des pièces que je soumetts à votre appréciation. [...]

¹ Affirmation que contredit sa lettre du 8 août 1911 à Jenny de Vasson, citée dans notre *Présentation*.

² Il est installé depuis le 15 octobre et pour six mois 26, rueNorvins, dans le 18^e. Cf. Albert Fournier, « Logements et villégiatures de Jean-Richard Bloch, *Europe*, Juin 1966, n° 446, p. 105-106.

³ Le manuscrit de ce roman ne sera achevé qu'en février 1914 et sa première édition ne verra le jour qu'en 1917.

Annexe 5

*Jean-Richard Bloch à Jenny de Vasson*¹

Votre lettre comme toujours porte juste et atteint le point sensible. Elle me fera du bien pendant un mois ou deux en me forçant à rester simple et sincère, puis ma nature reprendra le dessus et je me remettrai à tromper. Il m'est si difficile de faire le contraire, et je vais vous en donner des raisons qui vous feront sourire parce que mon cas est celui de beaucoup de personnes et qu'il n'y a que ma faiblesse qui m'appartienne en propre ; je suis double, un des deux moi agit, l'autre le regarde. Ce second n'est pas moqueur, n'est pas grondeur, n'est pas flatteur ; non, il se borne à voir, mais il voit *tout*, et automatiquement il l'annonce dès qu'il l'a vu. Il n'y a pas à s'y tromper : quand le premier moi a fini d'agir ou de parler, le second déclare avec une parfaite unité de ton : tu as posé – ou tu as été modeste, tu as été sincère, tu as été bon, tu as été grossier. Ainsi² des moindres comme des plus grandes choses. Il n'y a pas de petit mouvement secret de ma pensée qu'il ne définisse instantanément avec cette brutalité aveuglante. Dans les premiers temps, il s'indignait, morigénait ou admirait ; maintenant il est calmé, il a perdu toute ombre de « moralité », il constate et ne juge plus. C'est bien plus terrible, parce qu'il n'y a plus à discuter. Notez qu'il exerce cette même curiosité, avec la même impassibilité sur chacun de ceux qui l'approchent ; il sait quand ils posent, quand ils mentent, quand ils sont généreux et quand ils aiment ; il le sait généralement mieux qu'eux, et eux le traitent à l'occasion comme un halluciné et deviennent des ennemis violents. Mais là n'est pas la question : comment voulez-vous rester naïf, instinctif ou seulement sincère quand un vice contre lequel on ne peut rien, vous incite sans cesse aux rapprochements, aux comparaisons et aux appréciations ; quand on superpose à chacun de ses états l'image d'un homme réel ou d'un héros de littérature que l'on s'est précédemment représenté, avec imagination assez vive, dans le même état ; quand le second moi, avec un ton parfois sarcastique réduit votre sensation à sa généralité banale, lui enlève toute valeur particulière et en fait un accident nécessaire du monde.

Cela vous remplit selon les jours d'une vanité de grenouille ou d'une humilité de chien, mais cela fait de chaque heure de la vie une

¹ 20 décembre 1905 (extraits).

² Cette phrase est ajoutée en surcharge.

douleur et un regret. Une douleur de stérilisation que ne contrebalance pas le plaisir de comprendre – un regret devant les naïvetés des autres et leur abandon. Je me sens vieux, terriblement vieux et triste, derrière ma grande jeunesse. J'ai peu d'expérience, la vie m'a été rendue trop facile¹, et je suis resté un enfant par bien des côtés, mais j'ai peur de moi, je ne peux pas rester seul avec moi, parce que je me fais souffrir. Ma raison est optimiste, j'ai reçu, heureusement, de mon père un *caractère* gai, si bien que je suis le plus vivant et joyeux de mes amis, que je les remonte et leur sers de moteur. Tout cela est du mensonge, mais c'est un mensonge nécessaire, parce que sans lui les autres ne me toléreraient pas, et que j'ai besoin d'eux à un point que vous-même ne soupçonnez pas. J'en ai besoin plus que de respirer, je dois les savoir proches de corps ou d'esprit à tout moment, mon amitié pour mes amis est tyrannique, ils ne se douteront jamais ou presque de ma jalousie, de la bassesse avec laquelle je les recherche et les désire. D'ailleurs admirez ma nature, plus j'ai été misérable avant de revoir un de mes amis, plus je deviens avec lui hautain et méprisant ; je lui fais payer l'humiliation que son absence a causée à mon orgueil. Ils sont vraiment admirables de s'en tirer en me traitant de nerveux, et de n'avoir pas brisé tous leurs rapports avec moi depuis longtemps.

Il y a à mon insincérité une seconde raison, c'est que ma tristesse est de celles qui ne peuvent pas se dire. Elle est trop mêlée d'outrecuidance ou de mépris de moi même pour que je consente à la montrer, elle est trop personnelle pour intéresser les autres et elle est trop ridicule pour que même ils la comprennent. Alors, comme j'ai besoin d'eux, il faut les mystifier, il faut jouer la comédie ; cela ne se fait jamais impunément ; ainsi que la débauche de Lorenzaccio, l'ironie est un manteau qu'on ne retire plus jamais. Il fallait vos yeux pour voir au travers. Alors aussi cette forme agaçante de plaisanterie passe pour l'expression d'un calme supérieur ; une jeune fille me l'a répété dimanche en se lamentant sur la faiblesse de sa sensibilité ; je l'ai consolée comme j'ai pu ; pourtant hier un brave garçon m'a dit tout à coup : « Pourquoi n'es-tu jamais sérieux avec moi ? Tu me méprise donc bien ? » Ma foi, j'aurais été bien embarrassé pour lui répondre ; de lui ou de moi je ne sais lequel des deux je méprise le plus, ou plutôt non, c'est absolument faux ; je ne méprise pas, car je l'aime et je m'aime, aussi puissamment que tous les autres êtres ; j'ai même foi dans le petit progrès que toutes nos bonnes volontés réunies

¹ Le mot « rendue » ajouté en surcharge.

font faire à notre condition humaine, mais je ne sais comment l'expliquer autrement que par une expression triviale : j'ai la sensation que ni lui ni moi ni aucun des autres n'arrivera « à me mettre dedans ». Et vous savez que ces impressions-là sont un peu dédaigneuses.

Donc je fais de l'esprit, je fais de la littérature, même quand je ne voudrais plus en faire, mais je sais toujours que j'en fais. Je l'ai su quand je vous ai écrit ma lettre ; mais comme avec vous je tâche d'être sincère, je ne l'ai pas recommencée et je vous l'ai envoyée telle quelle. Pourtant, Mademoiselle, dans le « badinage » de la cravate, il n'y avait de littéraire que la forme ; j'avais mal compris ce que vous me disiez ; je comprends toujours de travers quand on me parle de moi.

Enfin il y a à mon insincérité une troisième cause, que je ne vous signale que pour mémoire, dit-on dans les comptes de fumiste : c'est l'éducation que m'ont donnée dans un lycée, célèbre pour les hommes politiques qui en sont sortis, des maîtres vieilliss, corrompus par des fonctions trop lucratives, et parvenus à leur maréchalat sans plus une autre ambition que celle d'anticiper sur leur retraite pendant la fin de leur carrière¹. Ils m'ont appris à briller selon les règles de la rhétorique jésuite, à exprimer dans une langue, qui n'était pas celle que je parlais, des sentiments que je ne pouvais pas avoir. Quand une expression vraiment forte et naturelle m'échappait elle était bannie avec la mention : grossier - ou : déplacé - ou : vulgaire. J'ai appris à éviter le vulgaire, le plat, l'émotion simple directement rendue. Ils m'ont fait souffrir pendant cinq ans, cruellement, mais mes anciens professeurs, à part un qui a du génie, sont les seules gens que je haisse et auxquels j'ai envie de faire du mal.

[...] Vous exprimez encore une fois, Mademoiselle, dans votre lettre votre opinion sur mes « capacités ». J'y reconnais la suite de la politique que votre sens des gens vous a dictée et qui est la meilleure, celle qui consiste à leur dire : Vous avez de l'énergie, quand on veut qu'ils en aient. Mais je ne sais pas si elle peut autant sur la nature que sur le caractère.

Il y a pourtant un point où je me suis mal expliqué, à propos de mon travail. Je n'ai pas renoncé à écrire. J'avais dû m'interrompre, cet été et cet automne, à la suite d'un changement d'être assez sérieux : je

¹ Jean-Richard Bloch écrivait d'abord : « leurs fonctions », qu'il a rayé et remplacé.

m'y suis remis récemment sur nouveaux frais ; voilà tout. Mais quel que soit l'avenir que me réserve l'Histoire et la suite que je lui donnerai, la création artistique restera toujours ma seule passion. C'est le seul ouvrage qui me satisfasse tout entier et accapare toutes mes forces. Je ne parle pas du résultat qui est une chute abominable mais de la joie de créer des êtres, dans lesquels coule notre vie, que l'on rend à peu près possibles, probables, réels, nécessaires. Elle est du reste bien douloureuse cette volupté; non pas tant pour la recherche de l'expression précise, qui est postérieure et qui est un plaisir mécanique - que pour le fait même de réaliser au dehors l'idée du dedans. Écrire est un acte sanglant, comme j'imagine l'est toute production. L'idée résiste, s'attache à vous ; elle crie d'être réduite à un cadre matériel ; elle est si légère et si brillante tant qu'elle reste vague ! Mais ce sont les seuls moments qui donnent le sentiment absolu, complet de la vie. [...]

J'ai répondu à tout ce que vous aviez bien voulu me dire, mais vous voyez que je n'ai rien eu à ajouter; je n'ai fait que confirmer. Vous en savez assez pour vous rendre compte qu'une telle existence est une torture continue, et que chaque minute apporte une plaie nouvelle. Pourtant je ne voudrais pas prendre une attitude romantique ; je dois vous avouer, quoi qu'il en coûte à mon prestige, que je me suis accommodé de cette vie. Si je ne parviens pas à rendre mon humeur aussi égale que l'exigent ceux avec qui je vis, je ne tombe pourtant ni dans le byronisme ni dans la neurasthénie, plus moderne. Je pense même leur tourner le dos. Il y a trop de choses à admirer pour se pendre dans le noir. Tant que dureront Beethoven et Shakespeare et d'autres, nous n'aurons pas le temps d'avoir des vapeurs.

[...] Croyez, Mademoiselle, que je suis et resterai votre reconnaissant et affectueusement dévoué,

Jean R. B. [*sic*]

Annexe 6

Camille Mauclair

Camille Mauclair (pseudonyme de Faust Severin, 1872-1945), poète, romancier, esthéticien. Il ne semble pas que Jean-Richard Bloch ait particulièrement apprécié sa poésie qui l'apparentait aux symbolistes (*Sonnettes d'automne*, 1895, *Le sang parle*, 1904) ni ses romans (entre autres *L'Ennemi des Rêves*, roman contemporain, 1900,

La ville lumière, roman contemporain, 1904, *Les Passionnés*, 1911, *Le Soleil des Morts*, 1924, *Étreindre*, 1925). Il appréciait en revanche beaucoup ses ouvrages et articles d'esthétique consacrés aux arts plastiques et à la musique (entre autres *L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, 1904, *De Watteau à Whistler*, 1905, *La Beauté des formes*, 1909, *Schumann, biographie critique*, 1906, *Histoire de la musique européenne*, 1914).

Si l'on en croit ce qu'il en disait à Marcel Martinet (lettre du 24 février 1919), il l'avait lu très jeune :

Mauclair, quand j'avais seize ans, est le premier dont les livres m'aient parlé de Rodin, de Debussy et de Monet. Je lui en conserverai toujours une reconnaissance.

Dans une lettre à sa fiancée, Marguerite Herzog (16 octobre 1906), il lui en recommandait chaleureusement la lecture :

Cette unité des êtres vivants ou non vivants me fait penser à une page sublime de Rodin que je vais vous envoyer ; elle se trouve dans un bon livre de Mauclair, où je pense que vous vous plairez. Il touche à des sujets qui vous passionnent, il y touche avec intelligence et goût. Vous y verrez copieusement parlé de votre Le Sidaner. Le livre est un peu froissé parce que je le porte partout avec moi en ce moment. [...] Je suis extrêmement curieux de savoir ce que vous penserez des extraits de Rodin et de Carrière qui s'y trouvent.¹

Après la parution de *Lévy* dans la N.R.F. de juillet 1911, il a reçu de lui une lettre dont il a rendu compte à son ami Marcel Cohen en ces termes (lettre du 6 juillet 1911) :

A propos de *Lévy* j'ai reçu ce matin un mot de Bachelin qui m'a été au coeur et une curieuse lettre de Mauclair dont tu connais sans doute le nom, et dont j'ai lu deux ou trois bouquins d'esthétique. Heureusement j'avais de l'estime pour ce qu'il pensait et pour l'être qui transparaissait dans ses oeuvres *avant* sa manifestation de ce matin. Rien de terrible comme un signe fraternel de la part de qui l'on méprise. [...] Je te détache de sa lettre les pages suivantes : tu me connais assez pour savoir qu'il n'y a pas ombre de satisfaction

¹ Camille Mauclair, *Idées vivantes : Rodin, Carrière ; Sada Yacco et Loïe Fuller ; la religion de l'orchestre : l'identité et la fusion des arts, etc., etc.* – Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904. In-16, 309 p.

vaniteuse chez moi. Mais je vis si loin de tout que je ne sais plus quelles sont les répercussions des oeuvres sur les hommes ni si je parle sur le plan de leurs soucis intimes :

« Monsieur et cher confrère, je ne connaissais de vous, jusqu'ici, que quelques articles intelligents dont je ne partageais pas toujours les idées et les conclusions. Je viens de lire Lévy dans la N.R.F., et je reste frappé de la justesse, de la fermeté, de la profondeur et du tact psychologique de cette nouvelle où il y a de beaux dons d'observation, de composition, et d'expression de la vie. C'est vraiment d'un écrivain destiné à affirmer une vision originale... Je ne vous connais pas et (voici ce qui m'a plu, dans cette lettre :) je ne sais pas du tout si vous pensez de moi du bien ou du mal, je vis à l'écart et ces choses sont sans importance pour moi qui fais ce que je peux. (Épatant !) Mais c'est un devoir et une joie de dire son émotion à celui qui l'a causée et d'honorer une oeuvre de valeur, etc... Je connais bien peu de gens capables de graduer des caractères avec une force aussi sobre et une belle subordination de l'effet à la vérité profonde, etc. »

Et une belle écriture pour l'oeil par là-dessus. J'ai été étonné que quelqu'un m'écrive, fors des amis. Cette démarche ainsi que les termes dans lesquels elle est conçue, me donne la plus haute idée du caractère de Mauclair. Les Lévy-Bruhl racontent par ailleurs des histoires touchantes sur son compte.

La dédicace d'*Un début en Amour* (« A Camille Mauclair dont l'amitié spontanée, ardente, indéfectible, m'a comblé dès mon premier livre... ») exprime un sentiment de profonde gratitude, visiblement lié au jugement porté sur Lévy, et d'une manière générale au soutien moral que Jean-Richard Bloch a reçu de Camille Mauclair, en particulier dans les moments difficiles qui ne cessaient de se renouveler autour du *Dernier Empereur*.

Au moment où Jean-Richard Bloch peut encore espérer que Copeau pourra tenir son engagement de jouer son drame, Camille Mauclair lui envoie une lettre chaleureuse qui exprime, en même temps que son admiration, toute sa confiance dans le succès du drame.

Je suis sûr que votre pièce sera très-belle et très-bien accueillie. Vous avez un grand et généreux talent, un caractère de fière conviction, des dons intellectuels et moraux que je vois chez bien peu d'êtres aujourd'hui. Votre probité et votre modestie ne seront pas toujours des obstacles, vous touchez à l'heure où le bilan se fait, et si

Annexes

enfin une juste gloire vous échoit, je n'en serai pas étonné, mais nul n'en sera plus sincèrement ravi que moi¹.

L'admiration de Mauclair ne faiblit pas après la publication de *La Nuit kurde* comme en témoigne sa lettre du 6 mai 1925 :

[...] je veux vous dire que je viens de lire la *Nuit kurde*, et que j'ai été profondément ému, et bien heureux, parce que je vous aime bien et que vous avez fait une oeuvre de tout premier ordre : admirable par le style si puissamment concentré, admirable par l'intensité et la divination psychologique, admirable par l'intuition du duel d'âmes et de races, admirable par la suggestion des plans et des atmosphères. C'est une oeuvre à vous seul, c'est très-beau, cela domine de mille coudées tout le ramas des malins et des faiseurs, cela vous mettra enfin au premier rang des très-rares Mâles de notre métier.

Par sa carte du 27 août 1927 (f. 98) Camille Mauclair réagit à la demande de Jean-Richard Bloch en des termes on ne peut plus affables : « Je serai fier et heureux de votre dédicace. » Mais c'est là un des derniers échanges entre les deux hommes. Pour des raisons qui restent à élucider, leur dialogue est interrompu.

Jean-Richard Bloch, signataire de la *Déclaration d'indépendance de l'Esprit*, rédigée par Romain Rolland et publiée dans l'*Humanité* du 26 juin 1919, ne pouvait ignorer que le contre-manifeste « Pour un parti de l'intelligence », publié le 19 juillet dans le *Figaro* et dirigé contre « ce bolchevisme qui, dès l'abord, s'attaque à l'esprit et à la culture, afin de mieux détruire la société, nation, famille, individu » a reçu la signature de Camille Mauclair, dans le voisinage de celles de Charles Maurras et d'Henri Massis qui en avait rédigé le texte². Cette divergence d'opinion, malgré son caractère flagrant, ne l'a pourtant pas empêché de resserrer encore les liens qui l'attachaient à son aîné, en lui envoyant notamment *La Nuit kurde* et, comme en témoigne un mot de remerciement de Mauclair en février 1926 (*loc. cit.*, f. 83), l'édition définitive d'... *et Compagnie*. C'est ce qui a dû changer dans les années 1930, à en juger d'après l'évolution idéologique de Mauclair qui devait se retrouver, en septembre 1944, sur la liste du

¹ Lettre du 2 nov. 1923, datée par Jean-Richard Bloch sur le f. 67.

² Cf. Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises*, Gallimard, 1990, p. 62-75.

Comité national des écrivains (CNE), avec des collaborateurs tels que Brasillach, Maurras, Abel Bonnard, Alfred Fabre-Luce ou Céline¹.

Annexe 7

Musset²

Dans toute la production théâtrale française, entre 1827 et 1900, une seule œuvre semble résister au vieillissement, celle de Musset.

Le fait est récent. Il y a vingt ans, son nom paraissait rarement sur l'affiche de la Comédie-Française. Les dernières statistiques révèlent sa place grandissante. Musset fait recette. Ses recettes vont croissant. Elles dépassent maintenant les autres, Molière excepté. Encore bien Molière et Musset vont-ils par moments de pair.

D'où vient cela? C'est que Musset est le moins emphatique et oratoire de tous les romantiques. Il est celui de tous qui a montré le plus de bon goût, de discrétion et de sûreté, – garanties certaines contre le temps (quand elles vont avec quelque génie).

En outre, Musset est celui qui fait la moindre place au pittoresque périphérique. Le voyage auquel il nous invite est beaucoup moins spatial qu'intérieur.

Tant que la société bourgeoise se sentait tranquille et confiante, elle se contentait de ses peintres ordinaires. Mais du jour (datant de l'Affaire Dreyfus) où elle s'est aperçue qu'elle changeait, sans discerner encore la forme qu'elle allait revêtir, elle a repris goût à la fuite hors du réel, au vagabondage dans le royaume lyrique de la consolation, de l'oubli et de la fantaisie. Elle a redécouvert Musset.

En attendant que les dramaturges du XX^e siècle donnent au public la nourriture qu'il demande, Musset, de tous les « jeunes », est celui qui fait la figure la plus jeune.

¹ *Ibid.*, p. 232-234.

² *Destin du théâtre*, p. 176-177.

Annexe 8

Wagner, Claudel, Maeterlinck, Dujardin¹

Claudel est celui de nous tous, vivants, en qui se lit le plus visiblement l'influence de Wagner dramaturge. On s'est peut-être étonné de la faible place faite, dans cet essai, aux influences étrangères qui ont pu agir en France. On n'aura guère trouvé d'autre nom cité que celui de Pirandello, de qui découle, évidemment, une partie importante de la jeune dramaturgie française, C'est qu'en réalité ni Tolstoï dramaturge, ni le théâtre de d'Annunzio, ni celui d'Ibsen, ni Tchekhov, ni Strindberg n'ont exercé d'action que fugitive.

Il en va tout autrement de Wagner, que l'avenir regardera peut-être comme le plus grand dramaturge du XIX^e siècle, peut-être le seul grand. Ce jour-là, satisfaction sera donnée à l'homme qui défendait qu'on louât sa musique et qu'on séparât en lui le poète dramatique du compositeur.

L'ampleur des conceptions, le lyrisme du discours, la poésie des situations dramatiques, la vérité et l'expérience humaines qui nourrissent son prodigieux dialogue, la simplicité auguste des mythes et des symboles, la sûreté de l'architecture, l'aigu de la stylisation et du parti pris, la lenteur et la quasi-immobilité de la mimique, devaient, même dépouillés du prestige de la musique, exercer une séduction profonde, indélébile, sur toute une génération.

En fait, je ne crois pas qu'il soit aujourd'hui un homme d'entre soixante et quarante ans, si peu qu'il soit poète et musicien, qui n'accuse sourdement dans ses ouvrages l'empreinte wagnérienne. Un des mérites de Claudel sera d'avoir francisé et acclimaté dans notre littérature la leçon dramatique de Wagner.

Ce mérite, un homme le partage avec lui, qui est Édouard Dujardin. Il fut le fondateur, à Paris, en 1885, de la célèbre *Revue Wagnérienne*, dont il a fait l'historique dans un important article de la *Revue Musicale* (1^{er} octobre 1923, numéro consacré à *Wagner et la France*) ; toute son œuvre dramatique exprime cette filiation.

Avec Claudel et Maeterlinck, Édouard Dujardin est un des trois hommes de théâtre du symbolisme. Sa fière modestie fait qu'il

¹ *Destin du théâtre*, p. 192-195.

écrit: « ... Maeterlinck très célèbre, et moi, infiniment moins réputé », ou bien encore : « Esthétiquement, j'ai apporté une conception du drame, comme Maeterlinck, comme Claudel, moins originale, moins puissante ... ».

Le temps n'est pas venu de disputer sur le mérite respectif de nos contemporains. (On a vu une reprise du texte de *Pelléas et Mélisande* tomber à plat, il y a peu d'années, devant un auditoire consterné, et *l'Oiseau Bleu* tient l'affiche chaque fois qu'on le joue.) La postérité fera son choix. Elle abaissera qui nous élevons, élèvera plus d'un que nous tenons pour obscur. Édouard Dujardin se présentera devant elle avec les trois tragédies de la série *Antonia* (1889-1891), et quatre *Mystères* (1913-1924). Et elle décidera.

Annexe 9

Sur Jean-Richard Bloch et le théâtre

Jean-Richard Bloch, *Destin du théâtre*, Paris, Gallimard, 1930.

ALBERTINI, Jean, « Jean-Richard Bloch et le théâtre », dans *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch ?* Paris, Éditions sociales, 1981, p. 205-215, suivi du texte de *Naissance d'une Cité* (222-273).

Wolfgang Asholt, « Le destin de Jean-Richard Bloch au théâtre », dans *Correspondance Jean-Richard Bloch - Jacques Copeau*, W. Asholt (éd.), *Revue d'histoire du théâtre*, 1992/3, N° 175, p. 199-220.

Michel Autrand, « Jean-Richard Bloch et la renaissance du théâtre », dans *Jean-Richard Bloch ou l'écriture et l'action*, Annie Angremy et Michel Trebitsch (éd.), Paris, Bibliothèque nationale de France, 2002, p. 97-107.

Regards sur le théâtre de Jean-Richard Bloch, Sylvie Jedynak (éd.). Publication de l'Association *Études Jean-Richard Bloch*. Cahier N° 2, Paris, 2005.

Jean-Richard Bloch, *Naissance d'une Cité*, postface par Sylvie Jedynak, Paris, Études Jean-Richard Bloch, 2005.

Jean-Claude Grosse, « Pourquoi j'ai porté "Toulon" à la scène, dans *Toulon*, Le Revest-les-Eaux, Les Cahiers de l'Égaré, 1998, p. 7-11.

P.-B. Marquet, « Jean-Richard Bloch et le théâtre », *Europe*, Mars-Avril 1957, n°s 135-136, p. 101-112.

Table des matières

Tivadar GORILOVICS *Présentation*

III

Jean-Richard BLOCH

Le Cuistre mystifié

1

L'Épilogue (La Mort)

91

Notes et variantes

99

Préfaces

111

Annexes

Annexe 1 Plans pour la première version

125

Annexe 2 Un début en Amour (Divers fragments)

127

Annexe 3 La genèse de l'oeuvre d'après la correspondance

131

Annexe 4 Jean-Richard Bloch à Jacques Copeau

139

Annexe 5 Jean-Richard Bloch à Jenny de Vasson

141

Annexe 6 Camille Mauclair

144

Annexe 7 Musset

148

Annexe 8 Wagner, Claudel, Maeterlinck, Dujardin

149

Annexe 9 Sur Jean-Richard Bloch et le théâtre

150

Table des matières

151

Studia Romanica de Debrecen
Publications du Département de Français

Titres parus

Series Linguistica (sous la direction de S. Kiss)

- ◆ L.Gáldi, *Esquisse d'une histoire de la versification roumaine*, 1964.
- ◆ S. Kiss, *Les transformations de la structure syllabique en latin tardif*, 1972 – 117 p.
- ◆ *Études contrastives sur le français et le hongrois*, 1974 – 123 p.
- ◆ S. Kiss, *Tendances évolutives de la syntaxe verbale en latin tardif*, 1982. ISSN 0418-4572 – 93 p.
- ◆ S. Kiss – F. Skutta, *Analyse grammaticale – analyse narrative*, 1987. ISBN 963 471 519 2 – 103 p.
- ◆ *La linguistique textuelle dans les études françaises*. Actes du colloque LITEF (Debrecen, 12–13 novembre 1999) publiés par I. Csúry, 2001. ISBN 963 472 583 X – 187 p.
- ◆ I. Csúry, *Le champ lexical de mais*, 2001. ISBN 963 472 584 8 – 341 p.
- ◆ A. Csúry, *Les pronoms indéfinis du français contemporain. Une approche sémiotique textuelle*. 2003. ISBN 963 472 792 1 – 170 p.
- ◆ I. Szilágyi, *Les tendances évolutives de la versification française à la fin du XIX^e siècle (La problématique du vers libre)*. 2004. ISBN 963 472 870 7 – 257 p.
- ◆ S. Kiss, *Les documents latins du Haut Moyen Âge et la naissance du français I : La chronique d'Hyadatus*, 2006. ISBN-10 : 963-473-016-7 / ISBN-13 : 978-963-473-016-3 / HU ISSN 1588-6492 – 39 p.

Series Litteraria (sous la direction de T. Gorilovics)

- ◆ T. Gorilovics, *Recherches sur les origines et les sources de la pensée de Roger Martin du Gard*, 1962 – 59 p.
- ◆ P. Lakits, *La Châtelaine de Vergi et l'évolution de la nouvelle courtoise*, 1966 – 114 p.
- ◆ T. Kardos, *Studi e ricerche umanistiche italo-ungheresi*, 1967 – 143 p.
- ◆ P. Egri, *Survie et réinterprétation de la forme proustienne: Proust – Déry – Semprun*, 1969 – 169 p.
- ◆ A. Szabó, *L'accueil critique de Paul Valéry en Hongrie*, 1978 – 97 p.
- ◆ T. Gorilovics, *La Légende de Victor Hugo de Paul Lafargue*, 1979. ISBN 963 471 065 4 – 89 p.
- ◆ K. Halász, *Structures narratives chez Chrétien de Troyes*, 1980. HU ISSN 0418 - 4572 – 109 p.

- ◆ F. Skutta, *Aspects de la narration dans les romans de Marguerite Duras*, 1981. – 99 p.
- ◆ *Roger Martin du Gard*, 1983. – 93 p.
- ◆ *Jean-Richard Bloch*, 1984. ISBN 963 471 333 5 – 120 p.
- ◆ *Analyses de romans*, 1985. ISSN 0418-4572 – 106 p.
- ◆ *Figures et images de la condition humaine dans la littérature française du dix-neuvième siècle*, 1986. ISBN 963 471 465 X – 121 p.
- ◆ G. Tegyei, *Analyse structurale du récit chez Colette*, 1988. ISBN 963 471 560 5 – 98 p.
- ◆ T. Gorilovics, *Correspondance (1921–1939) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*, 1989. ISBN 963 471 651 2 – 121 p.
- ◆ L. Szakács, *Le sens de l'espace dans La Fortune des Rougon d'Émile Zola*, 1990. ISBN 963 471 724 1 – 103 p.
- ◆ A. Szabó, *Le personnage sandien. Constantes et variations*, 1991. ISBN 963 471 888 4 – 157 p.
- ◆ K. Halász, *Images d'auteur dans le roman médiéval (XII^e–XIII^e siècles)*, 1992. ISBN 963 471 898 1 – 131 p.
- ◆ *Retrouver Jean-Richard Bloch*, 1994. Textes réunis par T. Gorilovics. ISBN 963 471 979 1 – 166 p.
- ◆ G. Tegyei, *L'inscription du personnage dans les romans de Rachilde et de Marguerite Audoux*, 1995. ISBN 963 472 044 7 – 142 p.
- ◆ *Jean-Richard Bloch : Lettres du régiment (1902–1903)*. Éd. établie et annotée par T. Gorilovics, 1997. ISBN 963 472 262 8 XIV – 175 p.
- ◆ *Lectures de Zola*, 1999. ISBN 963 472 454 X – 127 p.
- ◆ *Études de littérature médiévale. Recherches actuelles en Hongrie*. Textes réunis par K. Halász, 2000. ISBN 963 472 506 6 – 178 p.
- ◆ *Destins du siècle — Jean-Richard Bloch, Roger Martin du Gard. Mélanges offerts au Professeur Tivadar Gorilovics*. Textes réunis par K. Halász et I. Csűry, 2003. ISBN 963 472 791 3 – 247 p.
- ◆

Bibliothèque Française

- *Le chantier de George Sand – George Sand et l'étranger*. Actes du X^e Colloque International George Sand, 1993, T. Gorilovics et A. Szabó éd.), 1993. ISBN 963 471 928 7 – 323 p.
- *Préfaces de George Sand*. Édition établie et annotée par A. Szabó, 1997, I-II. ISBN 963 472 198 2 / ISBN 963 472 197 4 – 490 p.
- Lieve Spaas, *Le cinéma nous parle. Stratégies narratives du film*, 2000. ISBN 963 472 507 4 – 110 p.
- *Exils. Colloque international de Herstmonceux (Sussex, Grande-Bretagne) 31 mai – 3 juin 2001. L'imaginaire et l'écriture de l'exil. L'exil politique*, 2002. ISBN 963 472 711 5 – 175 p.
- *Regards croisés. Recherches en Lettres et en Histoire, France et Hongrie*. Textes publiés sous la responsabilité de Jean-Luc Fray et T. Gorilovics. 2003. ISBN 963 472 757 3 – 288 p.
- *Les couleurs en question*. Colloque international de Herstmonceux (Sussex, Grande-Bretagne) 26-29 mai 2005. Textes réunis par James Durnerin, 2006. ISBN-10 : 963-473-010-8 / ISBN-13 : 978-963-473-010-1 / HU ISSN 1588-6492 – 163 p.

Bibliothèque de l'Étudiant

- Mária Marosvári, *Conditions et limites de la traduction littéraire : le cas de L'Assommoir d'Émile Zola*. 1990. ISBN 963 471 710 1 – 56 p.
- *Analyses de textes*. 2002. ISBN 963 472 661 X – 119 p.
- *Études de linguistique française*. 2003. ISBN 963 472 787 5 – 105 p.
- *Anthologie de la prose française médiévale* publiée par Katalin Halász. 2005. ISBN 963 472 941 X – 137 p.

Hors série